This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580431 4

47

HKD

Molière

THÉATRE

DE MOLIÈRE

NTO
Molière

THÉATRE COMPLET

DE J.-B. POQUELIN

DE MOLIÈRE

PUBLIÉ PAR D. JOUAUST

EN HUIT VOLUMES

AVEC LA PRÉFACE DE 1682

ANNOTÉE PAR G. MONVAL

TOME HUITIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIII

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
47997B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1940 L

LA COMTESSE
D'ESCARBAGNAS

COMEDIE

38X160

ACTEURS.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.
LE COMTE, son fils
LE VICOMTE, amant de Julie.
JULIE, amante du Vicomte.
MONSIEUR TIBAUDIER, conseiller, amant de la Comtesse.
MONSIEUR HARPIN, receveur des tailles, autre amant de la Comtesse.
MONSIEUR BOBINET, precepteur de monsieur le Comte.
ANDRÉE, suivante de la Comtesse.
JEANNOT, laquais de monsieur Tibaudier.
CRIQUET, laquais de la Comtesse

La scene est à Angoulesme.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS

SCENE PREMIERE.

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Hé quoy! Madame, vous estes déja icy?

JULIE.

Oüy; vous en devriez rougir, Cleante, et il n'est guere honneste à un amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE.

Je serois icy il y a une heure s'il n'y avoit point de fâcheux au monde, et j'ay esté arresté en chemin par un vieux importun de qualité qui m'a demandé

JULIE.

Quand nos parens pourront estre d'accord, ce que je n'ose esperer. Vous sçavez comme moy que les demeslez de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part, et que mes freres, non plus que vostre pere, ne sont pas assez raisonnables pour souffrir nostre attachement.

LE VICOMTE.

Mais pourquoy ne pas mieux joüir du rendez-vous que leur inimitié nous laisse, et me contraindre à perdre en une sotte feinte les momens que j'ay prés de vous?

JULIE.

Pour mieux cacher nostre amour. Et puis, à vous dire la verité, cette feinte dont vous parlez m'est une comedie fort agréable, et je ne sçay si celle que vous nous donnez aujourd'huy me divertira davantage. Nostre comtesse d'Escarbagnas, avec son perpetuel entestement de qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le theatre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris l'a ramenée dans Angoulesme plus achevée qu'elle n'estoit. L'approche de l'air de la cour a donné à son ridicule de nouveaux agrémens, et sa sottise tous les jours ne fait que croistre et embellir.

LE VICOMTE.

Oüy; mais vous ne considerez pas que le jeu qui vous divertit tient mon cœur au supplice, et qu'on n'est point capable de se joüer long-temps lors qu'on a dans l'esprit une passion aussi serieuse que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe à mon amour un

temps qu'il voudroit employer à vous expliquer son ardeur; et cette nuit j'ay fait là-dessus quelques vers que je ne puis m'empescher de vous reciter sans que vous me le demandiez, tant la démangeaison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de poëte.

C'est trop long-temps, Iris, me mettre à la torture...

Iris, comme vous le voyez, est mis là pour Julie.

C'est trop long-temps, Iris, me mettre à la torture,
Et, si je suy vos loix, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,
Veüillent se divertir de mes tristes soûpirs,
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes,
Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs?

C'en est trop à la fois que ce double martyre,
Et ce qu'il me faut taire et ce qu'il me faut dire
Exerce sur mon cœur pareille cruauté.

L'amour le met en feu, la contrainte le tuë;
Et, si par la pitié vous n'estes combatuë,
Je meurs et de la feinte et de la verité.

JULIE.

Je vois que vous vous faites là bien plus mal traité que vous n'estes; mais c'est une licence que prennent messieurs les poëtes, de mentir de gayeté de cœur, et de donner à leurs maistresses des cruautez qu'elles n'ont pas, pour s'acommoder

aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant je seray bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE.

C'est assez de vous les avoir dits, et je dois en demeurer là : il est permis d'estre parfois assez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils soient veus.

JULIE.

C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie; on sçait dans le monde que vous avez de l'esprit, et je ne voy pas la raison qui vous oblige à cacher les vostres.

LE VICOMTE

Mon Dieu, Madame, marchons là-dessus, s'il vous plaist, avec beaucoup de retenuë; il est dangereux dans le monde de se mesler d'avoir de l'esprit. Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attrapper, et nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE.

Mon Dieu, Cleante, vous avez beau dire, je vois avec tout cela que vous mourez d'envie de me les donner, et je vous embarasserois si je faisois semblant de ne m'en pas soucier.

LE VICOMTE.

Moy, Madame? Vous vous mocquez et je ne suis pas si poëte que vous pourriez bien croire, pour... Mais voicy vostre madame la comtesse d'Escarbagnas. Je sors par l'autre porte pour ne la point trouver, et vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ay promis.

SCENE II.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu, Madame, vous voila toute seule? Quelle pitié est-ce là? toute seule! Il me semble que mes gens m'avoient dit que le vicomte estoit icy?

JULIE.

Il est vray qu'il y est venu, mais c'est assez pour luy de sçavoir que vous n'y estiez pas pour l'obliger à sortir.

LA COMTESSE.

Comment! il vous a veuë?

JULIE.

Oüy.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit?

JULIE.

Non, Madame, et il a voulu témoigner par là qu'il est tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vrayment, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moy, j'ayme que ceux qui m'ayment rendent ce qu'ils doivent au sexe; et je ne suis point de l'humeur de ces

femmes injustes qui s'applaudissent des incivilitez que leurs amans font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point, Madame, que vous soyez surprise de son procedé. L'amour que vous luy donnez éclate dans toutes ses actions, et l'empesche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je croy estre en estat de pouvoir faire naistre une passion assez forte, et je me trouve pour cela assez de beauté, de jeunesse et de qualité, Dieu mercy; mais cela n'empesche pas qu'avec ce que j'inspire on ne puisse garder de l'honnesteté et de la complaisance pour les autres. [*Apercevant Criquet.*] Que faites-vous donc là, laquais? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir pour venir quand on vous appelle? Cela est étrange qu'on ne puisse avoir en province un laquais qui sçache son monde. A qui est-ce donc que je parle? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon! Filles, approchez.

ANDRÉE.

Que vous plaist-il, Madame?

LA COMTESSE.

Ostez-moy mes coëffes. Doucement donc, mal à droite! comme vous me saboulez la teste avec vos mains pesantes!

ANDRÉE.

Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oüy; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma teste, et vous me l'avez

déboîtée. Tenez encore ce manchon. Ne laissez point traisner tout cela, et portez-le dans ma garde-robbe. Hé bien! où va-t'elle, où va-t'elle? que veut-elle faire, cet oyson bridé?

ANDRÉE.

Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garde-robbes.

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu, l'impertinente! [*A Julie.*] Je vous demande pardon, Madame. [*A Andrée.*] Je vous ay dit ma garde-robbe, grosse beste, c'est-à-dire où sont mes habits.

ANDRÉE.

Est-ce, Madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garde-robbe?

LA COMTESSE.

Oüy, butorde; on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

ANDRÉE.

Je m'en resouviendray, Madame, aussi bien que de vostre grenier, qu'il faut appeller garde-meuble.

LA COMTESSE.

Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux-là!

JULIE.

Je les trouve bien-heureux, Madame, d'estre sous vostre discipline.

LA COMTESSE.

C'est une fille de ma mere nourrice, que j'ay mise à la chambre, et elle est toute neuve encore.

JULIE.

Cela est d'une belle ame, Madame, et il est glorieux de faire ainsi des creatures.

LA COMTESSE.

Allons, des sieges. Hola! laquais! laquais! laquais! En verité, voila qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des sieges. Filles! laquais! laquais! filles! quelqu'un! Je pense que tous mes gens sont morts, et que nous serons contraintes de nous donner des sieges nous-mesmes.

ANDRÉE.

Que voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il se faut bien égosiller avec vous autres?

ANDRÉE.

J'enfermois vostre manchon et vos coëffes dans vostre armoi..., dis-je, dans vostre garde-robbe.

LA COMTESSE.

Appellez-moy ce petit fripon de laquais.

ANDRÉE.

Hola! Criquet!

LA COMTESSE.

Laissez là vostre Criquet, bouviere, et appellez laquais.

ANDRÉE.

Laquais donc, et non pas Criquet, venez parler à Madame. Je pense qu'il est sourd. Criq... laquais! laquais!

CRIQUET.

Plaist-il?

LA COMTESSE.

Où estiez-vous donc, petit coquin ?

CRIQUET.

Dans la ruë, Madame?

LA COMTESSE.

Et pourquoy dans la ruë ?

CRIQUET.

Vous m'avez dit d'aller là-dehors.

LA COMTESSE.

Vous estes un petit impertinent, mon amy, et vous devez sçavoir que là-dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire l'antichambre. Andrée, ayez soin tantost de faire donner le fouët à ce petit fripon-là par mon escuyer; c'est un petit incorrigible.

ANDRÉE.

Qu'est-ce que c'est, Madame, que vostre escuyer? Est-ce maistre Charles que vous appellez comme cela ?

LA COMTESSE.

Taisez-vous, sotte que vous estes, vous ne sçauriez ouvrir la bouche que vous ne disiez une impertinence. [*A Criquet.*] Des sieges. [*A Andrée.*] Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent, il se fait déja tard. Qu'est-ce que c'est donc que vous me regardez toute effarée ?

ANDRÉE.

Madame...

LA COMTESSE.

Hé bien! Madame. Qu'y a-t'il ?

ANDRÉE.

C'est que...

LA COMTESSE.

Quoy?

ANDRÉE.

C'est que je n'ay point de bougie.

LA COMTESSE.

Comment! vous n'en avez point?

ANDRÉE.

Non, Madame, si ce n'est des bougies de suif.

LA COMTESSE.

La bouviere! Et où est donc la cire que je fis acheter ces jours passez?

ANDRÉE.

Je n'en ay point veu depuis que je suis ceans.

LA COMTESSE.

Ostez-vous de là, insolente, je vous renvoyray chez vos parens. Apportez-moy un verre d'eau. (*Faisant des ceremonies pour s'asseoir.*) Madame

JULIE.

Madame!

LA COMTESSE.

Ah! Madame!

JULIE.

Ah! Madame!

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Madame!

JULIE.

Mon Dieu, Madame!

LA COMTESSE.

Oh! Madame!

JULIE.

Oh! Madame!

LA COMTESSE.

Eh! Madame!

JULIE.

Eh! Madame!

LA COMTESSE.

Hé! allons donc, Madame!

JULIE.

Hé! allons donc, Madame!

LA COMTESSE.

Je suis chez moy, Madame, nous sommes demeurez d'accord de cela. Me prenez-vous pour une provinciale, Madame?

JULIE.

Dieu m'en garde, Madame!

LA COMTESSE, [*à Andrée, qui lui apporte un verre d'eau*].

Allez, impertinente, je bois avec une soûcoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une soûcoupe pour boire.

ANDRÉE.

Criquet, qu'est-ce que c'est qu'une soûcoupe?

CRIQUET.

Une soûcoupe?

ANDRÉE.

Oüy.

CRIQUET.

Je ne sçay.

LA COMTESSE, [*à Andrée*].

Vous ne vous groüillez pas?

ANDRÉE.

Nous ne sçavons tous deux, Madame, ce que c'est qu'une soûcoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'est une assiette sur laquelle on met le verre. [*A Julie.*] Vive Paris pour estre bien servie! on vous entend là au moindre coup d'œil. [*A Andrée.*] Hé bien! vous ay-je dit comme cela, teste de bœuf? C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.

ANDRÉE.

Cela est bien aisé

(*Andrée casse le verre.*)

LA COMTESSE.

Hé bien! ne voila pas l'étourdie! En verité, vous me payerez mon verre.

ANDRÉE.

Hé bien! oüy, Madame, je le payeray.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette mal adroite, cette bouviere, cette butorde, cette...

ANDRÉE, *s'en allant.*

Dame! Madame, si je le paye, je ne veux point estre querellée.

LA COMTESSE.

Ostez-vous de devant mes yeux. [*A Julie.*] En verité, Madame, c'est une chose étrange que les petites villes, on n'y sçait point du tout son monde; et je viens de faire deux ou trois visites où ils ont pensé me desesperer par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre? ils n'ont point fait de voyage à Paris.

LA COMTESSE.

Ils ne laisseroient pas de l'apprendre s'ils vouloient écouter les personnes; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en sçavoir autant que moy, qui ay esté deux mois à Paris, et veu toute la cour.

JULIE.

Les sottes gens que voila!

LA COMTESSE.

Ils sont insupportables avec les impertinentes égalitez dont ils traittent les gens : car, enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses; et ce qui me met hors de moy, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cens ans, aura l'éfronterie de dire qu'il est aussi bien gentil-homme que feu monsieur mon mary, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courans, et qui prenoit la qualité de comte dans tous les contracts qu'il passoit.

JULIE.

On sçait bien mieux vivre à Paris, dans ces hostels dont la memoire doit estre si chere. Cet hostel de Mouhy, Madame, cet hostel de Lyon, cet hostel de Hollande ! les agreables demeures que voila!

LA COMTESSE.

Il est vray qu'il y a bien de la difference de ces lieux-là à tout cecy. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les respects qu'on sçauroit soûhaiter. On ne s'en leve pas, si l'on veut, de dessus son siege; et, lors que l'on veut voir la reveuë, ou le grand ballet de *Psiché*, on est servie à point nommé.

JULIE.

Je pense, Madame, que, durant vostre séjour à Paris, vous avez fait bien des conquestes de qualité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galans de la cour n'a pas manqué de venir à ma porte et de m'en conter, et je garde dans ma cassette de leurs billets qui peuvent faire voir quelles propositions j'ay refusées. Il n'est pas necessaire de vous dire leurs noms, on sçait ce qu'on veut dire par les galans de la cour.

JULIE.

Je m'étonne, Madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pû redescendre à un monsieur Tibaudier, le conseiller, et à un monsieur Harpin, le receveur des tailles. La chûte est grande, je vous l'avouë : car pour monsieur vostre vicomte, quoy que vicomte de province, c'est toûjours un vicomte, et il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait; mais un conseiller et un receveur sont des amans un peu bien minces pour une grande comtesse comme vous.

LA COMTESSE.

Ce sont gens qu'on ménage dans les provinces pour le besoin qu'on en peut avoir : ils servent au moins à remplir les vuides de la galanterie, à faire nombre de soûpirans; et il est bon, Madame, de ne pas laisser un amant seul maistre du terrain, de peur que, faute de rivaux, son amour ne s'endorme sur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avouë, Madame, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous dites; c'est une école que vostre conversation, et j'y viens tous les jours attraper quelque chose.

SCENE III.

CRIQUET, LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, JEANNOT.

CRIQUET.

Voila Jeannot de monsieur le conseiller qui vous demande, Madame.

LA COMTESSE.

Hé bien! petit coquin, voila encore de vos asneries. Un laquais qui sçauroit vivre auroit esté parler tout bas à la demoiselle suivante, qui seroit venuë dire doucement à l'oreille de sa maistresse : « Madame, voila le laquais de monsieur un tel qui demande à vous dire un mot. » A quoi la maistresse auroit répondu : « Faites-le entrer. »

CRIQUET.

Entrez, Jeannot.

LA COMTESSE.

Autre lourderie! [*A Jeannot.*] Qu'y a-t-il, laquais? Que portes-tu là?

JEANNOT.

C'est monsieur le conseiller, Madame, qui vous soûhaite le bonjour, et, auparavant que de venir,

vous envoye des poires de son jardin avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE.

C'est du bon chrestien qui est fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office. [*A Jeannot.*] Tien, mon enfant, voila pour boire.

JEANNOT.

Oh! non, Madame

LA COMTESSE.

Tien, te dis-je.

JEANNOT.

Mon maistre m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien

JEANNOT.

Pardonnez-moy, Madame.

CRIQUET.

Hé! prenez, Jeannot; si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE.

Dy à ton maistre que je le remercie.

CRIQUET, [*à Jeannot qui s'en va*].

Donne-moy donc cela.

JEANNOT.

Oüy, quelque sot!

CRIQUET.

C'est moy qui te l'ay fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurois bien pris sans toy.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaist de ce monsieur Tibaudier,

c'est qu'il sçait vivre avec les personnes de ma qualité et qu'il est fort respectueux.

SCENE IV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, ANDRÉE.

LE VICOMTE.

Madame, je viens vous avertir que la comedie sera bien-tost preste, et que dans un quart-d'heure nous pouvons passer dans la salle.

LA COMTESSE.

Je ne veux point de cohuë au moins. Que l'on dise à mon suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE.

En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce à la comedie, et je n'y sçaurois prendre de plaisir lors que la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moy, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville.

LA COMTESSE.

Laquais, un siege. [*Au Vicomte.*] Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de monsieur Tibaudier, qui m'envoye des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut; je ne l'ay point encore vû.

LE VICOMTE, [*après avoir lu tout bas*].

Voicy un billet du beau style, Madame, et qui merite d'estre bien écouté.

(*Il lit.*)

Madame, je n'aurois pas pû vous faire le present que je vous envoye si je ne recüeillois pas plus de fruit de mon jardin que j'en recüeille de mon amour.

LA COMTESSE.

Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

LE VICOMTE *continuë.*

Les poires ne sont pas encore bien meures, mais elles en quadrent mieux avec la dureté de vostre ame, qui, par ses continuels dédains, ne me promet pas poires molles. Trouvez bon, Madame, que, sans m'engager dans une énumération de vos perfections et charmes, qui me jetteroit dans un progrés à l'infiny, je concluë ce mot en vous faisant considerer que je suis d'un aussi franc chrestien que les poires que je vous envoye, puisque je rends le bien pour le mal, c'est-à-dire, Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puisque je vous presente des poires de bon chrestien, pour des poires d'angoisse que vos cruautez me font avaler tous les jours.

TIBAUDIER, *vostre esclave indigne.*

Voila, Madame, un billet à garder.

LA COMTESSE.

Il y a peut-estre quelque mot qui n'est pas de l'Academie; mais j'y remarque un certain respect qui me plaist beaucoup.

JULIE.

Vous avez raison, Madame, et, monsieur le vicomte deust-il s'en offenser, j'aymerois un homme qui m'écriroit comme cela.

SCENE V.

MONSIEUR TIBAUDIER, LE VICOMTE LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

LA COMTESSE.

Approchez, Monsieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Vostre billet a esté bien receu, aussi bien que vos poires, et voila madame qui parle pour vous contre vostre rival.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Je luy suis bien obligé, Madame; et, si elle a jamais quelque procés en nostre siege, elle verra que je n'oublieray pas l'honneur qu'elle me fait de se rendre auprés de vos beautez l'avocat de ma flâme.

JULIE.

Vous n'avez pas besoin d'avocat, Monsieur, et vostre cause est juste.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Ce neantmoins, Madame, bon droit a besoin d'ayde, et j'ay sujet d'apprehender de me voir suplanté par un tel rival, et que madame ne soit circonvenuë par la qualité de vicomte.

LE VICOMTE.

J'esperois quelque chose, Monsieur Tibaudier, avant vostre billet, mais il me fait craindre pour mon amour.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Voicy encore, Madame, deux petits versets, ou couplets, que j'ay composez à vostre honneur et gloire.

LE VICOMTE.

Ah ! je ne pensois pas que monsieur Tibaudier fust poëte, et voila pour m'achever que ces deux petits versets-là.

LA COMTESSE.

Il veut dire deux strophes. [*A Criquet.*] Laquais, donnez un siege à monsieur Tibaudier. [*Bas à Criquet qui apporte une chaise.*] Un pliant, petit animal. Monsieur Tibaudier, mettez-vous là et nous lisez vos strophes

MONSIEUR TIBAUDIER.

Une personne de qualité
Ravit mon ame.
Elle a de la beauté,
J'ay de la flâme ;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE.

Je suis perdu aprés cela.

LA COMTESSE.

Le premier vers est beau. *Une personne de qualité !*

JULIE.

Je croy qu'il est un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour dire une belle pensée.

LA COMTESSE.

Voyons l'autre strophe.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Je ne sçay pas si vous doutez de mon parfait amour;
Mais je sçay bien que mon cœur, à toute heure,
Veut quitter sa chagrine demeure,
Pour aller par respect faire au vostre sa cour.
Aprés cela pourtant, seure de ma tendresse
Et de ma foy, dont unique est l'espece,
Vous devriez à vostre tour,
Vous contentant d'estre comtesse,
Vous dépoüiller, en ma faveur, d'une peau de tigresse
Qui couvre vos appas la nuit comme le jour.

LE VICOMTE.

Me voila suplanté, moy, par monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne pensez pas vous mocquer : pour des vers faits dans la province, ces vers-là sont fort beaux.

LE VICOMTE.

Comment, Madame, me mocquer? Quoy que son rival, je trouve ces vers admirables, et ne les appelle pas seulement deux strophes, comme vous, mais deux épigrammes aussi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE.

Quoy! Martial fait-il des vers? Je pensois qu'il ne fist que des gans?

MONSIEUR TIBAUDIER.

Ce n'est pas ce Martial-là, Madame, c'est un autheur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE.

Monsieur Tibaudier a leu les autheurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, si ma musique et ma comedie, avec mes entrées de ballet,

pourront combatre dans vostre esprit les progrés des deux strophes et du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le comte soit de la partie, car il est arrivé ce matin de mon chasteau avec son precepteur, que je voy là-dedans.

SCENE VI.

MONSIEUR BOBINET, MONSIEUR TIBAUDIER, LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, ANDRÉE CRIQUET.

LA COMTESSE.

Hola! Monsieur Bobinet, Monsieur Bobinet, approchez-vous du monde.

MONSIEUR BOBINET.

Je donne le bon vespres à toute l'honorable compagnie. Que desire madame la comtesse d'Escarbagnas de son tres-humble serviteur Bobinet?

LA COMTESSE.

A quelle heure, Monsieur Bobinet, estes-vous party d'Escarbagnas avec mon fils le comte?

MONSIEUR BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme vostre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment se portent mes deux autres fils, le marquis et le commandeur ?

MONSIEUR BOBINET.

Ils sont, Dieu grace, Madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE.

Où est le comte ?

MONSIEUR BOBINET.

Dans vostre belle chambre à alcove, Madame

LA COMTESSE.

Que fait-il, Monsieur Bobinet ?

MONSIEUR BOBINET.

Il compose un thême, Madame, que je viens de luy dicter, sur une epistre de Ciceron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, Monsieur Bobinet.

MONSIEUR BOBINET.

Soit fait, Madame, ainsi que vous le commandez.

LE VICOMTE.

Ce monsieur Bobinet, Madame, a la mine fort sage, et je croy qu'il a de l'esprit.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE LE COMTE, MONSIEUR BOBINET, MONSIEUR TIBAUDIER, ANDRÉE, CRIQUET.

MONSIEUR BOBINET.

Allons, Monsieur le comte, faites voir que vous profitez des bons documens qu'on vous donne. La reverence à toute l'honneste assemblée.

LA COMTESSE.

Comte, saluez madame. Faites la reverence à monsieur le vicomte, saluez monsieur le conseiller.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Je suis ravy, Madame, que vous me concediez la grace d'embrasser monsieur le comte vostre fils. On ne peut pas aymer le tronc qu'on n'ayme aussi les branches.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous là !

JULIE.

En verité, Madame, monsieur le comte a tout à fait bon air.

LE VICOMTE.

Voila un jeune gentil-homme qui vient bien dans le monde.

JULIE.

Qui diroit que madame eust un si grand enfant?

LA COMTESSE.

Helas! quand je le fis, j'estois si jeune que je me joüois encore avec une poupée.

JULIE.

C'est monsieur vostre frere, et non pas monsieur vostre fils.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation.

MONSIEUR BOBINET.

Madame, je n'oublieray aucune chose pour cultiver cette jeune plante dont vos bontez m'ont fait l'honneur de me confier la conduite, et je tâcheray de luy inculquer les semences de la vertu.

LA COMTESSE.

Monsieur Bobinet, faites-luy un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous luy apprenez.

MONSIEUR BOBINET.

Allons, Monsieur le comte, recitez vostre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

Omne viro soli quod convenit esto virile.
Omne viri...

LA COMTESSE.

Fi! Monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous luy apprenez là?

MONSIEUR BOBINET.

C'est du latin, Madame, et la premiere regle de Jean Despautere.

47

WKD

Molière

THÉATRE

DE MOLIÈRE

NTO
volé

LA COMTESSE.

Comment donc ! qu'est-ce que cela veut dire?

LE VICOMTE.

Cela veut dire, Madame, que j'épouse Julie, et, si vous m'en croyez, pour rendre la comedie complette de tout point, vous épouserez monsieur Tibaudier, et donnerez mademoiselle Andrée à son laquais, dont il fera son valet de chambre.

LA COMTESSE.

Quoy ! joüer de la sorte une personne de ma qualité !

LE VICOMTE.

C'est sans vous offencer, Madame, et les comedies veulent de ces sortes de choses.

LA COMTESSE.

Oüy, Monsieur Tibaudier, je vous épouse pour faire enrager tout le monde.

MONSIEUR TIBAUDIER.

Ce m'est bien de l'honneur, Madame.

LE VICOMTE.

Souffrez, Madame, qu'en enrageant nous puissions voir icy le reste du spectacle.

LES

FEMMES SÇAVANTES

COMEDIE

ACTEURS.

CHRISALE, bon bourgeois.
PHILAMINTE, femme de Chrisale.
ARMANDE, } filles de Chrisale et de Philaminte.
HENRIETTE, }
ARISTE, frere de Chrisale.
BELISE, sœur de Chrisale.
CLITANDRE, amant d'Henriette.
TRISSOTIN, bel esprit.
VADIUS, sçavant.
MARTINE, servante de cuisine.
L'ÉPINE, laquais.
JULIEN, valet de Vadius.
LE NOTAIRE.

La scene est à Paris.

LES

FEMMES SCAVANTES

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.

Quoy ! le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur,
Et de vous marier vous osez faire feste ?
Ce vulgaire dessein vous peut monter en teste ?

HENRIETTE.

Oüy, ma sœur.

ARMANDE.

Ah ! ce oüy se peut-il supporter ?
Et sans un mal de cœur sçauroit-on l'écouter ?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en soy qui vous oblige,
Ma sœur...

ARMANDE.

Ah! mon Dieu, fy!

HENRIETTE.

Comment?

ARMANDE.

Ah! fy! vous dy-je
Ne concevez-vous point ce que, dés qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant,
De quelle étrange image on est par luy blessée,
Sur quelle sale veuë il traisne la pensée?
N'en frissonnez-vous point? et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre vostre cœur?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mary, des enfans, un ménage;
Et je ne voy rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée et fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô Ciel! sont pour vous plaire!

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire
Que d'attacher à soy, par le titre d'épous,
Un homme qui vous aime et soit aimé de vous,
Et de cette union, de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien assorty n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu, que vostre esprit est d'un étage bas!
Que vous joüez au monde un petit personnage,

De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchans
Qu'un idole d'épous et des marmots d'enfans!
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusemens de ces sortes d'affaires.
A de plus hauts objets élevez vos desirs,
Songez à prendre un goust des plus nobles plaisirs,
Et, traittant de mépris les sens et la matiere,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous toute entiere :
Vous avez nostre mere en exemple à vos yeux,
Que du nom de sçavante on honore en tous lieux;
Tâchez, ainsi que moy, de vous montrer sa fille,
Aspirez aux clartez qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'estre aux loix d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soûmettant à ses loix la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bestes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachemens,
Qui doivent de la vie occuper les momens;
Et les soins où je voy tant de femmes sensibles
Me paroissent aux yeux des pauvretez horribles.

HENRIETTE.

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour diférens emplois nous fabrique en naissant;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vostre est né propre aux élévations
Où montent des sçavans les spéculations,

Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
Et dans les petits soins son foible se resserre.
Ne troublons point du Ciel les justes reglemens,
Et de nos deux instincts suivons les mouvemens.
Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie,
Les hautes regions de la philosophie,
Tandis que mon esprit, se tenant icy-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi, dans nos desseins l'une à l'autre contraire,
Nous sçaurons toutes deux imiter nostre mere :
Vous, du costé de l'ame et des nobles desirs,
Moy, du costé des sens et des grossiers plaisirs;
Vous, aux productions d'esprit et de lumiere,
Moy, dans celles, ma sœur, qui sont de la matiere.

ARMANDE.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux costez qu'il luy faut ressembler,
Et ce n'est point du tout la prendre pour modelle,
Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez
Si ma mere n'eust eu que de ces beaux costez ;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
N'ait pas vaqué toûjours à la philosophie.
De grace, souffrez-moy, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté,
Et ne suprimez point, voulant qu'on vous seconde
Quelque petit sçavant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je voy que vostre esprit ne peut estre guery
Du fol entestement de vous faire un mary;
Mais sçachons, s'il vous plaist, qui vous songez à prendre.

Vostre visée au moins n'est pas mise à Clitandre?

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y seroit-elle pas?
Manque-t-il de mérite? est-ce un choix qui soit bas?

ARMANDE.

Non; mais c'est un dessein qui seroit mal-honneste,
Que de vouloir d'une autre enlever la conqueste;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré
Que Clitandre ait pour moi hautement soûpiré.

HENRIETTE.

Oüy; mais tous ces soûpirs chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez pas aux bassesses humaines :
Vostre esprit à l'hymen renonce pour toûjours,
Et la philosophie a toutes vos amours.
Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raison sur les sens
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens;
Et l'on peut pour épous refuser un mérite
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.

HENRIETTE.

Je n'ay pas empesché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations,
Et je n'ay fait que prendre, au refus de vostre ame,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flame.

ARMANDE.

Mais à l'offre des vœux d'un amant dépité
Trouvez-vous, je vous prie, entiere seûreté?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur pour moy toute flame soit morte?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma sœur, et, pour moy, je le croy.

ARMANDE.

Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foy,
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
Qu'il n'y songe pas bien, et se trompe luy-mesme.

HENRIETTE.

Je ne sçay; mais enfin, si c'est vostre plaisir,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir.
Je l'apperçoy qui vient, et sur cette matiere
Il pourra nous donner une pleine lumiere.

SCENE II.

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
Entre elle et moy, Clitandre, expliquez vostre cœur,
Découvrez-en le fond, et nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de pretendre.

ARMANDE

Non, non, je ne veux point à vostre passion
Imposer la rigueur d'une explication :
Je ménage les gens, et sçay comme embarasse
Le contraignant effort de ces aveus en face.

CLITANDRE.

Non, Madame, mon cœur, qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu ;
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette,
Et j'avoûray tout haut, d'une ame franche et nette,

Que les tendres liens où je suis arresté,
[*Montrant Henriette.*]
Mon amour et mes vœux, sont tout de ce costé.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte :
Vous avez bien voulu les choses de la sorte.
Vos attraits m'avoient pris, et mes tendres soûpirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes desirs ;
Mon cœur vous consacroit une flame immortelle ;
Mais vos yeux n'ont pas crû leur conqueste assez belle.
J'ay souffert sous leur joug cent mépris diférens ;
Ils regnoient sur mon ame en superbes tyrans,
Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains et de moins rudes chaînes.
[*Montrant Henriette.*]
Je les ay rencontrez, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me seront precieux ;
D'un regard pitoyable ils ont seché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
De si rares bontez m'ont si bien sceu toucher
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher ;
Et j'ose maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flame,
De ne point essayer à rappeller un cœur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Eh ! qui vous dit, Monsieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin si fort on se soucie ?
Je vous trouve plaisant de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE.

Eh ! doucement, ma sœur. Où donc est la morale
Qui sçait si bien régir la partie animale

Et retenir la bride aux efforts du courroux?

ARMANDE.

Mais vous, qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait parestre
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'estre?
Sçachez que le devoir vous soûmet à leurs loix,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont sur vostre cœur l'authorité supréme,
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-mesme.

HENRIETTE.

Je rens grace aux bontez que vous me faites voir,
De m'enseigner si bien les choses du devoir.
Mon cœur sur vos leçons veut regler sa conduite;
Et, pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez soin d'appuyer vostre amour
De l'agrément de ceux dont j'ay receu le jour;
Faites-vous sur mes vœux un pouvoir legitime,
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE.

J'y vay de tous mes soins travailler hautement,
Et j'attendois de vous ce doux consentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma sœur, et faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE.

Moy, ma sœur? point du tout. Je sçay que sur vos sens
Les droits de la raison sont toûjours tout-puissans,
Et que, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
Vous estes au-dessus d'une telle foiblesse.
Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je croy
Qu'icy vous daignerez vous employer pour moy,
Appuyer sa demande, et de vostre suffrage

Presser l'heureux moment de nostre mariage.
Je vous en sollicite; et, pour y travailler...

ARMANDE.

Vostre petit esprit se mesle de railler,
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fiere.

HENRIETTE.

Tout jetté qu'est ce cœur, il ne vous déplaist guere;
Et, si vos yeux sur moy le pouvoient ramasser,
Ils prendroient aisément le soin de se baisser.

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne descendre,
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE.

C'est fort bien fait à vous, et vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.

SCENE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Vostre sincere aveu ne l'a pas peu surprise.

CLITANDRE.

Elle mérite assez une telle franchise,
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
Sont dignes tout au moins de ma sincerité.
Mais, puis qu'il m'est permis, je vais à vostre pere,
Madame...

HENRIETTE.

Le plus seur est de gagner ma mere :

Mon pere est d'une humeur à consentir à tout,
Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout;
Il a receu du Ciel certaine bonté d'ame
Qui le soûmet d'abord à ce que veut sa femme;
C'est elle qui gouverne, et d'un ton absolu
Elle dicte pour loy ce qu'elle a résolu.
Je voudrois bien vous voir pour elle et pour ma tante
Une ame, je l'avouë, un peu plus complaisante,
Un esprit qui, flatant les visions du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pû, tant il est né sincere,
Mesme dans vostre sœur flatter leur caractere,
Et les femmes docteurs ne sont point de mon goust.
Je consens qu'une femme ait des clartez de tout,
Mais je ne luy veux point la passion choquante
De se rendre sçavante afin d'estre sçavante;
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sçache ignorer les choses qu'elle sçait;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du sçavoir sans vouloir qu'on le sçache,
Sans citer les autheurs, sans dire de grands mots
Et cloüer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup madame vostre mere,
Mais je ne puis du tout aprouver sa chimere,
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
Son monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme,
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits
Un benest dont par tout on sifle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume liberale

D'officieux papiers fournir toute la hale.

HENRIETTE.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez vostre goust et vos yeux;
Mais, comme sur ma mere il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur;
Il veut de tout le monde y gagner la faveur,
Et, pour n'avoir personne à sa flame contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Oüy, vous avez raison; mais monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'ame un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
A me des-honorer en prisant ses ouvrages;
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord parû,
Et je le connoissois avant que l'avoir vû.
Je vis dans le fatras des écrits qu'il nous donne
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
La constante hauteur de sa présomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extréme
Qui le rend en tout temps si content de soy-mesme,
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,
Qu'il se sçait si bon gré de tout ce qu'il écrit,
Et qu'il ne voudroit pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un general d'armée.

HENRIETTE.

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Jusques à sa figure encor la chose alla,
Et je vis, par les vers qu'à la teste il nous jette,

De quel air il falloit que fût fait le poëte;
Et j'en avois si bien deviné tous les traits
Que, rencontrant un homme un jour dans le Palais,
Je gageay que c'estoit Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure estoit bonne.

HENRIETTE.

Quel conte!

CLITANDRE.

Non : je dis la chose comme elle est.
Mais je voy votre tante. Agréez, s'il vous plaist,
Que mon cœur luy declare icy nostre mistere,
Et gagne sa faveur auprés de vostre mere.

SCENE IV.

CLITANDRE, BELISE.

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincere flame...

BELISE.

Ah! tout beau! Gardez-vous de m'ouvrir trop vostre ame.
Si je vous ay sceu mettre au rang de mes amans,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchemens,
Et ne m'expliquez point par un autre langage
Des desirs qui chez moy passent pour un outrage.
Aimez-moy, soûpirez, brûlez pour mes appas;
Mais qu'il me soit permis de ne le sçavoir pas.
Je puis fermer les yeux sur vos flames secrettes,
Tant que vous vous tiendrez aux müets interpretes;
Mais, si la bouche vient à s'en vouloir mesler,

Pour jamais de ma veuë il vous faut exiler.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme.
Henriette, Madame, est l'objet qui me charme,
Et je viens ardemment conjurer vos bontez
De seconder l'amour que j'ay pour ses beautez.

BELISE.

Ah! certes le détour est d'esprit, je l'avouë.
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le louë;
Et, dans tous les romans où j'ay jetté les yeux,
Je n'ay rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Cecy n'est point du tout un trait d'esprit, Madame,
Et c'est un pur aveu de ce que j'ay dans l'ame.
Les Cieux, par les liens d'une immüable ardeur,
Aux beautez d'Henriette ont attaché mon cœur;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire.
Vous y pouvez beaucoup, et tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BELISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sçay sous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure est adroite, et, pour n'en point sortir,
Aux choses que mon cœur m'offre à vous repartir,
Je diray qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que sans rien prétendre il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Eh! Madame, à quoy bon un pareil embarras?
Et pourquoy voulez-vous penser ce qui n'est pas?

BELISE.

Mon Dieu, point de façons; cessez de vous défendre

De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre.
Il suffit que l'on est contente du détour
Dont s'est adroitement avisé vostre amour,
Et que, sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
Pourveu que ses transports, par l'honneur éclairez,
N'offrent à mes autels que des vœux épurez.

CLITANDRE.

Mais...

BELISE.

Adieu. Pour ce coup, cecy doit vous suffire,
Et je vous ay plus dit que je ne voulois dire.

CLITANDRE.

Mais vostre erreur...

BELISE.

Laissez. Je rougis maintenant,
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux estre pendu si je vous aime, et sage...

BELISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

[*Elle sort.*]

CLITANDRE.

Diantre soit de la folle avec ses visions!
A-t-on rien veu d'égal à ces préventions?
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage personne.

ACTE II

SCENE PREMIERE.

ARISTE.

Ouy, je vous porteray la réponse au plûtost.
J'appuyray, presseray, feray tout ce qu'il faut.
Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire,
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il desire!
Jamais...

SCENE II.

CHRISALE, ARISTE.

Ariste.
Ah! Dieu vous gard', mon frere.
Chrisale.
Et vous aussy,
Mon frere.

ARISTE.

Sçavez-vous ce qui m'amene icy?

CHRISALE.

Non; mais, si vous voulez, je suis prest à l'apprendre.

ARISTE.

Depuis assez longtemps vous connoissez Clitandre?

CHRISALE.

Sans doute, et je le voy qui fréquente chez nous.

ARISTE.

En quelle estime est-il, mon frere, auprés de vous?

CHRISALE.

D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur et de conduite;
Et je voy peu de gens qui soient de son mérite.

ARISTE.

Certain desir qu'il a conduit icy mes pas,
Et je me réjoüis que vous en fassiez cas.

CHRISALE.

Je connus feu son pere en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

C'estoit, mon frere, un fort bon gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRISALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous estions, ma foy, tous deux de vert-galans.

ARISTE.

Je le croy.

CHRISALE.

Nous donnions chez les dames romaines,

Et tout le monde là parloit de nos fredaines;
Nous faisions des jalous.

ARISTE.

Voila qui va des mieux.
Mais venons au sujet qui m'amene en ces lieux.

SCENE III.

BELISE, CHRISALE, ARISTE.

ARISTE.

Clitandre auprés de vous me fait son interprete,
Et son cœur est épris des graces d'Henriette.

CHRISALE.

Quoy! de ma fille?

ARISTE.

Oüy; Clitandre en est charmé,
Et je ne vis jamais amant plus enflâmé.

BELISE.

Non, non, je vous entens. Vous ignorez l'histoire,
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma sœur?

BELISE.

Clitandre abuse vos esprits,
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime?

BELISE.

Non, j'en suis assurée.

ARISTE.

Il me l'a dit luy-mesme.

BELISE.

Eh ! oüy.

ARISTE.

Vous me voyez, ma sœur, chargé par luy
D'en faire la demande à son pere aujourd'huy.

BELISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et son amour mesme m'a fait instance
De presser les momens d'une telle alliance.

BELISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frere,
A couvrir d'autres feux dont je sçay le mistere,
Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais, puis que vous sçavez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plaist, cet autre objet qu'il aime.

BELISE.

Vous le voulez sçavoir ?

ARISTE

Oüy. Quoy ?

BELISE.

Moy.

ARISTE.

Vous ?

BELISE.

Moy-mesme.

ARISTE.

Hay, ma sœur!

BELISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce hay?
Et qu'a de surprenant le discours que je fay?
On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur soûmis à son empire;
Et Dorante, Damis, Cleonte et Licidas
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

BELISE

Oüy, de toute leur puissance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit?

BELISE.

Aucun n'a pris cette licence:
Ils m'ont sceu revérer si fort jusqu'à ce jour
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.
Mais, pour m'offrir leur cœur et voüer leur service,
Les müets truchemens ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit presque point ceans venir Damis.

BELISE.

C'est pour me faire voir un respect plus soûmis.

ARISTE.

De mots piquans par tout Dorante vous outrage.

BELISE.

Ce sont emportemens d'une jalouse rage.

ARISTE.

Cleonte et Licidas ont pris femme tous deux.

BELISE.

C'est par un desespoir où j'ay réduit leurs feux.

ARISTE.

Ma foy, ma chere sœur, vision toute claire.

CHRISALE.

De ces chimeres-là vous devez vous défaire.

BELISE.

Ah! chimeres? Ce sont des chimeres, dit-on?
Chimeres, moy? Vrayment chimeres est fort bon!
Je me réjoüis fort de chimeres, mes freres,
Et je ne sçavois pas que j'eusse des chimeres.

SCENE IV.

CHRISALE, ARISTE.

CHRISALE.

Nostre sœur est fole, oüy.

ARISTE.

Cela croist tous les jours.
Mais, encore une fois, reprenons le discours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme :
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flame.

CHRISALE.

Faut-il le demander? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.

ARISTE.

Vous sçavez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que...

CHRISALE.

C'est un intérest qui n'est pas d'importance :
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors;
Et puis son pere et moy n'estions qu'un en deux corps.

ARISTE.

Parlons à vostre femme, et voyons à la rendre
Favorable...

CHRISALE.

Il suffit, je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Oüy; mais, pour appuyer vostre consentement,
Mon frere, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons..

CHRISALE.

Vous mocquez-vous? Il n'est pas necessaire.
Je répons de ma femme, et prens sur moy l'affaire.

ARISTE.

Mais...

CHRISALE.

Laissez faire, dy-je, et n'appréhendez pas.
Je la vais disposer aux choses, de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vay là-dessus sonder vostre Henriette,
Et reviendray sçavoir...

CHRISALE.

C'est une affaire faite,
Et je vais à ma femme en parler sans delay.

SCENE V.

MARTINE, CHRISALE.

MARTINE.

Me voila bien chanceuse! Helas! l'an dit bien vray:
Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage,
Et service d'autruy n'est pas un heritage.

CHRISALE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, Martine?

MARTINE.

Ce que j'ay?

CHRISALE.

Oüy.

MARTINE.

J'ay que l'an me donne aujourd'huy mon congé,
Monsieur.

CHRISALE.

Vostre congé?

MARTINE.

Oüy. Madame me chasse.

CHRISALE.

Je n'entens pas cela. Comment?

MARTINE.

On me menace,
Si je ne sors d'icy, de me bailler cent coups.

CHRISALE.

Non, vous demeurerez; je suis content de vous.
Ma femme bien-souvent a la teste un peu chaude:
Et je ne veux pas, moy...

SCENE VI.

PHILAMINTE, BELISE, CHRISALE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Quoy! je vous voy, maraude?
Viste, sortez, friponne; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous presentez jamais devant mes yeux.

CHRISALE.

Tout-doux!

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRISALE.

Eh!

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRISALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte...

PHILAMINTE.

Quoy! vous la soutenez?

CHRISALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son party contre moy?

CHRISALE.

Mon Dieu, non.
Je ne fais seulement que demander son crime

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause légitime?

CHRISALE.

Je ne dis pas cela; mais il faut de nos gens...

PHILAMINTE.

Non, elle sortira, vous dis-je, de ceans.

CHRISALE.

Hé bien, oüy. Vous dit-on quelque chose là-contre?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux desirs que je montre.

CHRISALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable épous,
Estre pour moy contre elle, et prendre mon courroux.

CHRISALE.

Aussi fais-je. Oüy, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et vostre crime est indigne de grace.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ay fait?

CHRISALE.

Ma foy, je ne sçay pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encor à n'en faire aucun cas.

CHRISALE.

A-t-elle, pour donner matiere à vostre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chasser, et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux?

CHRISALE.

[*A Martine.*] [*A Philaminte.*]
Qu'est-ce à dire? L'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable?

CHRISALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit negligent,
Derober quelque aiguiere ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne seroit rien.

CHRISALE.

Oh! oh! Peste, la belle!
Quoy! l'avez-vous surprise à n'estre pas fidelle?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela.

CHRISALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRISALE.

Comment, diantre, friponne! Euh! a-t-elle commis...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Aprés trente leçons, insulté mon oreille
Par l'improprieté d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRISALE.

Est-ce là...

PHILAMINTE.

Quoy! toûjours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sçait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait la main haute obëir à ses loix?

CHRISALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoy ! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRISALE

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excusassiez !

CHRISALE.

Je n'ay garde !

BELISE.

Il est vray que ce sont des pitiez :
Toute construction est par elle détruite,
Et des loix du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous preschez est, je croy, bel et bon;
Mais je ne sçaurois, moy, parler vostre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente ! Appeller un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage !

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toûjours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien, ne voila pas encore de son stile !
Ne servent pas de rien !

BELISE.

O cervelle indocile !
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment
On ne te puisse apprendre à parler congrûment !
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous,

Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE

Ah! peut-on y tenir?

BELISE.

Quel solécisme horrible!

PHILAMINTE

En voila pour tuer une oreille sensible

BELISE.

Ton esprit, je l'avouë, est bien matériel.
Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offencer la grammaire?

MARTINE.

Qui parle d'offencer grand'mere ny grand'pere?

PHILAMINTE.

O Ciel!

BELISE.

Grammaire est prise à contre-sens par toy,
Et je t'ay dit déja d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foy,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Hauteüil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BELISE.

Quelle ame villageoise!
La grammaire du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les loix.

MARTINE.

J'ay, Madame, à vous dire
Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martire

BELISE.

Ce sont les noms des mots, et l'on doit regarder
En quoy c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entr'eux, ou se gourment, qu'importe?

PHILAMINTE, *à sa sœur.*

Eh! mon Dieu, finissez un discours de la sorte.
(*A son mary.*)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

CHRISALE.

[*A part.*]
Si fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point; retire-toy, Martine.

PHILAMINTE.

Comment! vous avez peur d'offencer la coquine?
Vous luy parlez d'un ton tout-à-fait obligeant!

CHRISALE.

[*Haut.*]
Moy? point. Allons, sortez.
(*Bas.*)
Va-t-en, ma pauvre enfant.

SCENE VII.

PHILAMINTE, CHRISALE, BELISE.

CHRISALE.

Vous estes satisfaite, et la voila partie;
Mais je n'approuve point une telle sortie:
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,

Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE

Vous voulez que toûjours je l'aye à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au suplice,
Pour rompre toute loy d'usage et de raison
Par un barbare amas de vices d'oraison,
De mots estropiez cousus par intervales,
De proverbes traisnez dans les ruisseaux des hales?

BELISE.

Il est vray que l'on suë à souffrir ses discours.
Elle y met Vaugelas en pieces tous les jours;
Et les moindres defauts de ce grossier génie
Sont ou le pléonasme ou la cacophonie.

CHRISALE.

Qu'importe qu'elle manque aux loix de Vaugelas,
Pourveu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moy, qu'en épluchant ses herbes
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe et Balzac, si sçavans en beaux mots,
En cuisine, peut-estre, auroient esté des sots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme!
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
D'estre baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix, à meriter seulement qu'on y pense?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

CHRISALE.

Oüy, mon corps est moy-mesme, et j'en veux prendre soin
Guenille, si l'on veut : ma guenille m'est chere.

BELISE.

Le corps avec l'esprit fait figure, mon frere;
Mais, si vous en croyez tout le monde sçavant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant,
Et nostre plus grand soin, nostre premiere instance,
Doit estre à le nourrir du suc de la science.

CHRISALE.

Ma foy, si vous songez à nourrir vostre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour...

PHILAMINTE.

Ah! *sollicitude* à mon oreille est rude;
Il pue étrangement son ancienneté.

BELISE.

Il est vray que le mot est bien colet-monté.

CHRISALE

Voulez-vous que je dise? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je leve le masque, et décharge ma rate.
De folles on vous traitte, et j'ay fort sur le cœur

PHILAMINTE.

Comment donc?

CHRISALE.

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,

Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'oster, pour faire bien, du grenier de ceans,
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mesler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sans-dessus-dessous.
Il n'est pas bien honneste, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sçache tant de choses :
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec œconomie,
Doit estre son étude et sa philosophie.
Nos peres, sur ce point, estoient gens bien sensez,
Qui disoient qu'une femme en sçait toûjours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connoistre un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien;
Leurs ménages estoient tout leur docte entretien,
Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à present sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire, et devenir autheurs;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et ceans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde.
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sçait tout chez moy, hors ce qu'il faut sçavoir.
On y sçait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ay point affaire;
Et, dans ce vain sçavoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sçait comme va mon pot, dont j'ay besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,

Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire;
Raisonner est l'employ de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rost en lisant quelque histoire,
L'autre resve à des vers quand je demande à boire;
Enfin je voy par eux vostre exemple suivy,
Et j'ay des serviteurs, et ne suis point servy.
Une pauvre servante au moins m'estoit restée,
Qui de ce mauvais air n'estoit point infectée,
Et voila qu'on la chasse avec un grand fracas
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse
(Car c'est, comme j'ay dit, à vous que je m'adresse);
Je n'aime point ceans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin.
C'est luy qui dans des vers vous a timpanisées;
Tous les propos qu'il tient sont des bille-vesées :
On cherche ce qu'il dit aprés qu'il a parlé;
Et je luy croy, pour moy, le timbre un peu feslé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô Ciel, et d'ame et de langage !

BELISE.

Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois ?
Et de ce mesme sang se peut-il que je sois ?
Je me veux mal-de-mort d'estre de vostre race,
Et de confusion j'abandonne la place.

SCENE VIII.

PHILAMINTE, CHRISALE.

PHILAMINTE.

Avez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRISALE.

Moy? Non. Ne parlons plus de querelle; c'est fait;
Discourons d'autre affaire. A vostre fille aisnée
On voit quelque dégoust pour les nœuds d'hymenée;
C'est une philosophe enfin, je n'en dy rien;
Elle est bien gouvernée, et vous faites fort bien.
Mais de toute autre humeur se trouve sa cadette,
Et je croy qu'il est bon de pourvoir Henriette,
De choisir un mary...

PHILAMINTE.

C'est à quoy j'ay songé,
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ay.
Ce monsieur Trissotin dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'estre dans vostre estime,
Est celuy que je prens pour l'épous qu'il luy faut,
Et je sçay mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
La contestation est icy superfluë,
Et de tout point chez moy l'affaire est resoluë.
Au moins ne dites mot du choix de cet épous :
Je veux à vostre fille en parler avant vous.
J'ay des raisons à faire approuver ma conduite,
Et je connoistray bien si vous l'aurez instruite.

SCENE IX.

ARISTE, CHRISALE.

ARISTE.

Hé bien? La femme sort, mon frere, et je voy bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

CHRISALE.

Oüy.

ARISTE.

Quel est le succés? Aurons-nous Henriette
A-t-elle consenty? l'affaire est-elle faite?

CHRISALE.

Pas tout-à-fait encor.

ARISTE.

Refuse-t-elle?

CHRISALE.

Non.

ARISTE

Est-ce qu'elle balance?

CHRISALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoy donc?

CHRISALE

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre?

CHRISALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui se nomme?

CHRISALE.

Monsieur Trissotin.

ARISTE.

Quoy! ce monsieur Trissotin...

CHRISALE.

Oüy, qui parle toûjours de vers et de latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté?

CHRISALE.

Moy? Point, à Dieu ne plaise!

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu?

CHRISALE.

Rien; et je suis bien aise
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE.

La raison est fort belle, et c'est faire un grand pas.
Avez-vous sceu du moins luy proposer Clitandre?

CHRISALE.

Non : car, comme j'ay veu qu'on parloit d'autre gendre,
J'ay crû qu'il estoit mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes vostre prudence est rare au dernier point!
N'avez-vous point de honte avec vostre molesse?
Et se peut-il qu'un homme ait assez de foiblesse
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,
Et n'oser attaquer ce qu'elle a resolu?

CHRISALE.

Mon Dieu, vous en parlez, mon frere, bien à l'aise.
Et vous ne sçavez pas comme le bruit me pese.
J'aime fort le repos, la paix et la douceur,
Et ma femme est terrible avecque son humeur.
Du nom de philosophe elle fait grand mistere,
Mais elle n'en est pas pour cela moins colere;
Et sa morale, faite à mépriser le bien,
Sur l'aigreur de sa bile opere comme rien.
Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa teste,
On en a pour huit jours d'effroyable tempeste.
Elle me fait trembler dés qu'elle prend son ton;
Je ne sçais où me mettre, et c'est un vrai dragon.
Et cependant, avec toute sa diablerie
Il faut que je l'appelle et mon cœur et ma mie.

ARISTE.

Allez, c'est se moquer. Vostre femme, entre nous,
Est, par vos lâchetez, souveraine sur vous.
Son pouvoir n'est fondé que sur vostre foiblesse ;
C'est de vous qu'elle prend le titre de maistresse;
Vous-mesme à ses hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener, en beste, par le nez.
Quoy ! vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous résoudre une fois à vouloir estre un homme,
A faire condescendre une femme à vos vœux,
Et prendre assez de cœur pour dire un Je le veux?
Vous laisserez sans honte immoler vostre fille
Aux foles visions qui tiennent la famille,
Et de tout vostre bien revestir un nigaut
Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut,
Un pédant qu'à tous coups vostre femme apostrophe
Du nom de bel esprit et de grand philosophe,

D'homme qu'en vers galans jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sçait, rien moins que tout cela?
Allez, encore un coup, c'est une moquerie,
Et vostre lâcheté merite qu'on en rie.

CHRISALE.

Oüy, vous avez raison, et je voy que j'ay tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frere.

ARISTE.

C'est bien dit.

CHRISALE.

C'est une chose infame
Que d'estre si soûmis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRISALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il est vray.

CHRISALE.

Trop joüy de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRISALE.

Et je luy veux faire aujourd'huy connoistre
Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maistre
Pour luy prendre un mary qui soit selon mes vœux.

ARISTE.

Vous voila raisonnable, et comme je vous veux.

CHRISALE.

Vous estes pour Clitandre, et sçavez sa demeure :
Faites-le-moy venir, mon frere, tout-à-l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRISALE.

C'est souffrir trop longtemps,
Et je m'en vais estre homme à la barbe des gens.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, TRISSOTIN, L'ÉPINE.

PHILAMINTE.

AH! mettons-nous icy pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pese.

ARMANDE

Je brûle de les voir.

BELISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE.

Ce sont charmes pour moy que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BELISE.

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressans desirs.

ARMANDE.

Dépeschez.

BELISE.

Faites tost, et hastez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

A nostre impatience offrez vostre epigramme.

TRISSOTIN.

Helas! c'est un enfant tout nouveau-né, Madame.
Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans vostre court que j'en viens d'acoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher, il suffit de son pere.

TRISSOTIN.

Vostre approbation luy peut servir de mere.

BELISE.

Qu'il a d'esprit!

SCENE II.

HENRIETTE, PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, TRISSOTIN, L'ÉPINE.

PHILAMINTE.

Hola! pourquoy donc fuyez-vous?

HENRIETTE

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE.

Approchez, et venez de toutes vos oreilles
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je sçay peu les beautez de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe. Aussi-bien ay-je à vous dire en suite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflâmer,
Et vous ne vous piquez que de sçavoir charmer.

HENRIETTE.

Aussi peu l'un que l'autre; et je n'ay nulle envie.

BELISE.

Ah! songeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE.

Allons, petit garçon, viste, dequoy s'asseoir.

(*Le laquais tombe avec la chaise.*)

Voyez l'impertinent! Est-ce que l'on doit choir,
Après avoir appris l'équilibre des choses?

BELISE.

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir du point fixe écarté
Ce que nous appellons centre de gravité?

L'ÉPINE.

Je m'en suis apperceu, Madame, estant par terre.

PHILAMINTE.

Le lourdaut!

TRISSOTIN.

Bien luy prend de n'estre pas de verre.

ARMANDE.

Ah! de l'esprit par tout!

BELISE

Cela ne tarit pas.

PHILAMINTE

Servez-nous promptement vostre aimable repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose,
Et je pense qu'icy je ne feray pas mal
De joindre à l'epigramme, ou bien au madrigal,
Le ragoust d'un sonnet qui chez une princesse
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel attique assaisonné par tout,
Et vous le trouverez, je croy, d'assez bon goust.

ARMANDE.

Ah! jé n'en doute point.

PHILAMINTE.

Donnons viste audiance.

BELISE. (*A chaque fois qu'il veut lire, elle l'interrompt.*)

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.
J'aime la poësie avec entestement,
Et sur tout quand les vers sont tournez galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toûjours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

SO...

BELISE.

Silence, ma niéce.

TRISSOTIN.

SONNET

A LA PRINCESSE URANIE

SUR SA FIEVRE

Vostre prudence est endormie,
De traitter magnifiquement
Et de loger superbement
Vostre plus cruelle ennemie.

BELISE.

Ah! le joly début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE

Luy seul des vers aisez possede le talent!

ARMANDE.

A *prudence endormie* il faut rendre les armes.

BELISE.

Loger son ennemie est pour moy plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *superbement et magnifiquement;*
Ces deux adverbes joints font admirablement.

BELISE.

Prestons l'oreille au reste.

TRISSOTIN.

Vostre prudence est endormie,
De traitter magnifiquement
Et de loger superbement
Vostre plus cruelle ennemie.

ARMANDE.

Prudence endormie!

BELISE.

Loger son ennemie!

PHILAMINTE.

Superbement et magnifiquement!

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoy qu'on die,
De vostre riche apartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque vostre belle vie.

BELISE.

Ah ! tout-doux, laissez-moy, de grace, respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaist, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'ame
Couler je-ne-sçay-quoy qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

Faites-la sortir, quoy qu'on die,
De vostre riche apartement.
Que *riche apartement* est là joliment dit !
Et que la métaphore est mise avec esprit !

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoy qu'on die.
Ah ! que ce *quoy qu'on die* est d'un goust admirable !
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoy qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BELISE.

Je suis de vostre avis, *quoy qu'on die* est heureux.

ARMANDE.

Je voudrois l'avoir fait.

BELISE.

Il vaut toute une piece.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien comme moy la finesse ?

ARMANDE ET BELISE.

Oh ! oh !

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoy qu'on die.
Que de la fievre on prenne icy les intérests ;
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.

Faites-la sortir, quoy qu'on die,
Quoy qu'on die, quoy qu'on die!
Ce *quoy qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble.
Je ne sçay pas, pour moy, si chacun me ressemble,
Mais j'entens là-dessous un million de mots

BELISE

Il est vray qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE.

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoy qu'on die,*
Avez-vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien vous-mesme à tout ce qu'il nous dit,
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

TRISSOTIN.

Hay! hay!

ARMANDE.

J'ay fort aussi l'*ingrate* dans la teste,
Cette ingrate de fievre, injuste, mal-honneste,
Qui traitte mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin les quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie

ARMANDE.

Ah! s'il vous plaist, encore une fois *quoy qu'on die.*

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoy qu'on die...

PHILAMINTE, ARMANDE ET BELISE.

Quoy qu'on die!

TRISSOTIN.

De vostre riche apartement...

PHILAMINTE, ARMANDE ET BELISE.

Riche apartement!

TRISSOTIN.

Où cette ingrate insolemment...

PHILAMINTE, ARMANDE ET BELISE.

Cette *ingrate* de fievre!

TRISSOTIN.

Attaque vostre belle vie.

PHILAMINTE.

Vostre belle vie!

ARMANDE ET BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Quoy! sans respecter vostre rang,
Elle se prend à vostre sang..

PHILAMINTE, ARMANDE ET BELISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Et nuit et jour vous fait outrage

Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BELISE.

On pâme.

ARMANDE.

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

Si vous la conduisez aux bains...

BELISE.

Sans la marchander davantage...

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains.

De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BELISE.

Par tout on s'y promene avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y sçauroit marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont petits chemins tout parsemez de roses.

TRISSOTIN.

Le sonnet donc vous semble...

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau,
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BELISE

Quoy! sans émotion pendant cette lecture!
Vous faites là, ma niéce, une étrange figure.

HENRIETTE.

Chacun fait icy-bas la figure qu'il peut,
Ma tante; et bel esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-estre que mes vers importunent madame.

HENRIETTE.

Point : je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah! voyons l'épigramme.

TRISSOTIN.

SUR UN CAROSSE

DE COULEUR AMARANTE

DONNÉ A UNE DAME DE SES AMIES

PHILAMINTE.

Ses titres ont toûjours quelque chose de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

L'Amour si cherement m'a vendu son lien...

BELISE, ARMANDE ET PHILAMINTE

Ah!

TRISSOTIN.

Qu'il m'en couste déja la moitié de mon bien.
Et, quand tu vois ce beau carosse
Où tant d'or se releve en bosse
Qu'il étonne tout le païs
Et fait pompeusement triompher ma Lays...

PHILAMINTE.

Ah! *ma Lays!* Voila de l'érudition.

BELISE.

L'enveloppe est jolie, et vaut un million

TRISSOTIN.

Et, quand tu vois ce beau carosse
Où tant d'or se releve en bosse
Qu'il étonne tout le païs
Et fait pompeusement triompher ma Lays,
Ne dy plus qu'il est amarante,
Dy plûtost qu'il est de ma rente.

ARMANDE.

Oh! oh! oh! Celuy-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que luy qui puisse écrire de ce goust.

BELISE.

Ne dy plus qu'il est amarante,
Dy plûtost qu'il est de ma rente.
Voilà qui se décline : *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHILAMINTE.

Je ne sçay, du moment que je vous ay connu,
Si sur vostre sujet j'ay l'esprit prévenu,
Mais j'admire par tout vos vers et vostre prose.

TRISSOTIN.

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A nostre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ay rien fait en vers; mais j'ai lieu d'esperer
Que je pourray bientost vous montrer en amie
Huit chapitres du plan de nostre académie.
Platon s'est au projet simplement arresté,
Quand de sa Republique il a fait le traité;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ay sur le papier en prose accommodée :
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du costé de l'esprit;
Et je veux nous vanger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talens à des futilitez
Et nous fermer la porte aux sublimes clartez.

ARMANDE.

C'est faire à nostre sexe une trop grande offence,
De n'étendre l'effort de nostre intelligence

Qu'à juger d'une jupe et de l'air d'un manteau,
Ou des beautez d'un point, ou d'un brocart nouveau.

BELISE

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement nostre esprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les dames on sçait mon respect en tous lieux;
Et, si je rens hommage aux brillans de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumieres.

PHILAMINTE.

Le sexe aussi vous rend justice en ces matieres;
Mais nous voulons montrer à de certains esprits,
Dont l'orgueilleux sçavoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées;
Qu'on peut faire comme eux de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs;
Qu'on y veut reünir ce qu'on sépare ailleurs,
Mesler le beau langage et les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences,
Et, sur les questions qu'on pourra proposer,
Faire entrer chaque secte, et n'en point épouser.

TRISSOTIN.

Je m'attache, pour l'ordre, au péripatetisme.

PHILAMINTE.

Pour les abstractions, j'aime le platonisme.

ARMANDE.

Epicure me plaist, et ses dogmes sont forts.

BELISE.

Je m'accommode assez, pour moy, des petits corps;
Mais le vuide à souffrir me semble difficile,
Et je gouste bien mieux la matiere subtile.

TRISSOTIN.

Descartes, pour l'ayman, donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moy, ses mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir nostre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartez,
Et pour vous la nature a peu d'obscuritez.

PHILAMINTE.

Pour moy, sans me flatter, j'en ay déja fait une,
Et j'ay veu clairement des hommes dans la lune.

BELISE.

Je n'ay point encor veu d'hommes, comme je croy;
Mais j'ay veu des clochers tout comme je vous voy.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.

PHILAMINTE.

La morale a des traits dont mon cœur est épris,
Et c'estoit autrefois l'amour des grands esprits;
Mais aux stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur sage.

ARMANDE.

Pour la langue, on verra dans peu nos reglemens,
Et nous y prétendons faire des remuëmens.
Par une antipathie ou juste ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes ou noms,

Que mutuellement nous nous abandonnons;
Contr'eux nous préparons de mortelles sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers
Dont nous voulons purger et la prose et les vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de nostre académie,
Une entreprise noble et dont je suis ravie,
Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la posterité,
C'est le retranchement de ces sillabes sales
Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales,
Ces joüets éternels des sots de tous les temps,
Ces fades lieux-communs de nos méchans plaisans,
Ces sources d'un amas d'équivoques infames
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN.

Voila certainement d'admirables projets.

BELISE.

Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne sçauroient manquer d'estre tous beaux et sages.

ARMANDE.

Nous serons par nos loix les juges des ouvrages.
Par nos loix, prose et vers, tout nous sera soûmis.
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
Nous chercherons par tout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sçache bien écrire.

SCENE III.

L'ÉPINE, TRISSOTIN, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, HENRIETTE, VADIUS

L'ÉPINE.

Monsieur, un homme est là qui veut parler à vous.
Il est vestu de noir et parle d'un ton doux.

TRISSOTIN.

C'est cet amy sçavant qui m'a fait tant d'instance
De luy donner l'honneur de vostre connoissance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir vous avez tout crédit.
[*A Armande et à Belise.*]
Faisons bien les honneurs au moins de nostre esprit.
[*A Henriette.*]
Hola ! je vous ay dit en paroles bien claires
Que j'ay besoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires?

PHILAMINTE

Venez, on va dans peu vous les faire sçavoir.

TRISSOTIN.

Voicy l'homme qui meurt du desir de vous voir.
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame :
Il peut tenir son coin parmy les beaux esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le presente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux autheurs la pleine intelligence,
Et sçait du grec, Madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE.

Du grec, ô Ciel! du grec! Il sait du grec, ma sœur!

BELISE.

Ah! ma niéce, du grec!

ARMANDE.

Du grec! quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoy! Monsieur sçait du grec? Ah! permettez, de grace,
Que pour l'amour du grec, Monsieur, on vous embrasse.

(*Il les baise toutes, jusques à Henriette, qui le refuse.*)

HENRIETTE.

Excusez-moy, Monsieur, je n'entends pas le grec.

PHILAMINTE.

J'ay pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'estre fâcheux par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'huy, Madame, mon hommage,
Et j'auray pû troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du grec on ne peut gaster rien.

TRISSOTIN.

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque chose.

VADIUS.

Le défaut des autheurs dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations;
D'estre au Palais, au Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigans lecteurs infatigables.

Pour moy, je ne voy rien de plus sot, à mon sens,
Qu'un autheur qui par tout va gueuser des encens;
Qui, des premiers-venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martirs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entestement,
Et d'un Grec là-dessus je suy le sentiment,
Qui par un dogme exprés défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voicy de petits vers pour de jeunes amans,
Surquoy je voudrois bien avoir vos sentimens.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautez que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Graces et Vénus regnent dans tous les vostres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit par tout chez vous *l'ithos* et le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons veu de vous des eglogues d'un stile
Qui passe en doux attraits Theocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et dous,
Qui laisse de bien loin vostre Horace aprés vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux balades sur tout vous estes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimez je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoistre vostre prix...

VADIUS.

Si le siecle rendoit justice aux beaux esprits...

TRISSOTIN.

En carosse doré vous iriez par les ruës.

VADIUS.

On verroit le public vous dresser des statuës.
[*A Trissotin.*]
Hom! C'est une balade, et je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN.

Avez-vous veu certain petit sonnet
Sur la fievre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS.

Oüy. Hier il me fut leû dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en sçavez l'autheur?

VADIUS.

Non; mais je sçay fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empesche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez veu, vous serez de mon goust.

TRISSOTIN.

Je sçay que là-dessus je n'en suis point du tout,

Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables !

TRISSOTIN.

Je soûtiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'autheur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moy.

VADIUS.

Je ne sçay donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aye eû l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gasté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma balade.

TRISSOTIN.

La balade, à mon goust, est une chose fade.
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La balade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empesche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaist pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualitez aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jettez les vostres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaut, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de bale, opprobre du mestier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre...

PHILAMINTE.

Eh! Messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN.

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toy les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t-en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toy de ton livre et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toy, de ton libraire à l'hospital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oüy, oüy, je te renvoye à l'autheur des *Satires*.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoye aussy.

VADIUS.

J'ay le contentement

Qu'on voit qu'il m'a traitté plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légere
Parmy plusieurs autheurs qu'au Palais on révere;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit par tout estre en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un miserable;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler;
Mais il m'attaque à part comme un noble aversaire
Sur qui tout son effort luy semble nécessaire;
Et ses coups, contre moy redoublez en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis estre.

TRISSOTIN.

Et la mienne sçaura te faire voir ton maistre.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Hé bien! nous nous verrons seul-à-seul chez Barbin.

SCENE IV.

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BELISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN.

A mon emportement ne donnez aucun blâme :
C'est vostre jugement que je défends, Madame,

Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien je me veux appliquer.
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis assez longtemps mon ame s'inquiete
De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'est prendre un soin pour moy qui n'est pas nécessaire.
Les doctes entretiens ne sont point mon affaire.
J'aime à vivre aisément, et dans tout ce qu'on dit
Il faut se trop peiner pour avoir de l'esprit.
C'est une ambition que je n'ay point en teste.
Je me trouve fort bien, ma mere, d'estre beste,
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oüy; mais j'y suis blessée, et ce n'est pas mon conte
De souffrir dans mon sang une pareille honte.
La beauté du visage est un fresle ornement,
Une fleur passagere, un éclat d'un moment,
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme;
Mais celle de l'esprit est inhérente et ferme.
J'ay donc cherché longtemps un biais de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moissonner,
De faire entrer chez vous le desir des sciences,
De vous insinüer les belles connoissances;
Et la pensée enfin où mes vœux ont souscrit,
C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit,
Et cet homme est monsieur, que je vous détermine
A voir comme l'épous que mon choix vous destine.

HENRIETTE.

Moy, ma mere?

PHILAMINTE.

Oüy, vous. Faites la sotte un peu.

BELISE, [*à Trissotin*].

Je vous entens. Vos yeux demandent mon aveu
Pour engager ailleurs un cœur que je possede.
Allez, je le veux bien. A ce nœu je vous cede :
C'est un hymen qui fait vostre établissement.

TRISSOTIN, [*à Henriette*].

Je ne sçay que vous dire en mon ravissement,
Madame, et cet hymen dont je voy qu'on m'honore
Me met...

HENRIETTE.

Tout beau, Monsieur ! il n'est pas fait encore ;
Ne vous pressez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez !
Sçavez-vous bien que si...? Suffit, vous m'entendez.
[*A Trissotin.*]
Elle se rendra sage. Allons, laissons-la faire.

SCENE V.

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE.

On voit briller pour vous les soins de nostre mere ;
Et son choix ne pouvoit d'un plus illustre épous...

47997B

HENRIETTE.

Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous?

ARMANDE.

C'est à vous, non à moy, que sa main est donnée.

HENRIETTE.

Je vous le cede tout, comme à ma sœur aisnée.

ARMANDE.

Si l'hymen, comme à vous, me paroissoit charmant,
J'accepterois vostre offre avec ravissement.

HENRIETTE.

Si j'avois, comme vous, les pédans dans la teste,
Je pourrois le trouver un party fort honneste.

ARMANDE.

Cependant, bien qu'icy nos gousts soient diférens,
Nous devons obeïr, ma sœur, à nos parens;
Une mere a sur nous une entiere puissance,
Et vous croyez en vain par vostre resistance...

SCENE VI.

CHRISALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE.

CHRISALE, [*à Henriette, en luy presentant Clitandre*].

Allons, ma fillè, il faut approuver mon dessein.
Ostez ce gand. Touchez à monsieur dans la main,
Et le considérez desormais dans vostre ame
En homme dont je veux que vous soyez la femme.

ARMANDE.

De ce costé, ma sœur, vos penchans sont fort grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obeïr, ma sœur, à nos parens;
Un pere a sur nos vœux une entiere puissance.

ARMANDE.

Une mere a sa part à nostre obeïssance.

CHRISALE.

Qu'est-ce à dire.

ARMANDE.

Je dis que j'apprehende fort
Qu'icy ma mere et vous ne soyez pas d'accord,
Et c'est un autre épous...

CHRISALE.

Taisez-vous, peronelle!
Allez philosopher tout le saoul avec elle,
Et de mes actions ne vous meslez en rien.
Dites-luy ma pensée, et l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles.
Allons, viste.

ARISTE.

Fort bien; vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

Quel transport! quelle joye! Ah! que mon sort est dous!

CHRISALE.

Allons, prenez sa main, et passez devant nous,
[*A Ariste.*]
Menez-la dans sa chambre. Ah! les douces caresses!
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses;
Cela ragaillardit tout-à-fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Ouy, rien n'a retenu son esprit en balance.
Elle a fait vanité de son obeïssance.
Son cœur, pour se livrer, à peine devant moy
S'est-il donné le temps d'en recevoir la loy,
Et sembloit suivre moins les volontez d'un pere
Qu'affecter de braver les ordres d'une mere.

PHILAMINTE.

Je luy montreray bien aux loix de qui des deux
Les droits de la raison soûmettent tous ses vœux,
Et qui doit gouverner, ou sa mere ou son pere,
Ou l'esprit ou le corps, la forme ou la matiere.

ARMANDE.

On vous en devoit bien au moins un compliment,
Et ce petit monsieur en use étrangement
De vouloir malgré vous devenir vostre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encor où son cœur peut prétendre.
Je le trouvois bien fait, et j'aimois vos amours;

Mais, dans ses procedez, il m'a déplû toûjours.
Il sçait que, Dieu mercy, je me mesle d'écrire,
Et jamais il ne m'a prié de luy rien lire.

SCENE II.

CLITANDRE [ENTRANT DOUCEMENT ET ÉVITANT DE SE MONTRER], ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Je ne souffrirois point, si j'estois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût estre l'épous.
On me feroit grand tort d'avoir quelque pensée
Que là-dessus je parle en fille interessée,
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.
Contre de pareils coups l'ame se fortifie
Du solide secours de la philosophie,
Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout;
Mais vous traitter ainsi, c'est vous pousser à bout.
Il est de vostre honneur d'estre à ses vœux contraire,
Et c'est un homme enfin qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ay connu, discourant entre nous,
Qu'il eust au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit sot!

ARMANDE.

Quelque bruit que vostre gloire fasse,
Toûjours à vous loüer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ay leu des vers de vous qu'il n'a point trouvé beaux.

PHILAMINTE.

L'impertinent!

ARMANDE.

Souvent nous en estions aux prises;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises...

CLITANDRE.

Eh! doucement, de grace. Un peu de charité,
Madame, ou tout au moins un peu d'honnesteté.
Quel mal vous ay-je fait? et quelle est mon offence,
Pour armer contre moy toute vostre éloquence,
Pour vouloir me détruire, et prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ay besoin?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable?
Je veux bien que madame en soit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avois le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverois assez dequoy l'authoriser.
Vous en seriez trop digne, et les premieres flames
S'établissent des droits si sacrez sur les ames
Qu'il faut perdre fortune et renoncer au jour
Plutost que de bruler des feux d'un autre amour.
Au changement de vœux nulle horreur ne s'égale,
Et tout cœur infidelle est un monstre en morale.

CLITANDRE.

Appellez-vous, Madame, une infidelité
Ce que m'a de vostre ame ordonné la fierté?
Je ne fais qu'obëir aux loix qu'elle m'impose,

Et, si je vous offence, elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possedé tout mon cœur.
Il a brulé deux ans d'une constante ardeur;
Il n'est soins empressez, devoirs, respects, services,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices
Tous mes feux, tous mes soins, ne peuvent rien sur vous;
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux:
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.
Voyez : est-ce, Madame, ou ma faute ou la vostre?
Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez?
Est-ce moy qui vous quitte, ou vous qui me chassez?

ARMANDE.

Appellez-vous, Monsieur, estre à vos vœux contraire
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
Et vouloir les réduire à cette pureté
Où du parfait amour consiste la beauté?
Vous ne sçauriez pour moy tenir vostre pensée
Du commerce des sens nette et débarassée,
Et vous ne goustez point dans ses plus doux appas
Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossiere,
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matiere;
Et, pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, et tout ce qui s'ensuit.
Ah! quel étrange amour! et que les belles ames
Sont bien loin de bruler de ces terrestres flames!
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs;
Comme une chose indigne il laisse là le reste.
C'est un feu pur et net comme le feu celeste;
On ne pousse avec luy que d'honnestes soûpirs,
Et l'on ne panche point vers les sales desirs.

Rien d'impur ne se mesle au but qu'on se propose.
On aime pour aimer, et non pour autre chose.
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
Et l'on ne s'apperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moy, par un malheur, je m'apperçois, Madame,
Que j'ay, ne vous déplaise, un corps tout comme une ame;
Je sens qu'il y tient trop pour le laisser à part;
De ces détachemens je ne connois point l'art;
Le Ciel m'a dénié cette philosophie,
Et mon ame et mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,
Ces unions de cœurs, et ces tendres pensées
Du commerce des sens si bien débarassées;
Mais ces amours pour moy sont trop subtilisez :
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez;
J'aime avec tout moy-mesme, et l'amour qu'on me donne
En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matiere à de grands chastimens;
Et, sans faire de tort à vos beaux sentimens,
Je voy que dans le monde on suit fort ma méthode,
Et que le mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honneste et dous
Pour avoir desiré de me voir vostre épous,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paroistre offencée.

ARMANDE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puis que, sans m'écouter,
Vos sentimens brutaux veulent se contenter;
Puis que, pour vous reduire à des ardeurs fidelles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,

Si ma mere le veut, je resous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'est plus temps, Madame : une autre a pris la place ;
Et par un tel retour j'aurois mauvaise grace
De mal-traiter l'azile et blesser les bontez
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertez.

PHILAMINTE.

Mais enfin contez-vous, Monsieur, sur mon sufrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage?
Et, dans vos visions, sçavez-vous, s'il vous plaist,
Que j'ay pour Henriette un autre épous tout prest?

CLITANDRE.

Eh ! Madame, voyez vostre choix, je vous prie ;
Exposez-moy, de grace, à moins d'ignominie,
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de monsieur Trissotin.
L'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est contraire,
Ne pouvoit m'opposer un moins noble aversaire.
Il en est, et plusieurs, que, pour le bel esprit,
Le mauvais goust du siecle a su mettre en crédit ;
Mais monsieur Trissotin n'a pu duper personne,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors ceans, on le prise en tous lieux ce qu'il vaut ;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au ciel élever des sornettes
Que vous desavoûriez si vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de luy tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCENE III.

TRISSOTIN, ARMANDE, PHILAMINTE CLITANDRE.

TRISSOTIN.

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons, en dormant, Madame, échapé belle :
Un monde prés de nous a passé tout du long,
Est cheû tout au travers de nostre tourbillon;
Et, s'il eust en chemin rencontré nostre terre,
Elle eust esté brisée en morceaux comme verre

PHILAMINTE.

Remettons ce discours pour une autre saison,
Monsieur n'y trouveroit ny rime ny raison ;
Il fait profession de chérir l'ignorance,
Et de haïr sur tout l'esprit et la science.

CLITANDRE.

Cette verité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, Madame, et je hais seulement
La science et l'esprit qui gastent les personnes.
Ce sont choses de soy qui sont belles et bonnes;
Mais j'aimerois mieux estre au rang des ignorans
Que de me voir sçavant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moy, je ne tiens pas, quelque effet qu'on supose,
Que la science soit pour gaster quelque chose.

CLITANDRE.

Et c'est mon sentiment qu'en faits comme en propos

La science est sujette à faire de grands sots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE.

Sans estre fort habile,
La preuve m'en seroit, je pense, assez facile.
Si les raisons manquoient, je suis seûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueroient pas

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluroient guére.

CLITANDRE.

Je n'irois pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moy, je ne voy pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moy, je les voy si bien qu'ils me crevent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ay crû jusques icy que c'estoit l'ignorance
Qui faisoit les grands sots, et non pas la science.

CLITANDRE.

Vous avez crû fort mal, et je vous suis garant
Qu'un sot sçavant est sot plus qu'un sot ignorant.

TRISSOTIN.

Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puis qu'ignorant et sot sont termes synonimes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux usages du mot,
L'alliance est plus grande entre pédant et sot.

TRISSOTIN.

La sottise dans l'un se fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude dans l'autre adjouste à la nature.

TRISSOTIN.

Le sçavoir garde en soy son mérite éminent.

CLITANDRE

Le sçavoir dans un fat devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puis que pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si pour moy l'ignorance a des charmes bien grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains sçavans.

TRISSOTIN.

Ces certains sçavans-là peuvent, à les connoistre,
Valoir certaines gens que nous voyons paroistre.

CLITANDRE.

Oüy, si l'on s'en rapporte à ces certains sçavans;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE.

Il me semble, Monsieur...

CLITANDRE.

Eh! Madame, de grace,
Monsieur est assez fort sans qu'à son aide on passe:
Je n'ay déja que trop d'un si rude assaillant;
Et si je me défens, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offençante aigreur de chaque repartie
Dont vous...

CLITANDRE.

Autre second, je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourveu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Eh! mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offence;
Il entend raillerie autant qu'homme de France,
Et de bien d'autres traits il s'est senty piquer
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat qùe j'essuye,
De voir prendre à monsieur la these qu'il appuye.
Il est fort enfoncé dans la cour, c'est tout dit:
La cour, comme l'on sçait, ne tient pas pour l'esprit;
Elle a quelque interest d'apupyer l'ignorance,
Et c'est en courtisan qu'il en prend la défence.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour,
Et son malheur est grand de voir que chaque jour
Vous autres beaux esprits vous déclamiez contr'elle,
Que de tous vos chagrins vous luy fassiez querelle,
Et, sur son meschant goust luy faisant son procez,
N'accusiez que luy seul de vos meschans succés.
Permettez-moy, Monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que vostre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confreres et vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre, au fond, elle n'est pas si beste
Que vous autres messieurs vous vous mettez en teste;
Qu'elle a du sens commun pour se connoistre à tout,
Que chez elle on se peut former quelque bon goust,
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le sçavoir obscur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De son bon goust, Monsieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je voy, Monsieur, c'est que pour la science
Rasius et Baldus font honneur à la France,
Et que tout leur mérite, exposé fort au jour,
N'attire point les yeux et les dons de la cour.

CLITANDRE.

Je voy vostre chagrin, et que par modestie
Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la partie;
Et, pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'Etat vos habiles héros?
Qu'est-ce que leurs écrits luy rendent de service,
Pour accuser la cour d'une horrible injustice,
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms
Elle manque à verser la faveur de ses dons?
Leur sçavoir à la France est beaucoup necessaire,
Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire!
Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que, pour estre imprimez et reliez en veau,
Les voila dans l'Etat d'importantes personnes;
Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions;
Que sur eux l'univers a la veue attachée;
Que par tout de leur nom la gloire est épanchée,
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour sçavoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de grec et de latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin

De tous les vieux fatras qui traisnent dans les livres;
Gens qui de leur sçavoir paroissent toûjours yvres;
Riches, pour tout mérite, en babil importun,
Inhabiles à tout, vuides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
A décrier par tout l'esprit et la science.

PHILAMINTE.

Vostre chaleur est grande, et cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement.
C'est le nom de rival qui dans vostre ame excite...

SCENE IV.

JULIEN, TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE.

JULIEN.

Le sçavant qui tantost vous a rendu visite,
Et de qui j'ay l'honneur de me voir le valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise,
Apprenez, mon amy, que c'est une sottise
De se venir jetter au travers d'un discours,
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui sçait vivre.

JULIEN.

Je noteray cela, Madame, dans mon livre.

PHILAMINTE *lit.*

Trissotin s'est vanté, Madame, qu'il épouseroit vostre fille. Je vous donne avis que sa philosophie n'en veut qu'à

vos richesses, et que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage que vous n'ayez veu le poëme que je compose contre luy. En attendant cette peinture, où je prétens vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoye Horace, Virgile, Terence et Catule, où vous verrez notez en marge tous les endroits qu'il a pillez.

PHILAMINTE *poursuit.*

Voila, sur cet hymen que je me suis promis,
Un merite attaqué de beaucoup d'ennemis;
Et ce déchaînement aujourd'huy me convie
A faire une action qui confonde l'envie,
Qui luy fasse sentir que l'effort qu'elle fait
De ce qu'elle veut rompre aura pressé l'effet.
Reportez tout cela sur l'heure à vostre maistre,
Et luy dites qu'afin de luy faire connoistre
Quel grand estat je fais de ses nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'estre suivis,
Dés ce soir à monsieur je marieray ma fille.
Vous, Monsieur, comme amy de toute la famille,
A signer leur contract vous pourrez assister,
Et je vous y veux bien de ma part inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer au notaire,
Et d'aller avertir vostre sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin,
Et monsieur que voila sçaura prendre le soin
De courir luy porter bientost cette nouvelle,
Et disposer son cœur à vous estre rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,
Et si je la sçauray réduire à son devoir.

(*Elle s'en va.*)

ARMANDE.

J'ay grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos visées
Les choses ne soient pas tout-à-fait disposées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ay peur que vostre effort n'ait pas trop bonne issuë.

CLITANDRE.

Peut-estre verrez-vous vostre crainte déceuë.

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE.

J'en suis persuadé,
Et que de vostre appuy je seray secondé.

ARMANDE

Oüy, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE.

Et ce service est seûr de ma reconnoissance.

SCENE V.

CHRISALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Sans vostre appuy, Monsieur, je seray malheureux
Madame vostre femme a rejetté mes vœux,
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRISALE.

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pû prendre?
Pourquoy diantre vouloir ce monsieur Trissotin?

ARISTE.

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut dés ce soir faire ce mariage.

CHRISALE.

Dés ce soir?

CLITANDRE.

Dés ce soir.

CHRISALE.

Et dés ce soir je veux,
Pour la contre-quarrer, vous marier vous deux.

CLITANDRE.

Pour dresser le contrat, elle envoye au notaire.

CHRISALE.

Et je vay le querir pour celuy qu'il doit faire.

CLITANDRE.

Et Madame doit estre instruite par sa sœur
De l'hymen où l'on veut qu'elle appreste son cœur.

CHRISALE.

Et moy, je luy commande, avec pleine puissance,
De preparer sa main à cette autre alliance.
Ah! je leur feray voir si, pour donner la loy,
Il est dans ma maison d'autre maistre que moy.
Nous allons revenir, songez à nous attendre.
Allons, suivez mes pas, mon frere, et vous, mon gendre.

HENRIETTE.

Helas! dans cette humeur conservez-le toûjours.

ARISTE.

J'employray toute chose à servir vos amours.

CLITANDRE.

Quelque secours puissant qu'on promette à ma flame,
Mon plus solide espoir, c'est vostre cœur, Madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de luy.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'estre heureux quand j'auray son apuy.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on pretend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il sera pour moy, je ne voy rien à craindre.

HENRIETTE.

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux;
Et, si tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il est une retraite où nostre ame se donne,
Qui m'empeschera d'estre à toute autre personne

CLITANDRE.

Veüille le juste Ciel me garder en ce jour
De recevoir de vous cette preuve d'amour!

ACTE V

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

C'EST sur le mariage où ma mere s'apreste
Que j'ay voulu, Monsieur, vous parler teste-à-teste;
Et j'ay crû, dans le trouble où je voy la maison,
Que je pourrois vous faire écouter la raison.
Je sçay qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considerable;
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vray philosophe a d'indignes appas,
Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous;
Et vos brillans attraits, vos yeux perçans et dous,
Vostre grace et vostre air, sont les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses;
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux genereux.
Cet obligeant amour a dequoy me confondre,
Et j'ay regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant qu'on sçauroit estimer,
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le sçavez, à deux ne sçauroit estre,
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maistre.
Je sçay qu'il a bien moins de merite que vous,
Que j'ay de méchans yeux pour le choix d'un épous,
Que par cent beaux talens vous devriez me plaire;
Je voy bien que j'ay tort, mais je n'y puis que faire,
Et tout ce que sur moy peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de vostre main, où l'on me fait prétendre,
Me livrera ce cœur que possede Clitandre;
Et par mille doux soins j'ay lieu de présumer
Que je pourray trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non; à ses premiers vœux mon ame est attachée,
Et ne peut de vos soins, Monsieur, estre touchée.
Avec vous librement j'ose icy m'expliquer,
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite
N'est point, comme l'on sçait, un effet du merite;
Le caprice y prend part, et, quand quelqu'un nous plaist,
Souvent nous avons peine à dire pourquoy c'est.
Si l'on aimoit, Monsieur, par chois et par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur et toute ma tendresse;
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez-moy, je vous prie, à mon aveuglement,

Et ne vous servez point de cette violence
Que pour vous on veut faire à mon obeïssance.
Quand on est honneste homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parens ont sur nous de pouvoir.
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de luy-mesme.
Ne poussez point ma mere à vouloir, par son chois,
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits.
Ostez-moy vostre amour, et portez à quelqu'autre
Les hommages d'un cœur aussi cher que le vostre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter ?
Imposez-luy des loix qu'il puisse executer.
De ne vous point aimer peut-il estre capable,
A moins que vous cessiez, Madame, d'estre aimable,
Et d'étaler aux yeux les celestes appas... ?

HENRIETTE.

Eh ! Monsieur, laissons là ce galimatias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que par tout dans vos vers vous peignez si charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur...

TRISSOTIN.

C'est mon esprit qui parle, et ce n'est pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en poëte ;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Eh ! de grace, Monsieur...

TRISSOTIN.

Si c'est vous offencer,
Mon offence envers vous n'est pas preste à cesser.
Cette ardeur, jusqu'icy de vos yeux ignorée,
Vous consacre des vœux d'éternelle durée ;

Rien n'en peut arrester les aimables transports;
Et, bien que vos beautez condamnent mes efforts,
Je ne puis refuser le secours d'une mere
Qui pretend couronner une flame si chere;
Et, pourveu que j'obtienne un bonheur si charmant,
Pourveu que je vous aye, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais sçavez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne pense
A vouloir sur un cœur user de violence;
Qu'il ne fait pas bien seûr, à vous le trancher net,
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait,
Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,
A des ressentimens que le mary doit craindre?

TRISSOTIN.

Un tel discours n'a rien dont je sois alteré.
A tous évenemens le sage est preparé.
Guery par la raison des foiblesses vulgaires,
Il se met au dessus de ces sortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennuy
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de luy.

HENRIETTE.

En verité, Monsieur, je suis de vous ravie;
Et je ne pensois pas que la philosophie
Fût si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens
A porter constamment de pareils accidens.
Cette fermeté d'ame, à vous si singuliere,
Merite qu'on luy donne une illustre matiere,
Est digne de trouver qui prenne avec amour
Les soins continuels de la mettre en son jour;
Et, comme, à dire vray, je n'oserois me croire
Bien propre à luy donner tout l'éclat de sa gloire,
Je le laisse à quelqu'autre, et vous jure entre nous

Que je renonce au bien de vous voir mon épous.

TRISSOTIN.

Nous allons voir bien-tost comment ira l'affaire,
Et l'on a là-dedans fait venir le notaire.

SCENE II.

CHRISALE, CLITANDRE, MARTINE, HENRIETTE.

CHRISALE.

Ah! ma fille, je suis bien aise de vous voir.
Allons, venez-vous-en faire vostre devoir,
Et soûmettre vos vœux aux volontez d'un pere.
Je veux, je veux apprendre à vivre à vostre mere;
Et, pour la mieux braver, voila, malgré ses dents,
Martine que j'amene et rétablis ceans.

HENRIETTE.

Vos résolutions sont dignes de loüange.
Gardez que cette humeur, mon pere, ne vous change.
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez,
Et ne vous laissez point séduire à vos bontez.
Ne vous relâchez pas, et faites bien en sorte
D'empescher que sur vous ma mere ne l'emporte.

CHRISALE.

Comment! Me prenez-vous icy pour un benest?

HENRIETTE.

M'en préserve le Ciel!

CHRISALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaist?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRISALE.

Me croit-on incapable
Des fermes sentimens d'un homme raisonnable?

HENRIETTE.

Non, mon pere

CHRISALE.

Est-ce donc qu'à l'âge où je me voy
Je n'aurois pas l'esprit d'estre maistre chez moy?

HENRIETTE.

Siffait.

CHRISALE.

Et que j'aurois cette foiblesse d'ame
De me laisser mener par le nez à ma femme?

HENRIETTE.

Eh! non, mon pere.

CHRISALE.

Oüais! Qu'est-ce donc que cecy?
Je vous trouve plaisante à me parler ainsi.

HENRIETTE.

Si je vous ay choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRISALE.

Ma volonté ceans doit estre en tout suivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon pere.

CHRISALE.

Aucun, hors moy, dans la maison
N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oüy, vous avez raison.

CHRISALE.

C'est moy qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRISALE.

C'est moy qui dois disposer de ma fille.

HENRIETTE.

Eh! oüy.

CHRISALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire ?

CHRISALE.

Et, pour prendre un épous,
Je vous feray bien voir que c'est à vostre pere
Qu'il vous faut obeïr, non pas à vostre mere.

HENRIETTE.

Helas! vous flatez là le plus doux de mes vœux
Veüillez estre obey, c'est tout ce que je veux.

CHRISALE.

Nous verrons si ma femme, à mes desirs rebelle...

CLITANDRE.

La voicy qui conduit le notaire avec elle.

CHRISALE.

Secondez-moy bien tous.

MARTINE.

Laissez-moy, j'auray soin
De vous encourager, s'il en est de besoin.

SCENE III.

PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CHRISALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Vous ne sçauriez changer vostre stile sauvage,
Et nous faire un contract qui soit en beau langage?

LE NOTAIRE.

Nostre stile est tres-bon, et je serois un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BELISE.

Ah! quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins, en faveur, Monsieur, de la science,
Veüillez, au lieu d'écus, de livres et de francs,
Nous exprimer la dot en mines et talens,
Et dater par les mots d'ides et de calendes.

LE NOTAIRE.

Moy? Si j'allois, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferois sifler de tous mes compagnons.

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire.
Ah! ah! cette impudente ose encor se produire?
Pourquoy donc, s'il vous plaist, la ramener chez moy?

CHRISALE.

Tantost avec loisir on vous dira pourquoy.
Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE.

Procedons au contract. Où donc est la future?

PHILAMINTE.

Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRISALE.

Oüy. La voila, Monsieur; Henriette est son nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le futur?

PHILAMINTE.

L'épous que je luy donne
Est monsieur.

CHRISALE.

Et celuy, moy, qu'en propre personne
Je prétens qu'elle épouse est monsieur.

LE NOTAIRE.

Deux épous!
C'est trop pour la coûtume.

PHILAMINTE.

Où vous arrestez-vous?
Mettez, mettez, Monsieur, Trissotin pour mon gendre.

CHRISALE.

Pour mon gendre mettez, mettez, Monsieur, Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord, et, d'un jugement meûr,
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE.

Suivez, suivez, Monsieur, le chois où je m'arreste

CHRISALE.

Faites, faites, Monsieur, les choses à ma teste.

LE NOTAIRE.

Dites-moy donc à qui j'obeïray des deux.

PHILAMINTE.

Quoy donc ! vous combattrez les choses que je veux?

CHRISALE.

Je ne sçaurois souffrir qu'on ne cherche ma fille
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE.

Vrayment, à vostre bien on songe bien icy,
Et c'est là, pour un sage, un fort digne soucy !

CHRISALE.

Enfin, pour son épous j'ay fait chois de Clitandre.

PHILAMINTE.

Et moy, pour son épous voicy qui je veux prendre :
Mon chois sera suivy, c'est un point résolu.

CHRISALE.

Oüais ! Vous le prenez là d'un ton bien absolu !

MARTINE.

Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes
Pour ceder le dessus en toute chose aux hommes.

CHRISALE.

C'est bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coc.

CHRISALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on se gausse
Quand sa femme chez luy porte le haut-de-chausse.

CHRISALE.

Il est vray.

MARTINE.

Si j'avois un mary, je le dis,
Je voudrois qu'il se fît le maistre du logis.
Je ne l'aimerois point s'il faisoit le Jocrisse;
Et, si je contestois contre luy par caprice,
Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissast mon ton.

CHRISALE.

C'est parler comme il faut.

MARTINE.

Monsieur est raisonnable
De vouloir pour sa fille un mary convenable.

CHRISALE.

Oüy.

MARTINE.

Par quelle raison, jeune et bien fait qu'il est,
Luy refuser Clitandre? Et pourquoy, s'il vous plaist,
Luy bailler un sçavant qui sans cesse épilogue?
Il luy faut un mary, non pas un pedagogue;
Et, ne voulant sçavoir le grais ny le latin,
Elle n'a pas besoin de monsieur Trissotin.

CHRISALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE.

Les sçavans ne sont bons que pour prescher en chaise;
Et pour mon mary, moy, mille fois je l'ay dit,
Je ne voudrois jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage;
Les livres quadrent mal avec le mariage;
Et je veux, si jamais on engage ma foy,

Un mary qui n'ait point d'autre livre que moy,
Qui ne sçache A ne B, n'en déplaise à madame,
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

PHILAMINTE.

Est-ce fait? et sans trouble ay-je assez écouté
Vostre digne interprete?

CHRISALE.

Elle a dit verité.

PHILAMINTE.

Et moy, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon desir s'execute.
Henriette et monsieur seront joints de ce pas;
Je l'ay dit, je le veux : ne me repliquez pas;
Et, si vostre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-luy le party d'épouser son aisnée.

CHRISALE.

Voila dans cette affaire un accommodement.
Voyez : y donnez-vous vostre consentement?

HENRIETTE.

Eh! mon pere!

CLITANDRE.

Eh! Monsieur!

BELISE.

On pourroit bien luy faire
Des propositions qui pourroient mieux luy plaire;
Mais nous établissons une espece d'amour
Qui doit estre épuré comme l'astre du jour;
La substance qui pense y peut estre receuë,
Mais nous en bannissons la substance étenduë.

SCENE DERNIERE

ARISTE, CHRISALE, PHILAMINTE, BELISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'ay regret de troubler un mistere joyeux
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ay senty pour vous les atteintes cruelles :
[*A Philaminte.*]
L'une pour vous me vient de vostre procureur;
[*A Chrisale.*]
L'autre pour vous me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur
Digne de nous troubler pourroit-on nous écrire?

ARISTE.

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE.

Madame, j'ay prié monsieur vostre frere de vous rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ay osé vous aller dire. La grande negligence que vous avez pour vos affaires a esté cause que le clerc de vostre rapporteur ne m'a point averty, et vous avez perdu absolument vostre procez, que vous deviez gagner.

CHRISALE.

Vostre procez perdu!

PHILAMINTE.

Vous vous troublez beaucoup!
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paroistre une ame moins commune
A braver comme moy les traits de la fortune.

Le peu de soin que vous avez vous couste quarante mille écus, et c'est à payer cette somme, avec les dépens, que vous estes condamnée par arrest de la cour.

Condamnée! Ah! ce mot est choquant, et n'est fait
Que pour les criminels.

ARISTE.

Il a tort, en effet,
Et vous vous estes là justement recriée.
Il devoit avoir mis que vous estes priée
Par arrest de la cour de payer au plutost
Quarante mille écus et les despens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRISALE *lit.*

Monsieur, l'amitié qui me lie à monsieur vostre frere me fait prendre interest à tout ce qui vous touche. Je sçay que vous avez mis vostre bien entre les mains d'Argante et de Damon, et je vous donne avis qu'en mesme jour ils ont fait tous deux banqueroute.

O Ciel! tout à la fois perdre ainsi tout mon bien!

PHILAMINTE.

Ah! quel honteux transport! Fy! tout cela n'est rien.
Il n'est pour le vray sage aucun revers funeste,
Et, perdant toute chose, à soy-mesme il se reste.
Achevons nostre affaire, et quittez vostre ennuy :
[*Montrant Trissotin.*]
Son bien peut nous suffire et pour nous et pour luy.

TRISSOTIN.

Non, Madame, cessez de presser cette affaire.
Je voy qu'à cet hymen tout le monde est contraire,
Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette réflexion vous vient en peu de temps!
Elle suit de bien prés, Monsieur, nostre disgrace.

TRISSOTIN.

De tant de resistance à la fin je me lasse.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE.

Je voy, je voy de vous, non pas pour vostre gloire,
Ce que jusques icy j'ay refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moy tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez;
Mais je ne suis point homme à souffrir l'infamie
Des refus offençans qu'il faut qu'icy j'essuye :
Je vaux bien que de moy l'on fasse plus de cas,
Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert son ame mercenaire!
Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'estre; mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout vostre destin;
Et j'ose vous offrir, avecque ma personne,
Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monsieur, par ce trait genereux,
Et je veux couronner vos desirs amoureux.

Oüy, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée...

HENRIETTE.

Non, ma mere, je change à present de pensée.
Souffrez que je resiste à vostre volonté.

CLITANDRE.

Quoy! vous vous opposez à ma felicité?
Et, lors qu'à mon amour je voy chacun se rendre...

HENRIETTE.

Je sçay le peu de bien que vous avez, Clitandre,
Et je vous ay toûjours souhaité pour épous,
Lors qu'en satisfaisant à mes vœux les plus dous
J'ay veû que mon hymen ajustoit vos affaires;
Mais, lors que nous avons les destins si contraires,
Je vous chéris assez, dans cette extremité,
Pour ne vous charger point de nostre adversité.

CLITANDRE.

Tout destin avec vous me peut estre agreable;
Tout destin me seroit sans vous insuportable.

HENRIETTE.

L'amour dans son transport parle toûjours ainsy.
Des retours importuns évitons le soucy.
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie
Que les fâcheux besoins des choses de la vie,
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

ARISTE.

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre
Qui vous fait resister à l'hymen de Clitandre?

HENRIETTE.

Sans cela, vous verriez tout mon cœur y courir;
Et je ne fuy sa main que pour le trop chérir.

ARISTE.

Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles.
Je ne vous ay porté que de fausses nouvelles,
Et c'est un stratagéme, un surprenant secours,
Que j'ay voulu tenter pour servir vos amours,
Pour détromper ma sœur et luy faire connoistre
Ce que son philosophe à l'essai pouvoit estre.

CHRISALE.

Le Ciel en soit loüé!

PHILAMINTE.

J'en ay la joie au cœur
Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.
Voila le chastiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRISALE.

Je le sçavois bien, moy, que vous l'épouseriez.

ARMANDE.

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez!

PHILAMINTE.

Ce ne sera point vous que je leur sacrifie,
Et vous avez l'appuy de la philosophie
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BELISE.

Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur.
Par un prompt desespoir souvent on se marie,
Qu'on s'en repent aprés tout le temps de sa vie.

CHRISALE.

Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ay prescrit,
Et faites le contract ainsi que je l'ay dit.

LE
MALADE IMAGINAIRE

COMEDIE

MESLÉE DE MUSIQUE ET DE DANSES

LE

MALADE IMAGINAIRE

LE PROLOGUE

Aprés les glorieuses fatigues et les exploits victorieux de nostre auguste Monarque, il est bien juste que tous ceux qui se meslent d'écrire travaillent ou à ses loüanges ou à son divertissement. C'est ce qu'icy l'on a voulu faire, et ce prologue est un essay des loüanges de ce grand Prince, qui donne entrée à la comedie du *Malade imaginaire,* dont le projet a esté fait pour le délasser de ses nobles travaux.

(*La decoration represente un lieu champestre, et neantmoins fort agreable.*)

EGLOGUE

EN MUSIQUE ET EN DANSE.

FLORE, PAN, CLIMENE, DAPHNÉ, TIRCIS, DORILAS, DEUX ZEPHIRS, TROUPPE DE BERGERES ET DE BERGERS.

FLORE.

Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez, bergers, venez, bergeres,
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux;
Je viens vous annoncer des nouvelles bien cheres
Et réjoüir tous ces hameaux.
Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez, bergers, venez, bergeres,
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux.

CLIMENE ET DAPHNÉ.

Berger, laissons là tes feux,
Voila Flore qui nous appelle.

TIRCIS ET DORILAS.

Mais au moins dy-moy, cruelle,

TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux.

DORILAS.

Si tu seras sensible à mon ardeur fidelle.

CLIMENE ET DAPHNÉ.

Voila Flore qui nous appelle.

TIRCIS ET DORILAS.

Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je veux.

TIRCIS.

Languiray-je toûjours dans ma peine mortelle?

DORILAS.

Puis-je esperer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMENE ET DAPHNÉ.

Voila Flore qui nous appelle.

ENTRÉE DE BALLET

Toute la trouppe des bergers et des bergeres va se placer en cadence autour de Flore.

CLIMENE.

Quelle nouvelle parmy nous,
Déesse, doit jetter tant de réjoüissance?

DAPHNÉ.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en soûpirons tous.

TOUS ENSEMBLE.

Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

La voicy; silence, silence!
Vos vœux sont exaucez, LOUIS est de retour;
Il ramene en ces lieux les plaisirs et l'amour,
Et vous voyez finir vos mortelles alarmes;
Par ses vastes exploits son bras voit tout soûmis,

Il quitte les armes
Faute d'ennemis.

TOUS.

Ah! quelle douce nouvelle!
Qu'elle est grande! qu'elle est belle!
Que de plaisirs, que de ris, que de jeux!
Que de succez heureux!
Et que le Ciel a bien remply nos vœux!
Ah! quelle douce nouvelle!
Qu'elle est grande! qu'elle est belle!

AUTRE ENTRÉE DE BALLET

Tous les bergers et bergeres expriment par des danses les transports de leur joye.

FLORE.

De vos flutes bocageres
Réveillez les plus beaux sons;
LOUIS offre à vos chansons
La plus belle des matieres.
Aprés cent combats
Où cueille son bras
Une ample victoire,
Formez entre vous
Cent combats plus doux
Pour chanter sa gloire.

TOUS.

Formons entre nous
Cent combats plus doux
Pour chanter sa gloire.

FLORE.

Mon jeune amant, dans ce bois,
Des presens de mon empire
Prepare un prix à la voix
Qui sçaura le mieux nous dire
Les vertus et les exploits
Du plus auguste des rois.

CLIMENE.

Si Tircis a l'avantage,

DAPHNÉ.

Si Dorilas est vainqueur,

CLIMENE

A le cherir je m'engage.

DAPHNÉ.

Je me donne à son ardeur.

TIRCIS.

O trop chere esperance!

DORILAS.

O mot plein de douceur!

TOUS DEUX.

Plus beau sujet, plus belle récompense,
Peuvent-ils animer un cœur?

Les violons joüent un air pour animer les deux bergers au combat, tandis que Flore, comme juge, va se placer au pied d'un bel arbre qui est au milieu du theatre, avec deux zephirs, et que le reste, comme spectateurs, va occuper les deux costez de la scene.

TIRCIS.

Quand la neige fonduë enfle un torrent fameux,

Contre l'effort soudain de ses flots écumeux
Il n'est rien d'assez solide;
Digues, chasteaux, villes et bois,
Hommes et troupeaux à la fois,
Tout cede au courant qui le guide.
Tel, et plus fier, et plus rapide,
Marche LOUIS dans ses exploits.

BALLET.

Les bergers et bergeres du costé de Tircis dansent autour de luy, sur une ritournelle, pour exprimer leurs applaudissemens.

DORILAS.

Le foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuse obscurité de la nuë enflammée
Fait d'épouvente et d'horreur
Trembler le plus ferme cœur;
Mais, à la teste d'une armée,
LOUIS jette plus de terreur.

BALLET.

Les bergers et bergeres du costé de Dorilas font de mesme que les autres.

TIRCIS.

Des fabuleux exploits que la Grece a chantez,
Par un brillant amas de belles veritez,
Nous voyons la gloire effacée;
Et tous ces fameux demy-dieux

Que vante l'histoire passée
Ne sont point à nostre pensée
Ce que LOUIS est à nos yeux.

—

BALLET.

Les bergers et bergeres de son costé font encore la mesme chose.

DORILAS.

LOUIS fait à nos temps, par ses faits inouïs,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire
Des siecles évanoüis;
Mais nos neveux, dans leur gloire,
N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de LOUIS.

BALLET.

Les bergeres de son costé font encore de même; aprés quoy, les deux partis se meslent.

PAN, suivy de six faunes.

Laissez, laissez, bergers, ce dessein temeraire;
Hé! que voulez-vous faire?
Chanter sur vos chalumeaux
Ce qu'Apollon sur sa lyre,
Avec ses chants les plus beaux,
N'entreprendroit pas de dire?
C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire,
C'est monter vers les cieux sur des aisles de cire,

Pour tomber dans le fond des eaux.
Pour chanter de LOUIS l'intrepide courage,
Il n'est point d'assez docte voix,
Point de mots assez grands pour en tracer l'image;
Le silence est le langage
Qui doit loüer ses exploits.
Consacrez d'autres soins à sa pleine victoire,
Vos loüanges n'ont rien qui flate ses desirs,
Laissez, laissez là sa gloire,
Ne songez qu'à ses plaisirs.

TOUS.

Laissons, laissons là sa gloire,
Ne songeons qu'à ses plaisirs.

FLORE.

Bien que, pour étaler ses vertus immortelles,
La force manque à vos esprits,
Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix.
Dans les choses grandes et belles,
Il suffit d'avoir entrepris.

ENTRÉE DE BALLET.

Les deux zephirs dansent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner ensuite aux deux bergers.

CLIMENE ET DAPHNÉ, en leur donnant la main.

Dans les choses grandes et belles,
Il suffit d'avoir entrepris.

TIRCIS ET DORILAS.

Ha! que d'un doux succés nostre audace est suivie!

FLORE ET PAN.

Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.

LES QUATRE AMANS.

Au soin de ses plaisirs donnons-nous desormais.

FLORE ET PAN.

Heureux, heureux qui peut luy consacrer sa vie!

TOUS.

Joignons tous dans ces bois
Nos flutes et nos voix,
Ce jour nous y convie,
Et faisons aux échos redire mille fois :
LOUIS est le plus grand des rois.
Heureux, heureux qui peut luy consacrer sa vie!

DERNIERE ET GRANDE ENTRÉE DE BALLET.

Faunes, bergers et bergeres, tous se meslent, et il se fait entr'eux des jeux de danse; aprés quoy, ils se vont preparer pour la comedie.

AUTRE PROLOGUE

Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere,
Vains et peu sages medecins;
Vous ne pouvez guerir, par vos grands mots latins,
La douleur qui me desespere :
Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere.

Helas! helas! je n'ose découvrir
Mon amoureux martyre
Au berger pour qui je soûpire,
Et qui seul peut me secourir.
Ne pretendez pas le finir,
Ignorans medecins; vous ne sçauriez le faire :
Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere.

Ces remedes peu seurs, dont le simple vulgaire
Croit que vous connoissez l'admirable vertu,
Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire,
Et tout vostre caquet ne peut estre reçû
Que d'un MALADE IMAGINAIRE.
Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere,
Vains et peu sages, etc.

(*Le theatre change et represente une chambre.*)

LE MALADE IMAGINAIRE

ACTEURS.

ARGAN, malade imaginaire.
BELINE, seconde femme d'Argan.
ANGELIQUE, fille d'Argan et amante de Cleante.
LOUISON, petite fille d'Argan et sœur d'Angelique.
BERALDE, frere d'Argan.
CLEANTE, amant d'Angelique.
MONSIEUR DIAFOIRUS, medecin.
THOMAS DIAFOIRUS, son fils, et amant d'Angelique.
MONSIEUR PURGON, medecin d'Argan.
MONSIEUR FLEURANT, apotiquaire.
MONSIEUR BONNEFOY, notaire.
TOINETTE, servante.

La scene est à Paris.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

ARGAN, *seul dans sa chambre, assis, une table devant luy, compte des parties d'apotiquaire avec des jettons; il fait, parlant à luy-mesme, les dialogues suivans :*

TROIS et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. « Plus, du vingt-quatriéme, un petit clystere insinuatif, préparatif et remolliant, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de monsieur. » Ce qui me plaist de monsieur Fleurant, mon apothiquaire, c'est que ses parties sont toûjours fort civiles. « Les entrailles de monsieur, trente sols. » Oüy; mais, Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'estre civil, il faut estre aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement! je suis vostre serviteur, je vous l'ay déja dit. Vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols, et vingt sols en langage d'apothiquaire, c'est à dire dix sols; les voilà, dix sols. « Plus, dudit jour, un bon clystere détersif, composé avec catho-

licon double, rhubarbe, miel rosat et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de monsieur, trente sols. » Avec vôtre permission, dix sols. « Plus, dudit jour, le soir, un julep hepatique, soporatif et somnifere, composé pour faire dormir monsieur, trente cinq sols. » Je ne me plains pas de celuy-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix sept sols six deniers. « Plus, du vingt-cinquiéme, une bonne medecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec sené levantin et autres, suivant l'ordonnance de monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de monsieur, quatre livres. » Ah! Monsieur Fleurant, c'est se mocquer, il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaist. Vingt et trente sols. « Plus, dudit jour, une potion anodine et astringente pour faire reposer monsieur, trente sols. » Bon... dix et quinze sols. « Plus, du vingt-sixiéme, un clystere carminatif pour chasser les vents de monsieur, trente sols. » Dix sols, Monsieur Fleurant. « Plus le clystere de monsieur reïteré le soir, comme dessus, trente sols. » Monsieur Fleurant, dix sols. « Plus, du vingt-septiéme, une bonne medecine composée pour haster d'aller et chasser dehors les mauvaises humeurs de monsieur, trois livres. » Bon, vingt et trente sols; je suis bien aise que vous soyez raisonnable. « Plus, du vingt-huitiéme, une prise de petit lait clarifié et dulcoré, pour adoucir, lenifier, temperer et rafraîchir le sang de monsieur, vingt sols. » Bon, dix sols.

« Plus une potion cordiale et préservative, composée avec douze grains de bezoard, sirop de limon et grenade, et autres suivant l'ordonnance, cinq livres. » Ah! Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaist; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus estre malade, contentez-vous de quatre francs; vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sols six deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ay pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit medecines, et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavemens; et, l'autre mois, il y avoit douze medecines et vingt lavemens. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-cy que l'autre. Je le diray à monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'oste tout cecy. Il n'y a personne? J'ay beau dire, on me laisse toûjours seul; il n'y a pas moyen de les arrester icy. (*Il sonne une sonnette pour faire venir ses gens.*) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin, point d'affaire. Drelin, drelin, drelin, ils sont sourds... Toinette! Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnois point. Chienne! coquine! Drelin, drelin, drelin; j'enrage! (*Il ne sonne plus, mais il crie.*) Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul! Drelin, drelin, drelin : voila qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah! mon Dieu, ils me laisseront icy mourir. Drelin, drelin, drelin!

SCENE II.

TOINETTE, ARGAN.

TOINETTE, *en entrant dans la chambre.*

On y va.

ARGAN.

Ah! chienne! ah! carogne!...

TOINETTE, *faisant semblant de s'estre cognée la teste.*

Diantre soit fait de vostre impatience! Vous pressez si fort les personnes que je me suis donné un grand coup de la teste contre la carne d'un volet.

ARGAN, *en colere.*

Ah! traistresse...

TOINETTE, *pour l'interrompre et l'empescher de crier, se plaint toûjours, en disant :*

Ha!

ARGAN.

Il y a...

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Il y a une heure...

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Tu m'as laissé...

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Tay-toy donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

Çamon, ma foy, j'en suis d'avis, aprés ce que je me suis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égosiller, carogne!

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, casser la teste; l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.

ARGAN.

Quoy! coquine...

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleureray.

ARGAN.

Me laisser, traistresse...

TOINETTE, *toujours pour l'interrompre.*

Ha!

ARGAN.

Chienne! tu veux...

TOINETTE.

Ha

ARGAN.

Quoy! il faudra encore que je n'aye pas le plaisir de la quereller?

TOINETTE.

Querellez tout votre soû : je le veux bien.

ARGAN.

Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.

Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien

que de mon costé j'aye le plaisir de pleurer : chacun le sien, ce n'est pas trop. Ha!

ARGAN.

Allons, il faut en passer par là. Oste-moy cecy, coquine, oste-moy cecy. (*Argan se leve de sa chaise.*) Mon lavement d'aujourd'huy a-t-il bien operé?

TOINETTE.

Vostre lavement?

ARGAN.

Oüy. Ay-je bien fait de la bile?

TOINETTE.

Ma foy, je ne me mesle point de ces affaires-là; c'est à monsieur Fleurant à y mettre le nez, puis qu'il en a le profit.

ARGAN.

Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prest pour l'autre que je dois tantost prendre.

TOINETTE.

Ce monsieur Fleurant-là et ce monsieur Purgon s'égayent bien sur vostre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait, et je voudrois bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remedes.

ARGAN.

Taisez-vous, ignorante ; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la medecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angelique, j'ay à luy dire quelque chose.

TOINETTE.

La voicy qui vient d'elle-mesme; elle a deviné vostre pensée.

SCENE III.

ANGELIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARGAN.

Approchez, Angelique : vous venez à propos; je voulois vous parler.

ANGELIQUE.

Me voila preste à vous oüir.

ARGAN, *courant au bassin.*

Attendez. Donnez-moy mon baston. Je vay revenir tout à l'heure.

TOINETTE, *en le raillant.*

Allez viste, Monsieur, allez. Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

SCENE IV.

ANGELIQUE, TOINETTE.

ANGELIQUE, *la regardant d'un œil languissant, luy dit confidemment :*

Toinette.

TOINETTE.

Quoy?

ANGELIQUE.

Regarde-moy un peu.

TOINETTE.

Hé bien ! je vous regarde.

ANGELIQUE.

Toinette !

TOINETTE.

Hé bien, quoy, Toinette ?

ANGELIQUE.

Ne devines-tu point dequoy je veux parler ?

TOINETTE.

Je m'en doute assez : de nostre jeune amant, car c'est sur luy depuis six jours que roulent tous nos entretiens, et vous n'estes point bien si vous n'en parlez à toute heure.

ANGELIQUE.

Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la premiere à m'en entretenir, et que ne m'épargnes-tu la peine de te jetter sur ce discours ?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le temps, et vous avez des soins là-dessus qu'il est difficile de prévenir.

ANGELIQUE.

Je t'avouë que je ne sçaurois me lasser de te parler de luy, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les momens de s'ouvrir à toy. Mais, dy-moy, condamnes-tu, Toinette, les sentimens que j'ay pour luy ?

TOINETTE.

Je n'ay garde.

ANGELIQUE.

Ay-je tort de m'abandonner à ces douces impressions ?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGELIQUE.

Et voudrois-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moy ?

TOINETTE.

A Dieu ne plaise !

ANGELIQUE.

Dy-moy un peu, ne trouves-tu pas, comme moy, quelque chose du Ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de nostre connoissance?

TOINETTE.

Oüy.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défence sans me connoistre est tout à fait d'un honneste homme?

TOINETTE.

Oüy.

ANGELIQUE.

Que l'on ne peut pas en user plus genereusement ?

TOINETTE.

D'accord.

ANGELIQUE.

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grace du monde?

TOINETTE.

Oh ! oüy.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne ?

TOINETTE.

Assurément.

ANGELIQUE.

Qu'il a l'air le meilleur du monde?

TOINETTE.

Sans doute.

ANGELIQUE.

Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble?

TOINETTE.

Cela est seur.

ANGELIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit?

TOINETTE.

Il est vray.

ANGELIQUE.

Et qu'il n'est rien de plus fâcheux que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressemens de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire ?

TOINETTE.

Vous avez raison.

ANGELIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'ayme autant qu'il me le dit?

TOINETTE.

Hé! hé! ces choses-là parfois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent

fort à la verité, et j'ay veu de grands comediens là-dessus.

ANGELIQUE.

Ah ! Toinette, que dis-tu là ? Helas ! de la façon qu'il parle, seroit-il bien possible qu'il ne me dist pas vray ?

TOINETTE.

En tout cas, vous en serez bientost éclaircie, et la resolution où il vous écrivit hier qu'il estoit de vous faire demander en mariage est une prompte voye à vous faire connoistre s'il vous dit vray ou non. C'en sera là la bonne preuve.

ANGELIQUE.

Ah ! Toinette, si celuy-là me trompe, je ne croyray de ma vie aucun homme.

TOINETTE.

Voila vostre pere qui revient.

SCENE V.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN *se met dans sa chaise.*

O ça, ma fille, je vay vous dire une nouvelle où peut-estre ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela ? Vous riez. Cela est plaisant, oüy, ce mot de mariage. Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah ! nature, nature ! A ce que je puis voir, ma fille, je

n'ay que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGELIQUE.

Je dois faire, mon pere, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.

Je suis bien aise d'avoir une fille si obeïssante : la chose est donc concluë, et je vous ay promise.

ANGELIQUE.

C'est à moy, mon pere, de suivre aveuglement toutes vos volontez.

ARGAN.

Ma femme, vostre belle-mere, avoit envie que je vous fisse religieuse, et vostre petite sœur Louyson aussi; et de tout temps elle a esté aheurtée à cela.

TOINETTE, *tout bas.*

La bonne beste a ses raisons.

ARGAN.

Elle ne vouloit point consentir à ce mariage; mais je l'ay emporté, et ma parole est donnée.

ANGELIQUE.

Ah! mon pere, que je vous suis obligée de toutes vos bontez!

TOINETTE.

En vérité je vous sçay bon gré de cela, et voila l'action la plus sage que vous ayez faite de vôtre vie.

ARGAN.

Je n'ay point encore veu la personne; mais on m'a dit que j'en serois content, et toy aussi.

ANGELIQUE.

Assurement, mon pere.

ARGAN.

Comment! l'as-tu veu?

ANGELIQUE.

Puisque vostre consentement m'authorise à vous ouvrir mon cœur, je ne feindray point de vous dire que le hazard nous a fait connoistre, il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dés cette premiere veuë, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela, mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGELIQUE.

Oüy, mon pere.

ARGAN.

De belle taille.

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARGAN.

Agreable de sa personne.

ANGELIQUE.

Assurement.

ARGAN.

De bonne phisionomie.

ANGELIQUE.

Tres-bonne.

ARGAN.

Sage et bien né.

ANGELIQUE.

Tout-à-fait.

ARGAN.

Fort honneste.

ANGELIQUE.

Le plus honneste du monde.

ARGAN.

Qui parle bien latin et grec.

ANGELIQUE.

C'est ce que je ne sçay pas.

ARGAN.

Et qui sera receu medecin dans trois jours.

ANGELIQUE.

Luy, mon pere?

ARGAN.

Oüy. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGELIQUE.

Non, vrayment. Qui vous l'a dit, à vous?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

ANGELIQUE.

Est-ce que monsieur Purgon le connoist?

ARGAN.

La belle demande! Il faut bien qu'il le connoisse, puisque c'est son neveu.

ANGELIQUE.

Cleante, neveu de monsieur Purgon?

ARGAN.

Quel Cleante? Nous parlons de celuy pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE.

Hé! oüy.

ARGAN.

Hé bien! c'est le neveu de M. Purgon, qui est le fils de son beaufrere le medecin, monsieur Dyafoirus; et ce fils s'appelle Thomas Dyafoirus, et non pas Cleante; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, monsieur Purgon, monsieur Fleurant et moy, et demain ce gendre prétendu doit m'estre amené par son pere. Qu'est-ce? Vous voila toute ébaubie!

ANGELIQUE.

C'est, mon pere, que je connois que vous avez parlé d'une personne, et que j'ay entendu une autre.

TOINETTE.

Quoy! Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque? et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier vostre fille avec un medecin?

ARGAN.

Oüy. Dequoy te mesles-tu, coquine, impudente que tu es?

TOINETTE.

Mon Dieu! tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter? Là, parlons de sang froid. Quelle est vostre raison, s'il vous plaist, pour un tel mariage?

ARGAN.

Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliez medecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remedes qui me sont necessaires, et

d'estre à mesme des consultations et des ordonnanees.

TOINETTE.

Hé bien, voila dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main à la conscience. Est-ce que vous estes malade?

ARGAN

Comment, coquine! si je suis malade! si je suis malade, impudente!

TOINETTE.

Hé bien, oüy, Monsieur, vous estes malade; n'ayons point de querelle là-dessus. Oüy, vous estes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez : voila qui est fait. Mais vostre fille doit épouser un mari pour elle, et, n'estant point malade, il n'est pas necessaire de luy donner un medecin.

ARGAN.

C'est pour moy que je luy donne ce medecin; et une fille de bon naturel doit estre ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son pere.

TOINETTE.

Ma foy, Monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil?

ARGAN.

Quel est-il, ce conseil?

TOINETTE.

De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN.

Et la raison?

TOINETTE.

La raison, c'est que vostre fille n'y consentira point.

ARGAN.

Elle n'y consentira point?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma fille?

TOINETTE.

Vostre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de monsieur Dyafoirus, ny de son fils Thomas Dyafoirus, ny de tous les Dyafoirus du monde

ARGAN.

J'en ay affaire, moy, outre que le party est plus avantageux qu'on ne pense : monsieur Dyafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier; et de plus monsieur Purgon, qui n'a ny femme ny enfans, luy donne tout son bien en faveur de ce mariage; et monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens pour s'estre fait si riche.

ARGAN.

Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du pere.

TOINETTE.

Monsieur, tout cela est bel et bon; mais j'en reviens toûjours là. Je vous conseille entre nous de luy choisir un autre mary, et elle n'est point faite pour estre madame Dyafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moy, que cela soit.

TOINETTE.

Eh! fy! ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment! que je ne dise pas cela?

TOINETTE.

Hé! non.

ARGAN.

Et pourquoy ne le diray-je pas?

TOINETTE.

On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra, mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ay donnée.

TOINETTE.

Non, je suis seure qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forceray bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dy-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettray dans un convent.

TOINETTE.

Vous?

ARGAN.

Moy.

TOINETTE.

Bon!

ARGAN.

Comment, bon?

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un convent.

ARGAN.

Je ne la mettray point dans un convent?

TOINETTE.

Non?

ARGAN.

Non?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Oüais! Voicy qui est plaisant! Je ne mettray pas ma fille dans un convent, si je veux?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empeschera?

TOINETTE.

Vous-mesme.

ARGAN.

Moy?

TOINETTE.

Oüy. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN.

Je l'auray.

TOINETTE.

Vous vous mocquez.

ARGAN.

Je ne me mocque point.

TOINETTE.

La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme ou deux, des bras jettez au coû, un « mon petit papa mignon » prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.

Oüy, oüy.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordray point.

TOINETTE.

Bagatelles.

ARGAN.

Il ne faut point dire Bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu, je vous connois, vous estes bon naturellement.

ARGAN, *avec emportement.*

Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.

TOINETTE.

Doucement, Monsieur, vous ne songez pas que vous estes malade.

ARGAN.

Je luy commande absolument de se preparer à prendre le mary que je dis.

TOINETTE.

Et moy, je luy défens absolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où est-ce donc que nous sommes? et quelle audace est-ce là à une coquine de servante de parler de la sorte devant son maistre?

TOINETTE.

Quand un maistre ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN *court aprés Toinette.*

Ah! insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE *se sauve de luy.*

Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent des-honorer.

ARGAN, *en colere, court aprés elle autour de sa chaise, son bâton à la main.*

Vien, vien, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE, *courant et se sauvant du costé de la chaise où n'est pas Argan.*

Je m'interesse, comme je doy, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN.

Chienne!

TOINETTE.

Non, je ne consentiray jamais à ce mariage.

ARGAN.

Pendarde!

TOINETTE.

Je ne veux point qu'elle épouse vostre Thomas Dyafoirus.

ARGAN.

Carogne!

TOINETTE.

Et elle m'obéïra plustost qu'à vous.

ARGAN.

Angelique, tu ne veux pas m'arrester cette coquine-là ?

ANGELIQUE.

Eh ! mon pere, ne vous faites point malade.

ARGAN.

Si tu ne me l'arrestes, je te donneray ma malediction.

TOINETTE.

Et moy, je la desheriteray si elle vous obeït.

ARGAN *se jette dans sa chaise, estant las de courir aprés elle.*

Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voila pour me faire mourir.

SCENE VI.

BELINE, ANGELIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARGAN.

Ah ! ma femme, approchez.

BELINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre mary ?

ARGAN.

Venez-vous-en icy à mon secours.

BELINE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils ?

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Mon amy.

ARGAN.

On vient de me mettre en colere.

BELINE.

Helas! pauvre petit mary! Comment donc, mon amy?

ARGAN.

Vostre coquine de Toinette est devenuë plus insolente que jamais.

BELINE.

Ne vous passionnez donc point.

ARGAN.

Elle m'a fait enrager, mamie.

BELINE.

Doucement, mon fils.

ARGAN.

Elle a contrequarré une heure durant les choses que je veux faire.

BELINE.

Là, là, tout doux!

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

BELINE.

C'est une impertinente.

ARGAN.

Vous sçavez, mon cœur, ce qui en est.

BELINE.

Oüy, mon cœur, elle a tort.

ARGAN.

Mamour, cette coquine-là me fera mourir.

BELINE.

Hé, là ! hé, là !

ARGAN.

Elle est cause de toute la bile que je fais.

BELINE.

Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.

Et il y a je ne sçay combien que je vous dis de me la chasser.

BELINE.

Mon Dieu, mon fils, il n'y a point de serviteurs et de servantes qui n'ayent leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualitez à cause des bonnes. Celle-cy est adroite, soigneuse, diligente, et sur tout fidelle; et vous sçavez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Hola! Toinette !

TOINETTE.

Madame.

BELINE.

Pourquoy donc est-ce que vous mettez mon mary en colere?

TOINETTE, *d'un ton doucereux.*

Moy, Madame? Helas! je ne sçay pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à monsieur en toutes choses.

ARGAN.

Ah! la traistresse!

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner sa fille en mariage au fils de monsieur Dyafoirus : je luy ay répondu que je trouvois le party avantageux pour elle, mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un convent.

BELINE.

Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.

ARGAN.

Ah! mamour, vous la croyez! C'est une scelerate; elle m'a dit cent insolences.

BELINE.

Hé bien, je vous crois, mon amy. Là, remettez-vous. Ecoutez, Toinette : si vous fâchez jamais mon mary, je vous mettray dehors. Çà, donnez-moy son manteau fourré et des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise. Vous voila je ne sçay comment. Enfoncez bien vostre bonnet jusques sur vos oreilles; il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah! mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moy!

BELINE, *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.*

Levez-vous, que je mette cecy sous vous. Mettons celuy-cy pour vous appuyer, et celuy-là de l'autre costé. Mettons celuy-cy derriere vostre dos, et cet autre-là pour soûtenir vostre teste.

TOINETTE, *luy mettant rudement un oreiller sur la teste, et puis fuyant*

Et celuy-cy pour vous garder du serein.

ARGAN *se leve en colere, et jette tous les oreillers à Toinette.*

Ah! coquine, tu veux m'étouffer.

BELINE.

Hé, là! hé, là! Qu'est-ce que c'est donc?

ARGAN *tout essoufflé se jette dans sa chaise.*

Ah! ah! ah! je n'en puis plus.

BELINE.

Pourquoy vous emporter ainsi? Elle a crû faire bien.

ARGAN.

Vous ne connoissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah! elle m'a mis tout hors de moy; et il faudra plus de huit medecines et de douze lavemens pour reparer tout cecy.

BELINE.

Là, là, mon petit amy, appaisez-vous un peu.

ARGAN.

Mamie, vous estes toute ma consolation.

BELINE.

Pauvre petit fils!

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoistre l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ay dit, faire mon testament.

BELINE.

Ah! mon amy, ne parlons point de cela, je vous prie; je ne sçaurois souffrir cette pensée, et le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à vostre notaire.

BELINE.

Le voila là-dedans que j'ay amené avec moy.

ARGAN.

Faites-le donc entrer, mamour.

BELINE.

Helas! mon amy, quand on ayme bien un mary, on n'est gueres en estat de songer à tout cela.

SCENE VII.

Cette scene entiere n'est point, dans les éditions precedentes, de la prose de monsieur Moliere; la voicy restablie sur l'original de l'autheur.

LE NOTAIRE, BELINE, ARGAN.

ARGAN.

Approchez, Monsieur de Bonnefoy, approchez. Prenez un siege, s'il vous plaist. Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous estiez fort honneste homme, et tout-à-fait de ses amis; et je l'ay chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

BELINE.

Helas! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

LE NOTAIRE.

Elle m'a, Monsieur, explique vos intentions et

le dessein où vous estes pour elle; et j'ay à vous dire là-dessus que vous ne sçauriez rien donner à vostre femme par vostre testament.

ARGAN.

Mais pourquoy ?

LE NOTAIRE.

La coûtume y resiste. Si vous estiez en païs de droit écrit, cela se pourroit faire; mais à Paris et dans les païs coûtumiers, au moins dans la plus-part, c'est ce qui ne se peut, et la disposition seroit nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre-vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfans, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du decés du premier mourant.

ARGAN.

Voila une coûtume bien impertinente, qu'un mary ne puisse rien laisser à une femme dont il est aymé tendrement, et qui prend de luy tant de soin! J'aurois envie de consulter mon avocat pour voir comment je pourrois faire.

LE NOTAIRE.

Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller, car ils sont d'ordinaire severes là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loy. Ce sont gens de difficultez, et qui sont ignorans des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expediens pour passer doucement par dessus la loy et rendre juste ce qui n'est pas permis, qui sçavent applanir les difficultez d'une affaire et trouver des moyens

d'éluder la coûtume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choses; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerois pas un soû de nostre mestier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit, Monsieur, que vous estiez fort habile et fort honneste homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaist, pour lui donner mon bien et en frustrer mes enfans?

LE NOTAIRE.

Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choisir doucement un amy intime de vostre femme, auquel vous donnerez en bonne forme par vôtre testament tout ce que vous pouvez; et cet amy en suite luy rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations non suspectes au profit de divers creanciers, qui presteront leur nom à vostre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a esté que pour luy faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous estes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir payables au porteur.

BELINE.

Mon Dieu! il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN.

Mamie!

BELINE.

Oüy, mon amy, si je suis assez mal-heureuse pour vous perdre...

ARGAN.

Ma chere femme!

BELINE.

La vie ne me sera plus de rien.

ARGAN.

Mamour!

BELINE.

Et je suivray vos pas pour vous faire connoistre la tendresse que j'ay pour vous.

ARGAN.

Mamie, vous me fendez le cœur. Consolez-vous, je vous en prie.

LE NOTAIRE.

Ces larmes sont hors de saison, et les choses n'en sont point encore là.

BELINE.

Ah! Monsieur, vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un mary qu'on ayme tendrement.

ARGAN.

Tout le regret que j'auray, si je meurs, mamie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

LE NOTAIRE.

Cela pourra venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que monsieur dit; mais par précaution je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ay dans le lambris de mon alcove, et deux

billets payables au porteur, qui me sont dûs, l'un par monsieur Damon, et l'autre par monsieur Geronte.

BELINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah! combien dites-vous qu'il y a dans vostre alcove?

ARGAN.

Vingt mille francs, mamour.

BELINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah! de combien sont les deux billets?

ARGAN.

Ils sont, mamie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.

BELINE.

Tous les biens du monde, mon amy, ne me sont rien au prix de vous.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous que nous procedions au testament?

ARGAN.

Oüy, Monsieur; mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moy, je vous prie.

BELINE.

Allons, mon pauvre petit fils.

SCENE VIII.

Cette scene n'est point, dans les éditions precedentes, de la prose de monsieur Moliere; la voicy restablie sur l'original de l'autheur.

ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.

Les voila avec un notaire, et j'ay oüy parler de testament. Vostre belle-mere ne s'endort point, et c'est sans doute quelque conspiration contre vos interests où elle pousse vostre pere.

ANGELIQUE.

Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourveu qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violens que l'on fait sur luy. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extremité où je suis.

TOINETTE.

Moy, vous abandonner? j'aymerois mieux mourir. Vostre belle-mere a beau me faire sa confidente et me vouloir jetter dans ses interests, je n'ay jamais pû avoir d'inclination pour elle, et j'ay toûjours esté de vostre party. Laissez-moy faire, j'employray toute chose pour vous servir; mais, pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zele que j'ay pour vous, et feindre d'entrer dans les sentimens de vostre pere et de vostre belle-mere.

ANGELIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cleante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ay personne à employer à cet office que le vieux usurier Polichinelle, mon amant, et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien despencer pour vous. Pour aujourd'huy il est trop tard; mais demain, du grand matin, je l'envoiray querir, et il sera ravy de...

BELINE.

Toinette!

TOINETTE.

Voila qu'on m'appelle. Bonsoir. Reposez-vous sur moy.

(*Le theatre change et represente une ville.*)

PREMIER INTERMEDE

Polichinelle, dans la nuit, vient pour donner une serenade à sa maistresse. Il est interrompu d'abord par des violons, contre lesquels il se met en colere, et ensuite par le guet, composé de musiciens et de danceurs.

POLICHINELLE.

O AMOUR, amour, amour, amour! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle? A quoy t'amuses-tu, miserable insensé que tu es? Tu quittes le soin de ton negoce, et tu laisses aller tes affaires à l'abandon. Tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu pers le repos de la nuit, et tout cela pour qui? Pour une dragonne, franche dragonne; une diablesse qui te rembarre et se mocque de tout ce que tu peux luy dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus : tu le veux, Amour; il faut estre fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme de mon âge; mais qu'y faire? On n'est pas sage quand on veut, et les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes.

Je viens voir si je ne pourray point adoucir ma tigresse par une serenade. Il n'y a rien par fois qui soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses doleances aux gons et aux verroux de la porte de sa maistresse. Voicy dequoy accompagner ma voix. O nuit, ô chere nuit, porte mes plaintes amoureuses jusques dans le lit de mon inflexible.

(Il chante ces paroles.)

Notte e dì v'amo e v'adoro.
Cerco un sì per mio ristoro;
Ma se voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

Fra la speranza
S'afflige il cuore,
In lontananza
Consuma l'hore;
Sì dolce inganno
Che mi figura
Breve l'affanno,
Ahi! troppo dura.
Così per tropp' amar languisco e muoro.

Notte e dì v'amo e v'adoro.
Cerco un sì per mio ristoro;
Ma se voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

Se non dormite,
Almen pensate
Alle ferite
Ch'al cuor mi fate;
Deh! almen fingete
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'haver il torto :
Vostra pieta mi scemerà il martoro.

Notte e dì v'amo e v'adoro.
Cerco un sì per mio ristoro;
Ma se voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò:

Une vieille se presente à la fenestre, et répond au signor Polichinelle en se mocquant de luy.

Zerbinetti, ch' ogn' hor con finti sguardi,
Mentiti desiri,
Fallaci sospiri,
Accenti buggiardi,
Di fede vi pregiate,
Ah! che non m'ingannate.
Che gia so per prova,
Ch' in voi non si trova
Constanza nè fede;
Oh! quanto è pazza colei che vi crede!

Quei sguardi languidi
Non m'innamorano,

Quei sospir fervidi
Più non m'infiammano;
Vel giuro a fe.
Zerbino misero,
Del vostro piangere
Il mio cor libero
Vuol sempre ridere.
Credet' a me
Che già so per prova
Ch' in voi non si trova
Costanza nè fede;
Oh! quanto è pazza colei que vi crede!

(Violons.)

POLICHINELLE.

Quelle impertinente harmonie vient interrompre icy ma voix?

(Violons.

POLICHINELLE

Paix là! taisez-vous, violons. Laissez-moy me plaindre à mon aise des cruautez de mon inexorable.

(Violons.)

POLICHINELLE.

Taisez-vous, vous dis-je! C'est moy qui veux chanter.

(Violons.)

POLICHINELLE.

Paix donc!

(Violons.)

POLICHINELLE.

Oüais!

(Violons.)

POLICHINELLE.

Ahy!

(Violons.)

POLICHINELLE.

Est-ce pour rire?

(Violons.)

POLICHINELLE.

Ah! que de bruit!

(Violons.)

POLICHINELLE.

Le diable vous emporte!

(Violons.)

POLICHINELLE.

J'enrage!

(Violons.)

POLICHINELLE.

Vous ne vous tairez pas? Ah! Dieu soit loüé!

(Violons.)

POLICHINELLE.

Encore?

(Violons.)

POLICHINELLE.

Peste des violons!

(Violons.)

POLICHINELLE.

La sotte musique que voila!

(Violons.)

POLICHINELLE, [*chantant pour se moquer des violons*].

La, la, la, la, la, la.

(Violons.)

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

(Violons.)

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

(Violons.)

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

(Violons.)

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

(Violons.)

POLICHINELLE *avec un luth, dont il ne jouë que des lévres et de la langue, en disant :* plin, tan, plan, *etc.*

Par ma foy, cela me divertit. Poursuivez, Messieurs les violons, vous me ferez plaisir. Allons donc, continuez, je vous en prie. Voila le moyen de les faire taire. La musique est accoûtumée à ne point faire ce qu'on veut. Ho! sus à nous! Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu et jouë quelque piece, afin de mieux prendre mon ton. Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voila

un temps fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce temps-là. Plin, plan. J'entens du bruit. Mettons mon luth contre la porte.

ARCHERS, *passans dans la ruë, accourent au bruit qu'ils entendent, et demandent* [*en chantant*] :

Qui va là? qui va là?

POLICHINELLE, *tout bas.*

Qui diable est-ce là? Est-ce que c'est la mode de parler en musique?

ARCHERS.

Qui va là? qui va là? qui va là?

POLICHINELLE, *épouvanté.*

Moy, moy, moy.

ARCHERS.

Qui va là? qui va là? vous dis-je.

POLICHINELLE.

Moy, moy, vous dis-je.

ARCHERS.

Et qui toy? et qui toy?

POLICHINELLE.

Moy, moy, moy, moy, moy, moy.

ARCHERS.

Dy ton nom, dy ton nom, sans davantage attendre.

POLICHINELLE, feignant d'estre bien hardy.

Mon nom est « Va te faire pendre ».

ARCHERS.

Icy, camarades, icy.
Saisissons l'insolent qui nous répond ainsy.

ENTRÉE DE BALLET.

Tout le guet vient qui cherche Polichinelle dans la nuit.

(Violons et danseurs.)

POLICHINELLE.

Qui va là?

(Violons et danseurs.)

POLICHINELLE.

Qui sont les coquins que j'entens?

(Violons et danseurs.)

POLICHINELLE.

Euh!

(Violons et danseurs.)

POLICHINELLE.

Holà! mes laquais, mes gens!

(Violons et danseurs.)

POLICHINELLE.

Par la mort!

(Violons et danseurs.)

POLICHINELLE.

Par la sang!

(Violons et danseurs.)

POLICHINELLE.

J'en jetteray par terre.

(Violons et danseurs.)

POLICHINELLE.

Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton!

(Violons et danseurs.)

POLICHINELLE.

Donnez-moy mon mousqueton.

(Violons et danseurs.)

POLICHINELLE *fait semblant de tirer un coup de pistolet.*

Pouë!

(Ils tombent tous et s'enfuyent.)

POLICHINELLE, *en se mocquant.*

Ah! ah! ah! ah! comme je leur ay donné l'épouvante! Voila de sottes gens d'avoir peur de moy qui ay peur des autres. Ma foy, il n'est que de joüer d'adresse en ce monde. Si je n'avois tranché du grand seigneur et n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me haper. Ah! ah! ah!

(Les archers se rapprochent, et, ayant entendu ce qu'il disoit, ils le saisissent au collet.)

ARCHERS.

Nous le tenons; à nous, camarades, à nous!
Depeschez, de la lumiere.

BALLET.

Tout le guet vient avec des lanternes.

ARCHERS.

Ah! traistre! ah! fripon! c'est donc vous?

Faquin, maraut, pendart, impudent, temeraire,
Insolent, effronté, coquin, filou, voleur!
Vous osez nous faire peur!

POLICHINELLE.

Messieurs, c'est que j'estois yvre.

ARCHERS.

Non, non, non, point de raison.
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, viste, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, je ne suis point voleur.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Je suis un bourgeois de la ville.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Qu'ay-je fait.

ARCHERS.

En prison, viste, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, laissez-moy aller.

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Je vous prie.

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Eh!

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

De grace !

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Messieurs...

ARCHERS.

Non, non, non.

POLICHINELLE.

S'il vous plaist

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Par charité !

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Au nom du Ciel !

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Misericorde !

ARCHERS.

Non, non, non, point de raison.
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, viste, en prison.

POLICHINELLE.

Eh ! n'est-il rien, Messieurs, qui soit capable d'attendrir vos ames ?

ARCHERS.

Il est aisé de nous toucher,
Et nous sommes humains plus qu'on ne sçauroit croire.
Donnez-nous doucement six pistoles pour boire
Nous allons vous lâcher.

POLICHINELLE.

Helas! Messieurs, je vous assure que je n'ay pas un sol sur moy.

ARCHERS.

Au deffaut de six pistoles,
Choisissez donc, sans façon,
D'avoir trente croquignoles
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE.

Si c'est une necessité, et qu'il faille en passer par là, je choisis les croquignoles.

ARCHERS.

Allons, preparez-vous,
Et comptez bien les coups.

BALLET.

Les archers danseurs luy donnent des croquignoles en cadence.

POLICHINELLE.

Un et deux, trois et quatre, cinq et six, sept et huit, neuf et dix, onze et douze et treize, et quatorze et quinze.

ARCHERS.

Ah! ah! vous en voulez passer;
Allons, c'est à recommencer.

POLICHINELLE.

Ah! Messieurs, ma pauvre teste n'en peut plus, et vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton que de recommencer.

ARCHERS.

Soit, puisque le bâton est pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

BALLET.

Les archers danseurs luy donnent des coups de bâton en cadence.

POLICHINELLE.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, ah! ah! ah! je n'y sçaurois plus resister. Tenez, Messieurs, voila six pistoles que je vous donne.

ARCHERS.

Ah! l'honneste homme! ah! l'ame noble et belle!
Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Messieurs, je vous donne le bon-soir.

ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Vostre serviteur.

ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Tres-humble valet.

ARCHERS.

Adieu, Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Jusqu'au revoir.

BALLET.

Ils dansent tous en réjoüissance de l'argent qu'ils ont receu.

(*Le theatre change et represente encore une chambre.*)

ACTE II

SCENE PREMIERE.

TOINETTE, CLEANTE.

TOINETTE.

QUE demandez-vous, Monsieur?

CLEANTE.

Ce que je demande?

TOINETTE.

Ah! ah! c'est vous? Quelle surprise! Que venez-vous faire ceans?

CLEANTE.

Sçavoir ma destinée, parler à l'aymable Angelique, consulter les sentimens de son cœur, et luy demander ses resolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averty.

TOINETTE.

Oüy; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angelique; il y faut des mysteres, et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenüe, qu'on ne la laisse ny sortir ny parler à personne, et que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante

qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comedie qui donna lieu à la naissance de vostre passion; et nous nous sommes bien gardez de parler de cette avanture.

CLEANTE.

Aussi ne viens-je pas icy comme Cleante, et sous l'apparence de son amant, mais comme amy de son maistre de musique, dont j'ay obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoye à sa place.

TOINETTE.

Voicy son pere. Retirez-vous un peu, et me laissez luy dire que vous estes là.

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE, CLEANTE.

ARGAN.

Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées et douze venuës; mais j'ay oublié à luy demander si c'est en long ou en large.

TOINETTE.

Monsieur, voila un...

ARGAN.

Parle bas, pendarde! tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE.

Je voulois vous dire, Monsieur...

ARGAN.

Parle bas, te dy-je.

TOINETTE.

Monsieur...

(*Elle fait semblant de parler.*)

ARGAN.

Eh?

TOINETTE.

Je vous dis que...

(*Elle fait semblant de parler.*)

ARGAN.

Qu'est-ce que tu dis?

TOINETTE, *haut.*

Je dis que voila un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

(*Toinette fait signe à Cleante d'avancer.*)

CLEANTE.

Monsieur...

TOINETTE, *raillant.*

Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de monsieur.

CLEANTE.

Monsieur, je suis ravy de vous trouver debout, et de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE, *feignant d'estre en colere.*

Comment, qu'il se porte mieux? Cela est faux. Monsieur se porte toûjours mal.

CLEANTE.

J'ay oüy dire que monsieur estoit mieux, et je luy trouve bon visage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire avec vostre bon visage? Monsieur l'a fort mauvais, et ce sont des impertinens qui vous ont dit qu'il estoit mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN.

Elle a raison.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange et boit tout comme les autres; mais cela n'empesche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN.

Cela est vray.

CLEANTE.

Monsieur, j'en suis au desespoir. Je viens de la part du maistre à chanter de mademoiselle vôtre fille. Il s'est veu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours, et, comme son amy intime, il m'envoye à sa place pour luy continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant elle ne vinst à oublier ce qu'elle sçait déja.

ARGAN.

Fort bien. Appellez Angelique.

TOINETTE.

Je croy, Monsieur, qu'il sera mieux de mener monsieur à sa chambre.

ARGAN.

Non, faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra luy donner leçon comme il faut s'ils ne sont en particulier.

ARGAN.

Si fait, si fait.

TOINETTE.

Monsieur, cela ne fera que vous étourdir, et il ne faut rien pour vous émouvoir en l'estat où vous estes et vous ébranler le cerveau.

ARGAN.

Point, point, j'ayme la musique, et je seray bien aise de... Ah! la voicy. Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

SCENE III.

ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE.

ARGAN.

Venez, ma fille, vostre maistre de musique est allé aux champs, et voila une personne qu'il envoye à sa place pour vous montrer.

ANGELIQUE.

Ah! Ciel!

ARGAN.

Qu'est-ce? D'où vient cette surprise?

ANGELIQUE.

C'est...

ARGAN.

Quoy? Qui vous émeut de la sorte?

ANGELIQUE.

C'est, mon pere, une avanture surprenante qui se rencontre icy.

ARGAN.

Comment ?

ANGELIQUE.

J'ay songé cette nuit que j'estois dans le plus grand embarras du monde, et qu'une personne faite tout comme monsieur s'est presentée à moy, à qui j'ay demandé secours, et qui m'est venue tirer de la peine où j'estois; et ma surprise a esté grande de voir inopinément en arrivant icy ce que j'ay eu dans l'idée toute la nuit.

CLEANTE.

Ce n'est pas estre mal-heureux que d'occuper vôtre pensée, soit en dormant, soit en veillant; et mon bonheur seroit grand sans doute si vous estiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne de vous tirer; et il n'y a rien que je ne fisse pour...

SCENE IV.

TOINETTE, CLEANTE, ANGELIQUE, ARGAN.

TOINETTE, *par dérision.*

Ma foy, Monsieur, je suis pour vous maintenant, et je me dédis de tout ce que je disois hier. Voicy monsieur Dyafoirus le pere et monsieur Dyafoirus le fils qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien engendré ! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde et le plus spirituel. Il

n'a dit que deux mots, qui m'ont ravie, et vostre fille va estre charmée de luy.

ARGAN, *à Cleante, qui feint de vouloir s'en aller.*

Ne vous en allez point, Monsieur. C'est que je marie ma fille, et voila qu'on luy ameine son prétendu mary, qu'elle n'a point encore veu.

CLEANTE.

C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevëue si agreable.

ARGAN.

C'est le fils d'un habile medecin, et le mariage se fera dans quatre jours.

LEANTE.

Fort bien.

ARGAN.

Mandez-le un peu à son maistre de musique, afin qu'il se trouve à la nopce.

CLEANTE.

Je n'y manqueray pas.

ARGAN.

Je vous y prie aussi.

CLEANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons, qu'on se range; les voicy.

SCENE V.

MONSIEUR DYAFOIRUS, THOMAS DYAFOIRUS, ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE TOINETTE.

ARGAN, *mettant la main à son bonnet sans l'oster.*

Monsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma teste. Vous estes du métier, vous sçavez les consequences.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

ARGAN.

Je reçois, Monsieur...

(*Ils parlent tous deux en mesme temps, s'interrompent et confondent.*)

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Nous venons icy, Monsieur...

ARGAN.

Avec beaucoup de joye...

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Mon fils Thomas et moy...

ARGAN.

L'honneur que vous me faites...

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Vous témoigner, Monsieur...

ARGAN.

Et j'aurois souhaité...

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Le ravissement où nous sommes...

ARGAN.

De pouvoir aller chez vous...

MONSIEUR DYAFOIRUS.

De la grace que vous nous faites...

ARGAN.

Pour vous en assurer...

MONSIEUR DYAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir...

ARGAN.

Mais vous sçavez, Monsieur...

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Dans l'honneur, Monsieur...

ARGAN.

Ce que c'est qu'un pauvre malade...

MONSIEUR DYAFOIRUS.

De vostre alliance...

ARGAN.

Qui ne peut faire autre chose...

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Et vous assurer...

ARGAN.

Que de vous dire icy...

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Que dans les choses qui dépendront de nostre mestier...

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occasions...

MONSIEUR DYAFOIRUS.

De mesme qu'en toute autre...

ARGAN.

De vous faire connoistre, Monsieur...

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Nous serons toûjours prests, Monsieur...

ARGAN.

Qu'il est tout à vostre service...

MONSIEUR DYAFOIRUS.

A vous témoigner nostre zele. (*Il se retourne vers son fils, et luy dit :*) Allons, Thomas, avancez. Faites vos complimens.

THOMAS DYAFOIRUS *est un grand benest nouvellement sorty des escoles, qui fait toutes choses de mauvaise grace et à contre-temps.*

N'est-ce pas par le pere qu'il convient commencer ?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Oüy.

THOMAS DYAFOIRUS.

Monsieur, je viens salüer, reconnoistre, cherir et reverer en vous un second pere, mais un second pere auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré, mais vous m'avez choisy. Il m'a receu par necessité, mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de luy est un ouvrage de son corps, mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de vostre volonté ; et, d'autant plus que les facultez spirituelles sont au dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens precieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'huy vous rendre par

avance les tres-humbles et tres-respectueux hommages.

TOINETTE.

Vive les colleges, d'où l'on sort si habile homme!

THOMAS DYAFOIRUS.

Cela a-t-il bien esté, mon pere?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Optime.

ARGAN, *à Angelique.*

Allons, saluez Monsieur.

THOMAS DYAFOIRUS.

Baiseray-je?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Oüy, oüy.

THOMAS DYAFOIRUS, *à Angelique.*

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mere, puisque l'on...

ARGAN.

Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DYAFOIRUS.

Où donc est-elle.

ARGAN.

Elle va venir.

THOMAS DYAFOIRUS.

Attendray-je, mon pere, qu'elle soit venuë?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Faites toûjours le compliment de Mademoiselle.

THOMAS DYAFOIRUS.

Mademoiselle, ne plus ne moins que la statuë de Memnon rendoit un son harmonieux lors qu'elle venoit à estre éclairée des rayons du soleil, tout de

mesme me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautez. Et, comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée heliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dores-en-avant tournera-t-il toûjours vers les astres resplandissans de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'apende aujourd'huy à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'estre toute sa vie, Mademoiselle, vostre tres-humble, tres-obeïssant et tres-fidelle serviteur et mary.

TOINETTE, *en le raillant.*

Voila ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses.

ARGAN.

Eh! que dites-vous de cela?

CLEANTE.

Que monsieur fait merveilles, et que, s'il est aussi bon medecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à estre de ses malades.

TOINETTE.

Assurement. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

ARGAN.

Allons, viste, ma chaise, et des sieges à tout le monde. Mettez-vous là, ma fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire monsieur vostre fils, et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Monsieur, ce n'est pas par ce que je suis son pere, mais je puis dire que j'ay sujet d'estre content de luy, et que tous ceux qui le voyent en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ny ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns, mais c'est par là que j'ay toûjours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de nostre art. Lors qu'il estoit petit, il n'a jamais esté ce qu'on appelle miévre et éveillé. On le voyoit toûjours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne joüant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à luy apprendre à lire, et il avoit neuf ans qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. « Bon, disois-je en moy-mesme, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus mal-aisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus long-temps, et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir. » Lors que je l'envoyay au college, il trouva de la peine; mais il se roidissoit contre les difficultez, et ses regens se loüoient toûjours à moy de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences; et je puis dire sans vanité que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que luy dans toutes les disputes de nostre ecole Il s'y est rendu redoutable, et il ne s'y passe point

d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusques dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaist en luy, et en quoy il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglement aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ny écouter les raisons et les experiences des prétenduës découvertes de nostre siecle touchant la circulation du sang et autres opinions de mesme farine.

THOMAS DYAFOIRUS. (*Il tire une grande these roulée de sa poche, qu'il presente à Angelique.*)

J'ay contre les circulateurs soûtenu une these, qu'avec la permission de monsieur j'ose presenter à mademoiselle comme un hommage que je luy dois des prémices de mon esprit.

ANGELIQUE.

Monsieur, c'est pour moy un meuble inutile, et je ne me connois pas à ces choses-là.

TOINETTE.

Donnez, donnez, elle est toûjours bonne à prendre pour l'image; cela servira à parer nostre chambre.

THOMAS DYAFOIRUS.

Avec la permission aussi de monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ces jours pour vous divertir la dissection d'une femme, surquoy je dois raisonner.

TOINETTE.

Le divertissement sera agreable. Il y en a qui

donnent la comedie à leurs maistresses, mais donner une dissection est quelque chose de plus galand.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Au reste, pour ce qui est des qualitez requises pour le mariage et la propagation, je vous assure que, selon les regles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter; qu'il possede en un degré loüable la vertu prolifique, et qu'il est du temperamment qu'il faut pour engendrer et procréer des enfans bien conditionnez.

ARGAN.

N'est-ce pas vostre intention, Monsieur, de le pousser à la cour, et d'y ménager pour luy une charge de medecin?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

A vous en parler franchement, nostre mestier auprés des grands ne m'a jamais paru agreable, et j'ay toûjours trouvé qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne, et, pourveu que l'on suive le courant des regles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprés des grands, c'est que, quand ils viennent à estre malades, ils veulent absolument que leurs medecins les guerissent.

TOINETTE.

Cela est plaisant, et ils sont bien impertinens de vouloir que, vous autres, Messieurs, vous les guerissiez! Vous n'estes point auprés d'eux pour cela; vous n'y estes que pour recevoir vos pensions

et leur ordonner des remedes, c'est à eux à guerir s'ils peuvent.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Cela est vray. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN, *à Cleante.*

Monsieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie.

CLEANTE.

J'attendois vos ordres, Monsieur, et il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec mademoiselle une scene d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu. [*A Angelique, luy donnant un papier.*] Tenez, voila vôtre partie.

ANGELIQUE.

Moy?

CLEANTE.

Ne vous défendez point, s'il vous plaist, et me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scene que nous devons chanter. Je n'ay pas une voix à chanter; mais icy il suffit que je me fasse entendre, et l'on aura la bonté de m'excuser par la necessité où je me trouve de faire chanter mademoiselle.

ARGAN.

Les vers en sont-ils beaux?

CLEANTE.

C'est proprement icy un petit opera impromptu, et vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manieres de vers libres, tels que la passion et la necessité peuvent faire trouver à

deux personnes qui disent les choses d'eux-mesmes et parlent sur le champ.

ARGAN.

Fort bien. Ecoutons.

CLEANTE, *sous le nom d'un berger, explique à sa maistresse son amour depuis leur rencontre, et ensuite ils s'appliquent leurs pensées l'un à l'autre, en chantant.*

Voicy le sujet de la scene. Un berger estoit attentif aux beautez d'un spectacle qui ne faisoit que de commencer, lors qu'il fut tiré de son attention par un bruit qu'il entendit à ses costez. Il se retourne, et voit un brutal qui de paroles insolentes mal-traitoit une bergere. D'abord il prend les interests d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage; et, aprés avoir donné au brutal le chastiment de son insolence, il vient à la bergere, et voit une jeune personne qui, des deux plus beaux yeux qu'il eust jamais veus, versoit des larmes, qu'il trouva les plus belles du monde. « Helas! dit-il en luy-mesme, est-on capable d'outrager une personne si aymable? Et quel inhumain, quel barbare, ne seroit touché par de telles larmes? » Il prend soin de les arrester, ces larmes qu'il trouve si belles; et l'aymable bergere prend soin en mesme temps de le remercier de son leger service, mais d'une maniere si charmante, si tendre et si passionnée, que le berger n'y peut resister, et chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flâme dont son cœur se sent penetré. « Est-il, disoit-il, quelque chose qui puisse meriter les aymables

paroles d'un tel remerciement? Et que ne voudroit-on pas faire; à quels services, à quels dangers, ne seroit-on pas ravy de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une ame si reconnoissante? » Tout le spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant il le separe de son adorable bergere; et, de cette premiere veuë, de ce premier moment, il emporte chez luy tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voila aussi-tost à sentir tous les maux de l'absence, et il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu veu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette veuë, dont il conserve nuit et jour une si chere idée; mais la grande contrainte où l'on tient sa bergere luy en oste tous les moyens. La violence de sa passion le fait resoudre à demander en mariage l'adorable beauté sans laquelle il ne peut plus vivre, et il en obtient d'elle la permission par un billet qu'il a l'adresse de luy faire tenir. Mais dans le mesme temps on l'avertit que le pere de cette belle a conclu son mariage avec un autre, et que tout se dispose pour en celebrer la ceremonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste berger! Le voila accablé d'une mortelle douleur. Il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il ayme entre les bras d'un autre, et son amour au desespoir luy fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa bergere pour apprendre ses sentimens et sçavoir d'elle la destinée à laquelle il doit se resoudre. Il y rencontre les apprests de

LA COMTESSE
LE COMTE, su
LE VICOMTE,
JULIE, amante du
MONSIEUR TI
Comtesse.
MONSIEUR HA
amant de la Co
MONSIEUR BO
Comte.
ANDRÉE, suivan
JEANNOT, laqu
CRIQUET, laqu

La scène

tout ce qu'il craint ; il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un pere oppose aux tendresses de son amour. Il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprés de l'aymable bergere, ainsi qu'auprés d'une conqueste qui luy est assurée, et cette veuë le remplit d'une colere dont il a peine à se rendre le maistre. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore, et son respect et la presence de son pere l'empeschent de luy rien dire que des yeux. Mais enfin il force toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige à luy parler ainsi :

(Il chante.)

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir ;
Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées.
Apprenez-moy ma destinée :
Faut-il vivre? faut-il mourir?

ANGELIQUE répond en chantant.

Vous me voyez, Tircis, triste et mélancolique
Aux apprests de l'hymen dont vous vous allarmez :
Je leve au ciel les yeux, je vous regarde, je soûpire :
C'est vous en dire assez.

ARGAN

Oüais! je ne croyois pas que ma fille fust si habile que de chanter ainsi à livre ouvert sans hesiter.

CLEANTE.

Helas! belle Philis,
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis
Eust assez de bon-heur
Pour avoir quelque place dans vostre cœur?

ANGELIQUE.

Je nè m'en défends point dans cette peine extrême :
Oüy, Tircis, je vous ayme.

CLEANTE.

O parole pleine d'appas!
Ay-je bien entendu, helas!
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGELIQUE.

Oüy, Tircis, je vous ayme.

CLEANTE.

De grace, encor, Philis.

ANGELIQUE.

Je vous ayme.

CLEANTE.

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas.

ANGELIQUE.

Je vous ayme, je vous ayme;
Oüy, Tircis, je vous ayme.

CLEANTE.

Dieux, roys, qui sous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer vostre bon-heur au mien?
Mais, Philis, une pensée
Vient troubler ce doux transport :
Un rival, un rival...

ANGELIQUE.

Ah! je le hay plus que la mort,
Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice.

CLEANTE.

Mais un pere à ses vœux vous veut assujettir.

ANGELIQUE.

Plûtost, plûtost mourir,

Que de jamais y consentir;
Plûtost, plûtost mourir, plûtost mourir!

ARGAN.

Et que dit le pere à tout cela?

CLEANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voila un sot pere que ce pere-là de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire!

CLEANTE.

Ah! mon amour...

ARGAN.

Non, non, en voila assez. Cette comedie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un impertinent, et la bergere Philis une impudente de parler de la sorte devant son pere. Montrez-moy ce papier. Ha! ha! Où sont donc les paroles que vous avez dites? Il n'y a là que de la musique écrite.

CLEANTE.

Est-ce que vous ne sçavez pas, Monsieur, qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire les paroles avec les notes mesmes?

ARGAN.

Fort bien. Je suis vostre serviteur, Monsieur; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passez de vostre impertinent d'opera.

CLEANTE.

J'ay creu vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point. Ah! voicy ma femme.

SCENE VI.

BELINE, ARGAN, TOINETTE, ANGELIQUE, MONSIEUR DYAFOIRUS, THOMAS DYAFOIRUS.

ARGAN.

Mamour, voila le fils de monsieur Dyafoirus.

THOMAS DYAFOIRUS *commence un compliment qu'il avoit étudié, et, la memoire luy manquant, il ne peut le continuer.*

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concedé le nom de belle-mere, puisque l'on voit sur vostre visage...

BELINE.

Monsieur, je suis ravie d'estre venuë icy à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DYAFOIRUS.

Puisque l'on voit sur vostre visage... puisque l'on voit sur vostre visage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma periode, et cela m'a troublé la memoire.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Thomas, reservez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Je voudrois, mamie, que vous eussiez esté icy tantost.

TOINETTE.

Ah! Madame, vous avez bien perdu de n'a-

voir point esté au second pere, à la statuë de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

ARGAN.

Allons, ma fille, touchez dans la main de monsieur, et luy donnez vostre foy comme à vostre mary.

ANGELIQUE.

Mon pere!

ARGAN.

Hé bien, mon pere! Qu'est-ce que cela veut dire?

ANGELIQUE.

De grace, ne precipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connoistre, et de voir naistre en nous l'un pour l'autre cette inclination si necessaire à composer une union parfaite.

THOMAS DYAFOIRUS.

Quant à moy, Mademoiselle, elle est déja toute née en moy, et je n'ay pas besoin d'attendre davantage.

ANGELIQUE.

Si vous estes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de mesme de moy, et je vous avouë que vostre merite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon ame.

ARGAN.

Ho! bien, bien; cela aura tout le loisir de se faire quand vous serez mariez ensemble.

ANGELIQUE.

Hé! mon pere, donnez-moy du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne doit

jamais soûmettre un cœur par force; et, si monsieur est honneste homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui seroit à luy par contrainte.

THOMAS DYAFOIRUS.

Nego consequentiam, Mademoiselle; et je puis estre honneste homme et vouloir bien vous accepter des mains de monsieur vostre pere.

ANGELIQUE.

C'est un méchant moyen de se faire aymer de quelqu'un que de luy faire violence.

THOMAS DYAFOIRUS.

Nous lisons des anciens, Mademoiselle, que leur coûtume estoit d'enlever par force de la maison des peres les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblast pas que ce fust de leur consentement qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGELIQUE.

Les anciens, Monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point necessaires dans nostre siecle, et, quand un mariage nous plaist, nous sçavons fort bien y aller sans qu'on nous y traisne. Donnez-vous patience; si vous m'aymez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DYAFOIRUS.

Oüy, Mademoiselle, jusqu'aux interests de mon amour exclusivement.

ANGELIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'est d'estre soûmis aux volontez de celle qu'on ayme.

THOMAS DYAFOIRUS.

Distinguo, Mademoiselle : dans ce qui ne regarde point sa possession, *concedo;* mais, dans ce qui la regarde, *nego*.

TOINETTE.

Vous avez beau raisonner. Monsieur est frais émoulu du college, et il vous donnera toûjours vostre reste. Pourquoy tant resister, et refuser la gloire d'estre attachée au corps de la Faculté?

BELINE.

Elle a peut-estre quelque inclination en teste.

ANGELIQUE.

Si j'en avois, Madame, elle seroit telle que la raison et l'honnesteté pourroient me la permettre.

ARGAN.

Oüais! je jouë icy un plaisant personnage.

BELINE.

Si j'estois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à se marier, et je sçay bien ce que je ferois.

ANGELIQUE.

Je sçay, Madame, ce que vous voulez dire, et les bontez que vous avez pour moy; mais peut-estre que vos conseils ne seront pas assez heureux pour estre executez.

BELINE.

C'est que les filles bien sages et bien honnestes comme vous se mocquent d'estre obeïssantes, et soûmises aux volontez de leurs peres. Cela estoit bon autrefois.

ANGELIQUE.

Le devoir d'une fille a des bornes, Madame, et la raison et les loix ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BELINE.

C'est à dire que vos pensées ne sont que pour le mariage; mais vous voulez choisir un époux à vostre fantaisie.

ANGELIQUE.

Si mon pere ne veut pas me donner un mary qui me plaise, je le conjureray au moins de ne me point forcer à en epouser un que je ne puisse pas aymer.

ARGAN.

Messieurs, je vous demande pardon de tout cecy.

ANGELIQUE.

Chacun a son but en se mariant. Pour moy, qui ne veux un mary que pour l'aymer veritablement, et qui pretends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avouë que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parens et se mettre en estat de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur interest; qui ne se marient que pour gagner des doüaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de mary en mary pour s'approprier leurs dépoüilles. Ces personnes-là, à la verité, n'y cherchent pas tant de façons et regardent peu la personne.

BELINE.

Je vous trouve aujourd'huy bien raisonnante, et je voudrois bien sçavoir ce que vous voulez dire par là.

ANGELIQUE.

Moy, Madame? que voudrois-je dire que ce que je dis?

BELINE.

Vous estes si sotte, mamie, qu'on ne sçauroit plus vous souffrir.

ANGELIQUE.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence, mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

BELINE.

Il n'est rien d'égal à vostre insolence.

ANGELIQUE.

Non, Madame, vous avez beau dire.

BELINE.

Et vous avez un ridicule orgüeil, une impertinente presomption, qui fait hausser les épaules à tout le monde.

ANGELIQUE.

Tout cela, Madame, ne servira de rien, je seray sage en dépit de vous; et, pour vous oster l'esperance de pouvoir réüssir dans ce que vous voulez, je vais m'oster de vostre veuë.

ARGAN.

Ecoute, il n'y a point de milieu à cela. Choisy d'épouser dans quatre jours ou monsieur, ou un convent. Ne vous mettez pas en peine, je la rangeray bien.

BELINE.

Je suis fâchée de vous quitter, mon fils; mais j'ay une affaire en ville dont je ne puis me dispenser. Je reviendray bien-tost.

ARGAN.

Allez, mamour, et passez chez vostre notaire, afin qu'il expedie ce que vous sçavez.

BELINE.

Adieu, mon petit amy.

ARGAN.

Adieu, mamie. Voila une femme qui m'ayme... cela n'est pas croyable.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

MONSIEUR DYAFOIRUS *luy taste le poux.*

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de monsieur, pour voir si vous sçaurez porter un bon jugement de son poux. *Quid dicis?*

THOMAS DYAFOIRUS.

Dico que le poux de monsieur est le poux d'un homme qui ne se porte point bien.

MONSIEUR DYAFOIRUS

Bon.

THOMAS DYAFOIRUS.

Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Fort bien.

THOMAS DYAFOIRUS.

Repoussant.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Bene.

THOMAS DYAFOIRUS.

Et mesme un peu caprisant.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Optime.

THOMAS DYAFOIRUS.

Ce qui marque une intemperie dans le paranchyme splenique, c'est à dire la ratte.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Fort bien.

ARGAN.

Non; monsieur Purgon dit que c'est mon foye qui est malade.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Eh! oüy; qui dit paranchyme dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble, par le moyen du *vas breve* du *pylore,* et souvent des *meats cholidoques.* Il vous ordonne sans doute de manger force rosty.

ARGAN.

Non, rien que du boüilly.

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Eh! oüy; rosty, boüilly, mesme chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez estre en de meilleures mains.

ARGAN.

Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf?

MONSIEUR DYAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicamens par les nombres impairs.

ARGAN.

Jusqu'au revoir, Monsieur.

SCENE VII.

BELINE, ARGAN.

BELINE.

Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant pardevant la chambre d'Angelique, j'ay veu un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a veuë.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma fille!

BELINE.

Oüy. Vostre petite fille Loüyson estoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-la icy, mamour, envoyez-la icy. Ah! l'éfrontée! Je ne m'étonne plus de sa resistance.

SCENE VIII.

LOUYSON, ARGAN.

LOUYSON.

Qu'est-ce que vous voulez, mon papa? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oüy. Venez çà. Avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moy. Eh!

LOUYSON.

Quoy, mon papa?

ARGAN.

Là?

LOUYSON.

Quoy?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire?

LOUYSON.

Je vous diray, si vous voulez, pour vous desennuyer, le conte de Peau-d'Asne, ou bien la fable du Corbeau et du Renard, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN.

Ce n'est pas là ce que je demande.

LOUYSON.

Quoy donc?

ARGAN.

Ah! rusée, vous sçavez bien ce que je veux dire.

LOUYSON.

Pardonnez-moy, mon papa.

ARGAN.

Est-ce là comme vous m'obeïssez?

LOUYSON.

Quoy?

ARGAN.

Ne vous ay-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

LOUYSON.

Oüy, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait?

LOUYSON.

Oüy, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ay veu.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien veu aujourd'huy?

LOUYSON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non?

LOUYSON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Assurement?

LOUYSON.

Assurement.

ARGAN.

Oh! çà, je m'en vay vous faire voir quelque chose, moy.

(*Il va prendre une poignée de verges.*)

LOUYSON.

Ah! mon papa!

ARGAN.

Ah! ah! petite masque, vous ne me dites pas que vous avez veu un homme dans la chambre de vostre sœur?

LOUYSON.

Mon papa!

ARGAN.

Voicy qui vous apprendra à mentir.

LOUYSON *se jette à genoux.*

Ah! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vay vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premierement que vous ayez le foüet pour avoir menty. Puis aprés nous verrons au reste.

LOUYSON.

Pardon, mon papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUYSON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le foüet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUYSON.

Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aye pas.

ARGAN, *la prenant pour la foüetter.*

Allons, allons.

LOUYSON.

Ah! mon papa, vous m'avez blessée. Attendez, je suis morte

(*Elle contrefait la morte.*)

ARGAN.

Hola! Qu'est-ce là? Loüyson, Loüyson! Ah! mon Dieu! Loüyson! Ah! ma fille! Ah! malheureux, ma pauvre fille est morte. Qu'ay-je fait, miserable? Ah! chiennes de verges! La peste soit

des verges! Ah! ma pauvre fille, ma pauvre petite Loüyson!

LOUYSON.

Là, là, mon papa, ne pleurez point tant; je ne suis pas morte tout-à-fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite rusée! Oh! çà, çà, je vous pardonne pour cette fois-cy, pourveu que vous me disiez bien tout.

LOUYSON.

Ho! oüy, mon papa.

ARGAN.

Prenez-y bien garde au moins, car voila un petit doigt, qui sçait tout, qui me dira si vous mentez.

LOUYSON.

Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ay dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUYSON.

C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y estois.

ARGAN.

Hé bien?

LOUYSON.

Je luy ay demandé ce qu'il demandoit, et il m'a dit qu'il estoit son maistre à chanter.

ARGAN.

Hon, hon! Voila l'affaire. Hé bien?

LOUYSON.

Ma sœur est venuë aprés.

ARGAN.

Hé bien?

LOUYSON.

Elle luy a dit : « Sortez, sortez, sortez! Mon Dieu, sortez! vous me mettez au desespoir. »

ARGAN.

Hé bien?

LOUYSON.

Et luy, il ne vouloit pas sortir.

ARGAN.

Qu'est-ce qu'il luy disoit?

LOUYSON

Il luy disoit je ne sais combien de choses.

ARGAN.

Et quoy encore?

LOUYSON.

Il luy disoit tout-cy, tout-ça, qu'il l'aimoit bien, et qu'elle estoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis aprés?

LOUYSON.

Et puis aprés, il se mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis aprés?

LOUYSON.

Et puis aprés, il luy baisoit les mains.

ARGAN.

Et puis aprés?

LOUYSON.

Et puis aprés, ma belle-maman est venuë à la porte, et il s'est enfuy.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose?

LOUYSON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voila mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose. (*Il met son doigt à son oreille.*) Attendez. Eh! Ah, ah! Oüy? Oh! oh! voila mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez veu, et que vous ne m'avez pas dit.

LOUYSON.

Ah! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUYSON.

Non, mon papa, ne le croyez pas; il ment, je vous assure.

ARGAN.

Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout; allez. Ah! il n'y a plus d'enfans. Ah! que d'affaires! je n'ay pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En verité, je n'en puis plus.

(*Il se remet dans sa chaise.*)

SCENE IX.

BERALDE, ARGAN.

BERALDE.

Hé bien, mon frere, qu'est-ce? Comment vous portez-vous?

ARGAN.

Ah! mon frere, fort mal.

BERALDE.

Comment, fort mal?

ARGAN.

Oüy, je suis dans une foiblesse si grande que cela n'est pas croyable.

BERALDE.

Voila qui est fâcheux.

ARGAN.

Je n'ay pas seulement la force de pouvoir parler.

BERALDE.

J'estois venu icy, mon frere, vous proposer un party pour ma niéce Angelique.

ARGAN, *parlant avec emportement, et se levant de sa chaise.*

Mon frere, ne me parlez point de cette coquine-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettray dans un convent avant qu'il soit deux jours.

BERALDE.

Ah! voila qui est bien. Je suis bien aise que la force vous revienne un peu et que ma visite vous

ſasse du bien. Oh çà, nous parlerons d'affaires tantost. Je vous amene ici un divertissement, que j'ay rencontré, qui dissipera vostre chagrin et vous rendra l'ame mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Egyptiens vestus en Mores qui font des danses meslées de chansons où je suis seur que vous prendrez plaisir, et cela vaudra bien une ordonnance de monsieur Purgon. Allons.

SECOND INTERMEDE

Le frere du Malade imaginaire luy améne, pour le divertir, plusieurs Egyptiens et Egyptiennes vêtus en Mores qui font des danses entre-meslées de chansons.

PREMIERE FEMME MORE.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

Les plaisirs les plus charmans,
Sans l'amoureuse flâme,
Pour contenter une âme
N'ont point d'attraits assez puissans.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

Ne perdez point ces precieux momens;
La beauté passe,
Le temps l'efface,
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui nous oste le goust de ces doux passe-temps.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

SECONDE FEMME MORE.

Quand d'aimer on nous presse,
A quoy songez-vous?
Nos cœurs, dans la jeunesse,
N'ont vers la tendresse
Qu'un panchant trop doux.
L'amour a, pour nous prendre,
De si doux attraits

Que, de soy, sans attendre,
On voudroit se rendre
A ses premiers traits ;
Mais tout ce qu'on écoute
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous couste
Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

TROISIÉME FEMME MORE.

Il est doux, à nostre âge,
D'aimer tendrement
Un amant
Qui s'engage ;
Mais, s'il est volage,
Helas ! quel tourment !

QUATRIÉME FEMME MORE.

L'amant qui se dégage
N'est pas le mal-heur ;
La douleur
Et la rage,
C'est que le volage
Garde nostre cœur.

SECONDE FEMME MORE.

Quel party faut-il prendre
Pour nos jeunes cœurs ?

QUATRIÉME FEMME MORE

Devons-nous nous y rendre
Malgré ses rigueurs ?

ENSEMBLE.

Oüy, suivons ses ardeurs,
Ses transports, ses caprices,
Ses douces langueurs;
S'il a quelques supplices,
Il a cent délices
Qui charment les cœurs.

ENTRÉE DE BALLET.

Tous les Mores dansent ensemble, et font sauter des singes qu'ils ont amenez avec eux.

ACTE III

(Cet acte entier n'est point, dans les editions precedentes, de la prose de monsieur Moliere ; le voicy restably sur l'original de l'autheur.)

SCENE PREMIERE.

BERALDE, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

Hé bien! mon frere, qu'en dites-vous? Cela ne vaut-il pas bien une prise de casse?

TOINETTE.

Hon! de bonne casse est bonne.

BERALDE.

Oh çà, voulez-vous que nous parlions un peu ensemble?

ARGAN.

Un peu de patience, mon frere, je vais revenir.

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, vous ne songez pas que vous ne sçauriez marcher sans bâton.

ARGAN.

Tu as raison.

SCENE II.

BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

N'abandonnez pas, s'il vous plaist, les interests de vostre niéce.

BERALDE.

J'emploiray toutes choses pour luy obtenir ce qu'elle souhaite.

TOINETTE.

Il faut absolument empescher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie, et j'avois songé en moy-mesme que ç'auroit esté une bonne affaire de pouvoir introduire icy un medecin à nostre poste pour le dégoûter de son monsieur Purgon et luy décrier sa conduite. Mais, comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ay resolu de jouer un tour de ma teste.

BERALDE.

Comment?

TOINETTE.

C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-estre plus heureux que sage. Laissez-moy faire; agissez de vostre costé. Voicy nostre homme.

SCENE III.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

Vous voulez bien, mon frere, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation.

ARGAN.

Voila qui est fait.

BERALDE.

De répondre sans nulle aigreur aux choses que je pourray vous dire.

ARGAN.

Oüy.

BERALDE.

Et de raisonner ensemble, sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

ARGAN.

Mon Dieu, oüy. Voila bien du préambule.

BERALDE

D'où vient, mon frere, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfans qu'une fille, car je ne conte pas la petite, d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un convent?

ARGAN.

D'où vient, mon frere, que je suis maistre dans ma famille pour faire ce que bon me semble?

BERALDE.

Vostre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles, et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fust ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

ARGAN.

Oh çà, nous y voicy. Voila d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde luy en veut.

BERALDE.

Non, mon frere; laissons-la là : c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour vostre famille, et qui est détachée de toute sorte d'interest; qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfans une affection et une bonté qui n'est pas concevable; cela est certain. N'en parlons point, et revenons à vostre fille. Sur quelle pensée, mon frere, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un medecin?

ARGAN.

Sur la pensée, mon frere, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BERALDE.

Ce n'est point là, mon frere, le fait de vostre fille, et il se presente un party plus sortable pour elle.

ARGAN.

Oüy; mais celuy-cy, mon frere, est plus sortable pour moy.

BERALDE.

Mais le mary qu'elle doit prendre doit-il estre, mon frere, ou pour elle, ou pour vous ?

ARGAN.

Il doit estre, mon frere, et pour elle et pour moy, et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ay besoin.

BERALDE.

Par cette raison-là, si vostre petite estoit grande, vous luy donneriez en mariage un apothiquaire.

ARGAN.

Pourquoy non?

BERALDE.

Est-il possible que vous serez toujours embeguiné de vos apothiquaires et de vos medecins, et que vous vouliez estre malade en dépit des gens et de la nature?

ARGAN.

Comment l'entendez-vous, mon frere ?

BERALDE.

J'entens, mon frere, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderois point une meilleure constitution que la vostre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pû parvenir encore à gâter la bonté de vostre temperamment, et que vous n'estes point crevé de toutes les medecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN.

Mais sçavez-vous, mon frere, que c'est cela qui

me conserve, et que monsieur Purgon dit que je succomberois s'il estoit seulement trois jours sans prendre soin de moy?

BERALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous qu'il vous envoyera en l'autre monde.

ARGAN.

Mais raisonnons un peu, mon frere. Vous ne croyez donc point à la medecine?

BERALDE.

Non, mon frere, et je ne voy pas que pour son salut il soit necessaire d'y croire.

ARGAN.

Quoy! vous ne tenez pas veritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siecles ont reverée?

BERALDE.

Bien loin de la tenir veritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmy les hommes, et, à regarder les choses en philosophe, je ne voy point de plus plaisante mommerie; je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mesler d'en guerir un autre.

ARGAN.

Pourquoy ne voulez-vous pas, mon frere, qu'un homme en puisse guerir un autre?

BERALDE.

Par la raison, mon frere, que les ressorts de notre machine sont des mysteres, jusques icy, où les hommes ne voyent goute, et que la nature

nous a mis au devant des yeux des voiles trop épais pour y connoistre quelque chose.

ARGAN.

Les medecins ne sçavent donc rien, à vostre conte?

BERALDE.

Si fait, mon frere. Ils sçavent la pluspart de fort belles humanitez, sçavent parler en beau latin, sçavent nommer en grec toutes les maladies, les definir et les diviser; mais, pour ce qui est de les guerir, c'est ce qu'ils ne sçavent point du tout.

ARGAN.

Mais toûjours faut-il demeurer d'accord que sur cette matiere les medecins en sçavent plus que les autres.

BERALDE.

Ils sçavent, mon frere, ce que je vous ay dit, qui ne guerit pas de grand'chose, et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un specieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons et des promesses pour des effets.

ARGAN.

Mais enfin, mon frere, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous; et nous voyons que dans la maladie tout le monde a recours aux medecins.

BERALDE.

C'est une marque de la foiblesse humaine, et non pas de la verité de leur art.

ARGAN.

Mais il faut bien que les medecins croyent leur

art veritable, puis qu'ils s'en servent pour eux-mesmes.

BERALDE.

C'est qu'il y en a parmy eux qui sont eux-mesmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y estre. Vostre monsieur Purgon, par exemple, n'y sçait point de finesse; c'est un homme tout medecin, depuis la teste jusqu'aux pieds; un homme qui croit à ses regles plus qu'à toutes les démonstrations des mathematiques, et qui croyroit du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la medecine, rien de douteux, rien de difficile, et qui, avec une impetuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne luy faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire; c'est de la meilleure foy du monde qu'il vous expediera, et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfans, et ce qu'en un besoin il feroit à luy-mesme.

ARGAN.

C'est que vous avez, mon frere, une dent de lait contre luy. Mais, enfin, venons au fait. Que faire donc quand on est malade?

BERALDE.

Rien, mon frere.

ARGAN.

Rien?

BERALDE.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La

nature, d'elle-mesme, quand nous la laissons faire, se tire doucement du desordre où elle est tombée. C'est nostre inquietude, c'est nostre impatience, qui gaste tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remedes, et non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frere, qu'on peut ayder cette nature par de certaines choses.

BERALDE.

Mon Dieu, mon frere, ce sont pures idées dont nous aymons à nous repaistre, et de tout temps il s'est glissé parmy les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, et qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent veritables. Lors qu'un medecin vous parle d'ayder, de secourir, de soulager la nature, de luy oster ce qui luy nuit et luy donner ce qui luy manque, de la restablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions; lors qu'il vous parle de rectifier le sang, de temperer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la ratte, de racommoder la poitrine, de reparer le foye, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la medecine. Mais, quand vous en venez à la verité et à l'experience, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir creus.

ARGAN.

C'est à dire que toute la science du monde est renfermée dans vostre teste, et vous voulez en sçavoir plus que tous les grands medecins de nôtre siecle.

BERALDE.

Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands medecins : entendez-les parler, les plus habiles gens du monde; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes.

ARGAN.

Hoy! Vous estes un grand docteur, à ce que je voy, et je voudrois bien qu'il y eust icy quelqu'un de ces messieurs pour rembarrer vos raisonnemens et rabaisser vostre caquet.

BERALDE.

Moy, mon frere, je ne prens point à tâche de combattre la medecine, et chacun, à ses perils et fortune, peut croire tout ce qu'il luy plaist. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous estes, et, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelqu'une des comedies de Moliere.

ARGAN.

C'est un bon impertinent que vostre Moliere avec ses comedies, et je le trouve bien plaisant d'aller joüer d'honnestes gens comme les medecins!

BERALDE.

Ce ne sont point les medecins qu'il joue, mais le ridicule de la medecine.

ARGAN.

C'est bien à luy à faire de se mesler de contrôler la medecine! Voila un bon nigaut, un bon impertinent, de se mocquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des medecins, et d'aller mettre sur son theatre des personnes venerables comme ces messieurs-là.

BERALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses professions des hommes ? On y met bien tous les jours les princes et les roys, qui sont d'aussi bonne maison que les medecins.

ARGAN.

Par la mort-non-de-diable, si j'estois que des medecins, je me vangerois de son impertinence, et, quand il sera malade, je le laisserois mourir sans secours. Il auroit beau faire et beau dire, je ne luy ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je luy dirois : « Creve, creve, cela t'apprendra une autre fois à te joüer à la Faculté. »

BERALDE.

Vous voila bien en colere contre luy.

ARGAN.

Oüy, c'est un mal-avisé, et, si les medecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BERALDE.

Il sera encore plus sage que vos medecins, car il ne leur demandera point de secours.

ARGAN.

Tant pis pour luy, s'il n'a point recours aux remedes.

BERALDE.

Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soûtient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes et qui ont des forces de reste pour porter les remedes avec la maladie; mais que, pour luy, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

ARGAN.

Les sottes raisons que voila! Tenez, mon frere, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

BERALDE.

Je le veux bien, mon frere, et, pour changer de discours je vous diray que, sur une petite repugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les resolutions violentes de la mettre dans un convent; que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglement la passion qui vous emporte, et qu'on doit, sur cette matiere, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là dépend tout le bon-heur d'un mariage

SCENE IV.

MONSIEUR FLEURANT, UNE SERINGUE A LA MAIN; ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Ah! mon frere, avec vostre permission.

BERALDE.

Comment! que voulez-vous faire?

ARGAN.

Prendre ce petit lavement-là, ce sera bien-tost fait.

BERALDE.

Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sçauriez estre un moment sans lavement ou sans medecine? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos.

ARGAN.

Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain au matin.

MONSIEUR FLEURANT, *à Beralde.*

Dequoy vous meslez-vous de vous opposer aux ordonnances de la medecine, et d'empescher monsieur de prendre mon clystere? Vous estes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là!

BERALDE.

Allez, Monsieur; on voit bien que vous n'avez pas accoûtumé de parler à des visages.

MONSIEUR FLEURANT.

On ne doit point ainsi se joüer des remedes, et me faire perdre mon temps. Je ne suis venu icy que sur une bonne ordonnance, et je vay dire à monsieur Purgon comme on m'a empesché d'executer ses ordres et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez...

ARGAN.

Mon frere, vous serez cause icy de quelque mal-heur.

BERALDE.

Le grand mal-heur de ne pas prendre un lavement que monsieur Purgon a ordonné! Encore un coup, mon frere, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guerir de la maladie des medecins, et que vous vouliez estre toute vostre vie ensevely dans leurs remedes?

ARGAN.

Mon Dieu, mon frere, vous en parlez comme un homme qui se porte bien; mais, si vous estiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il est aisé de parler contre la medecine quand on est en pleine santé.

BERALDE.

Mais quel mal avez-vous?

ARGAN.

Vous me feriez enrager. Je voudrois que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah! voicy monsieur Purgon.

SCENE V.

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

MONSIEUR PURGON.

Je viens d'apprendre là bas, à la porte, de jolies nouvelles : qu'on se mocque icy de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remede que j'avois prescrit.

ARGAN.

Monsieur, ce n'est pas...

MONSIEUR PURGON.

Voila une hardiesse bien grande, une étrange rebellion d'un malade contre son medecin.

TOINETTE.

Cela est épouvantable.

MONSIEUR PURGON.

Un clystere que j'avois pris plaisir à composer moy-mesme.

ARGAN.

Ce n'est pas moy.

MONSIEUR PURGON.

Inventé et formé dans toutes les regles de l'art.

TOINETTE.

Il a tort.

MONSIEUR PURGON.

Et qui devoit faire dans les entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.

Mon frere...

MONSIEUR PURGON.

Le renvoyer avec mépris!

ARGAN.

C'est luy...

MONSIEUR PURGON.

C'est une action exorbitante.

TOINETTE.

Cela est vray.

MONSIEUR PURGON.

Un attentat énorme contre la medecine.

ARGAN.

Il est cause...

MONSIEUR PURGON.

Un crime de leze-Faculté qui ne se peut assez punir.

TOINETTE.

Vous avez raison.

MONSIEUR PURGON.

Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN.

C'est mon frere...

MONSIEUR PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE.

Vous ferez bien.

MONSIEUR PURGON.

Et que, pour finir toute liaison avec vous, voila la donation que je faisois à mon neveu en faveur du mariage.

ARGAN.

C'est mon frere qui a fait tout le mal.

MONSIEUR PURGON.

Mépriser mon clystere!

ARGAN.

Faites-le venir, je m'en vay le prendre.

MONSIEUR PURGON.

Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fust peu.

TOINETTE.

Il ne le merite pas.

MONSIEUR PURGON.

J'allois nettoyer vostre corps, et en évacuer entierement les mauvaises humeurs.

ARGAN.

Ah! mon frere!

MONSIEUR PURGON.

Et je ne voulois plus qu'une douzaine de medecines pour vuider le fond du sac.

TOINETTE.

Il est indigne de vos soins.

MONSIEUR PURGON.

Mais, puisque vous n'avez pas voulu guerir par mes mains...

ARGAN.

Ce n'est pas ma faute.

MONSIEUR PURGON.

Puisque vous vous estes soustrait de l'obeïssance que l'on doit à son medecin...

TOINETTE.

Cela crie vangeance.

MONSIEUR PURGON.

Puisque vous vous estes déclaré rebelle aux remedes que je vous ordonnois...

ARGAN.

Hé! point du tout.

MONSIEUR PURGON.

J'ay à vous dire que je vous abandonne à vostre mauvaise constitution, à l'intemperie de vos entrailles, à la corruption de vostre sang, à l'acreté de vostre bile et à la fœculence de vos humeurs.

TOINETTE.

C'est fort bien fait.

ARGAN.

Mon Dieu!

MONSIEUR PURGON.

Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un estat incurable.

ARGAN.

Ah! misericorde!

MONSIEUR PURGON.

Que vous tombiez dans la bradypepsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON.

De la bradypepsie dans la dyspepsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON.

De la dyspepsie dans l'apepsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON.

De l'apepsie dans la lienterie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON.

De la lienterie dans la dyssenterie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON.

De la dyssenterie dans l'hidropisie.

ARGAN.

Monsieur Purgon!

MONSIEUR PURGON.

Et de l'hidropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit vostre folie.

SCENE VI.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Ah! mon Dieu, je suis mort. Mon frere, vous m'avez perdu.

BERALDE.

Quoy? qu'y a-t-il?

ARGAN.

Je n'en puis plus. Je sens déja que la medecine se vange.

BERALDE.

Ma foy, mon frere, vous estes fou, et je ne voudrois pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vist faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie; revenez à vous-mesme, et ne donnez point tant à vostre imagination.

ARGAN.

Vous voyez, mon frere, les étranges maladies dont il m'a menacé.

BERALDE.

Le simple homme que vous estes!

ARGAN.

Il dit que je deviendray incurable avant qu'il soit quatre jours.

BERALDE.

Et ce qu'il dit que fait-il à la chose? Est-ce un oracle qui a parlé? Il semble, à vous entendre,

que monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours, et que, d'authorité suprême, il vous l'allonge et vous le racourcisse comme il luy plaist. Songez que les principes de vostre vie sont en vous-mesme, et que le courroux de monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir que ses remedes de vous faire vivre. Voicy une avanture, si vous voulez, à vous défaire des medecins; ou, si vous estes né à ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frere, vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARGAN.

Ah! mon frere, il sçait tout mon temperament, et la maniere dont il faut me gouverner.

BERALDE.

Il faut vous avouër que vous estes un homme d'une grande prévention, et que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.

SCENE VII.

TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE.

Monsieur, voila un medecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Et quel medecin?

TOINETTE.

Un medecin de la medecine.

ARGAN.

Je te demande qui il est.

TOINETTE.

Je ne le connois pas; mais il me ressemble comme deux goutes d'eau, et, si je n'estois seure que ma mere estoit honneste femme, je dirois que ce seroit quelque petit frere qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon pere.

ARGAN.

Fay-le venir.

BERALDE.

Vous estes servy à souhait. Un medecin vous quitte, un autre se presente.

ARGAN.

J'ay bien peur que vous ne soyez cause de quelque mal-heur.

BERALDE.

Encore! Vous en revenez toûjours là.

ARGAN.

Voyez-vous, j'ay sur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connois point, ces...

SCENE VIII.

TOINETTE EN MEDECIN, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE.

Monsieur, agréez que je vienne vous rendre

visite, et vous offrir mes petits services pour toutes les saignées et les purgations dont vous aurez besoin.

ARGAN.

Monsieur, je vous suis fort obligé. Par ma foy, voila Toinette elle-mesme.

TOINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ay oublié de donner une commission à mon valet, je reviens tout à l'heure.

ARGAN.

Eh! ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette?

BERALDE.

Il est vray que la ressemblance est tout-à-fait grande; mais ce n'est pas la premiere fois qu'on a veu de ces sortes de choses, et les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.

Pour moy, j'en suis surpris, et...

SCENE IX.

TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE *quitte son habit de medecin si promptement qu'il est difficile de croire que ce soit elle qui a paru en medecin.*

Que voulez-vous, Monsieur?

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appellée?

ARGAN.

Moy? non.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'ayent corné.

ARGAN.

Demeure un peu icy pour voir comme ce medecin te ressemble.

TOINETTE, *en sortant, dit :*

Oüy, vrayment! J'ay affaire là bas, et je l'ay assez veu.

ARGAN.

Si je ne les voyois tous deux, je croyrois que ce n'est qu'un.

BERALDE.

J'ay leu des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances, et nous en avons veu, de nôtre temps, où tout le monde s'est trompé.

ARGAN.

Pour moy, j'aurois esté trompé à celle-là, et j'aurois juré que c'est la mesme personne.

SCENE X.

TOINETTE EN MEDECIN, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE.

Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN.

Cela est admirable !

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaist, la curiosité que j'ay euë de voir un illustre malade comme vous estes, et vostre reputation, qui s'étend par tout, peut excuser la liberté que j'ay prise.

ARGAN.

Monsieur, je suis vostre serviteur.

TOINETTE.

Je voy, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aye?

ARGAN.

Je croy que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vïngt-sept ans...

TOINETTE.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! J'en ay quatre-vingt-dix.

ARGAN.

Quatre-vingt-dix ?

TOINETTE.

Oüy. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

ARGAN.

Par ma foy, voila un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOINETTE.

Je suis medecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matieres à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ay trouvez dans la medecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fiévrotes, à ces vapeurs et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fiévres continuës, avec des transports au cerveau, de bonnes fiévres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hidropisies formées, de bonnes pleuresies, avec des inflammations de poitrine : c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrois, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les medecins, desesperé, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remedes, et l'envie que j'aurois de vous rendre service.

ARGAN.

Je vous suis obligé, Monsieur, des bontez que vous avez pour moy.

TOINETTE

Donnez-moy vostre poux. Allons donc, que l'on

batte comme il faut. Ahy! je vous feray bien aller comme vous devez. Hoy! ce poux-là fait l'impertinent; je voy bien que vous ne me connoissez pas encore. Qui est vostre medecin?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

TOINETTE.

Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands medecins. Dequoy dit-il que vous estes malade?

ARGAN.

Il dit que c'est du foye, et d'autres disent que c'est de la ratte.

TOINETTE.

Ce sont tous des ignorans. C'est du poulmon que vous estes malade.

ARGAN.

Du poulmon?

TOINETTE.

Oüy. Que sentez-vous?

ARGAN.

Je sens de temps en temps des douleurs de teste.

TOINETTE.

Justement, le poulmon.

ARGAN.

Il me semble parfois que j'ay un voile devant les yeux.

TOINETTE.

Le poulmon.

ARGAN.

J'ay quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

Le poulmon.

ARGAN.

Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE.

Le poulmon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'estoit des coliques.

TOINETTE.

Le poulmon. Vous avez appetit à ce que vous mangez?

ARGAN.

Oüy, Monsieur.

TOINETTE.

Le poulmon. Vous aimez à boire un peu de vin?

ARGAN.

Oüy, Monsieur.

TOINETTE.

Le poulmon. Il vous prend un petit sommeil aprés le repas, et vous estes bien aise de dormir?

ARGAN.

Oüy, Monsieur.

TOINETTE.

Le poulmon, le poulmon, vous dis-je. Que vous ordonne vostre medecin pour vostre nourriture?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage.

TOINETTE.

Ignorant!

ARGAN.

De la volaille.

TOINETTE.

Ignorant!

ARGAN.

Du veau.

TOINETTE.

Ignorant!

ARGAN.

Des boüillons.

TOINETTE.

Ignorant!

ARGAN.

Des œufs frais.

TOINETTE.

Ignorant!

ARGAN.

Et, le soir, de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOINETTE.

Ignorant!

ARGAN.

Et sur tout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

Ignorantus, ignoranta, ignorantum! Il faut boire vostre vin pur; et, pour épaissir vostre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du ris, et des marons et des oublies, pour coler et conglutiner. Vostre medecin est une beste. Je veux vous en envoyer un de ma main, et

je viendray vous voir de temps en temps, tandis que je seray en cette ville.

ARGAN.

Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras-là?

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Voila un bras que je me ferois couper tout à l'heure, si j'estois que de vous.

ARGAN.

Et pourquoy ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à soy toute la nourriture, et qu'il empesche ce costé-là de profiter?

ARGAN

Oüy, mais j'ay besoin de mon bras.

TOINETTE.

Vous avez là aussi un œil droit que je me ferois crever, si j'estois en vostre place.

ARGAN.

Crever un œil ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre et luy dérobe sa nourriture? Croyez-moy, faites-vous-le crever au plûtost, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'est pas pressé.

TOINETTE.

Adieu. Je suis fâché de vous quitter si-tost,

mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui se doit faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier?

TOINETTE.

Oüy, pour aviser et voir ce qu'il auroit falu luy faire pour le guerir. Jusqu'au revoir.

ARGAN.

Vous sçavez que les malades ne reconduisent point.

BERALDE.

Voila un medecin vrayment qui paroist fort habile.

ARGAN.

Oüy, mais il va un peu bien viste.

BERALDE.

Tous les grands medecins sont comme cela.

ARGAN

Me couper un bras, et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux! J'ayme bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle operation, de me rendre borgne et manchot!

SCENE XI.

TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE.

Allons, allons, je suis vostre servante. Je n'ay pas envie de rire.

ARGAN.

Qu'est-ce que c'est?

TOINETTE.

Vostre medecin, ma foy, qui me vouloit tâter le poux.

ARGAN.

Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans!

BERALDE.

Oh çà, mon frere, puisque voila vostre monsieur Purgon broüillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du party qui s'offre pour ma niéce?

ARGAN.

Non, mon frere, je veux la mettre dans un convent puis qu'elle s'est opposée à mes volontez. Je voy bien qu'il y a quelque amourette là-dessous, et j'ay découvert certaine entre-veuë secrette qu'on ne sçait pas que j'aye découverte.

BERALDE.

Hé bien! mon frere, quand il y auroit quelque petite inclination, cela seroit-il si criminel, et rien peut-il vous offencer, quand tout ne va qu'à des choses honnestes comme le mariage?

ARGAN.

Quoy qu'il en soit, mon frere, elle sera religieuse; c'est une chose resoluë.

BERALDE.

Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN.

Je vous entends. Vous en revenez toûjours là, et ma femme vous tient au cœur.

BERALDE.

Hé bien, oüy, mon frere, puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est vostre femme que je veux dire; et, non plus que l'entestement de la medecine, je ne puis vous souffrir l'entestement où vous estes pour elle, et voir que vous donniez teste baissée dans tous les piéges qu'elle vous tend.

TOINETTE.

Ah! Monsieur, ne parlez point de madame; c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire, une femme sans artifice, et qui ayme monsieur, qui l'ayme!... On ne peut pas dire cela.

ARGAN.

Demandez-luy un peu les caresses qu'elle me fait.

TOINETTE.

Cela est vray.

ARGAN.

L'inquietude que luy donne ma maladie.

TOINETTE.

Assurement.

ARGAN.

Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moy.

TOINETTE.

Il est certain. [*A Beralde.*] Voulez-vous que je vous convainque, et vous fasse voir tout à l'heure comme madame ayme monsieur? [*A Argan.*] Monsieur, souffrez que je luy montre son bec jaune, et le tire d'erreur.

ARGAN.

Comment?

TOINETTE.

Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera quand je luy diray la nouvelle.

ARGAN.

Je le veux bien.

TOINETTE.

Oüy, mais ne la laissez pas long-temps dans le desespoir, car elle en pourroit bien mourir.

ARGAN.

Laisse-moy faire.

TOINETTE, *à Beralde.*

Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

ARGAN.

N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort?

TOINETTE.

Non, non. Quel danger y auroit-il? Etendez-vous là seulement. (*Bas.*) Il y aura plaisir à confondre vostre frere. Voicy madame. Tenez-vous bien.

SCENE XII.

BELINE, TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE *s'écrie.*

Ah! mon Dieu! ah! mal-heur! quel étrange accident!

BELINE.

Qu'est-ce, Toinette?

TOINETTE.

Ah! Madame!

BELINE.

Qu'y a-t-il?

TOINETTE.

Vostre mary est mort.

BELINE.

Mon mary est mort?

TOINETTE.

Helas! oüy. Le pauvre defunt est trépassé.

BELINE.

Assurement?

TOINETTE.

Assurement. Personne ne sçait encore cet accident-là, et je me suis trouvée icy toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voila tout de son long dans cette chaise.

BELINE.

Le Ciel en soit loüé! Me voila délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort!

TOINETTE.

Je pensois, Madame, qu'il falust pleurer.

BELINE.

Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne, et dequoy servoit-il sur la terre? Un homme incommode à tout le monde, mal propre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une medecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toûjours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets.

TOINETTE.

Voila une belle oraison funebre.

BELINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aydes à executer mon dessein, et tu peux croire qu'en me servant ta recompense est seure. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averty de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée jusqu'à ce j'aye fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir, et il n'est pas juste que j'aye passé sans fruit auprés de luy mes plus belles années. Vien, Toinette; prenons auparavant toutes ses clefs.

ARGAN, *se levant brusquement.*

Doucement.

BELINE, *surprise et épouvantée.*

Ahy!

ARGAN.

Oüy, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez?

TOINETTE.

Ah! ah! le défunt n'est pas mort.

ARGAN, *à Beline, qui sort.*

Je suis bien aise de voir vostre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moy. Voila un avis au lecteur qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empeschera de faire bien des choses.

BERALDE, *sortant de l'endroit où il estoit caché.*

Hé bien, mon frere, vous le voyez.

TOINETTE.

Par ma foy, je n'aurois jamais creu cela. Mais j'entens vostre fille; remettez-vous comme vous estiez, et voyons de quelle maniere elle recevra vostre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver; et, puisque vous estes en train, vous connoistrez par là les sentimens que vostre famille a pour vous.

SCENE XIII.

ANGELIQUE, ARGAN, TOINETTE, BERALDE.

TOINETTE *s'écrie.*

O Ciel! ah! fâcheuse avanture! mal-heureuse journée!

ANGELIQUE.

Qu'as-tu, Toinette, et dequoy pleures-tu?

TOINETTE.

Helas! j'ay de tristes nouvelles à vous donner.

ANGELIQUE.

Hé! quoy?

TOINETTE.

Vostre pere est mort.

ANGELIQUE.

Mon pere est mort, Toinette?

TOINETTE.

Oüy, vous le voyez là. Il vient de mourir tout à l'heure d'une foiblesse qui luy a pris.

ANGELIQUE.

O Ciel! quelle infortune! quelle atteinte cruelle! Helas! faut-il que je perde mon pere, la seule chose qui me restoit au monde, et qu'encore, pour un surcroist de desespoir, je le perde dans un moment où il estoit irrité contre moy! Que deviendray-je, mal-heureuse, et quelle consolation trouver aprés une si grande perte?

SCENE XIV ET DERNIERE.

CLEANTE, ANGELIQUE, ARGAN, TOINETTE, BERALDE.

CLEANTE.

Qu'avez-vous donc, belle Angelique? et quel malheur pleurez-vous?

ANGELIQUE.

Helas! je pleure tout ce que dans la vie je pou-

vois perdre de plus cher et de plus precieux. Je pleure la mort de mon pere.

CLEANTE.

O Ciel! quel accident! quel coup inopiné! Helas! aprés la demande que j'avois conjuré vostre oncle de luy faire pour moy, je venois me presenter à luy, et tâcher, par mes respects et par mes prieres, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGELIQUE.

Ah! Cleante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage. Aprés la perte de mon pere, je ne veux plus estre du monde, et j'y renonce pour jamais. Oüy, mon pere, si j'ay resisté tantost à vos volontez, je veux suivre du moins une de vos intentions, et reparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. Souffrez, mon pere, que je vous en donne icy ma parole et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment.

ARGAN *se leve.*

Ah! ma fille!

ANGELIQUE, *épouvantée.*

Ahy!

ARGAN.

Vien. N'aye point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vray sang, ma veritable fille, et je suis ravy d'avoir veu ton bon naturel.

ANGELIQUE.

Ah! quelle surprise agreable, mon pere! Puisque, par un bon-heur extrême, le Ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'icy je me jette à

vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'estes pas favorable au panchant de mon cœur, si vous me refusez Cleante pour époux, je vous conjure, au moins, de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grace que je vous demande.

CLEANTE *se jette à genoux.*

Eh! Monsieur, laissez-vous toucher à ses prieres et aux miennes, et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressemens d'une si belle inclination.

BERALDE.

Mon frere, pouvez-vous tenir là-contre?

TOINETTE.

Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour?

ARGAN

Qu'il se fasse medecin, je consens au mariage. Oüy, faites-vous medecin, je vous donne ma fille.

CLEANTE.

Tres-volontiers, Monsieur; s'il ne tient qu'à cela pour estre vostre gendre, je me feray medecin, apothiquaire mesmes, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, et je ferois bien d'autres choses pour obtenir la belle Angelique.

BERALDE.

Mais, mon frere, il me vient une pensée. Faites-vous medecin vous-mesme. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.

Cela est vray. Voila le vray moyen de vous guerir bien-tost; et il n'y a point de maladie si

osée que de se joüer à la personne d'un medecin.

ARGAN.

Je pense, mon frere, que vous vous mocquez de moy. Est-ce que je suis en âge d'étudier?

BERALDE.

Bon, étudier! Vous estes assez sçavant; et il y en a beaucoup parmy eux qui ne sont pas plus habiles que vous.

ARGAN.

Mais il faut sçavoir bien parler latin, connoistre les maladies, et les remedes qu'il y faut faire.

BERALDE.

En recevant la robe et le bonnet de medecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez aprés plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.

Quoy! l'on sçait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là?

BERALDE.

Oüy. L'on n'a qu'à parler; avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient sçavant, et toute sottise devient raison.

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, quand il n'y auroit que vostre barbe, c'est déja beaucoup, et la barbe fait plus de la moitié d'un medecin.

CLEANTE.

En tout cas, je suis prest à tout.

BERALDE.

Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure?

ARGAN.

Comment, tout à l'heure?

BERALDE.

Oüy, et dans vostre maison?

ARGAN.

Dans ma maison ?

BERALDE.

Oüy. Je connois une Faculté de mes amies qui viendra tout à l'heure en faire la ceremonie dans vostre sale. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais moy, que dire? que répondre?

BERALDE.

On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit decent, je vay les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

CLEANTE.

Que voulez-vous dire, et qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies?

TOINETTE.

Quel est donc vostre dessein ?

BERALDE.

De nous divertir un peu ce soir. Les comediens ont fait un petit intermede de la reception d'un medecin, avec des danses et de la musique; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frere y fasse le premier personnage.

ANGELIQUE.

Mais, mon oncle, il me semble que vous vous joüez un peu beaucoup de mon pere.

BERALDE.

Mais, ma niéce, ce n'est pas tant le joüer que s'accommoder à ses fantaisies. Tout cecy n'est qu'entre-nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comedie les uns aux autres. Le carnaval authorise cela. Allons viste preparer toutes choses.

CLEANTE, *à Angelique.*

Y consentez-vous?

ANGELIQUE.

Oüy, puisque mon oncle nous conduit.

TROISIÉME INTERMEDE

C'est une ceremonie burlesque d'un homme qu'on fait medecin, en recit, chant et danse.

ENTRÉE DE BALLET.

Plusieurs tapissiers viennent preparer la salle et placer les bancs en cadence. Ensuite dequoy toute l'assemblée, composée de huit porte-seringues, six apothiquaires, vingt-deux docteurs, et celuy qui se fait recevoir medecin, huit chirurgiens dansans et deux chantans, chacun entre et prend ses places selon son rang.

PRÆSES.

Sçavantissimi Doctores,
Medicinæ professores,
Qui hic assemblati estis,
Et vos, altri Messiores,
Sententiarum Facultatis
Fideles executores,
Chirurgiani et apothicari,
Atque tota compania aussi,
Salus, honor et argentum,
Atque bonum appetitum.

⁂

Non possum, docti Confréri,
En moy satis admirari
Qualis bona inventio
Est medici professio;
Quam bella chosa est et bene trovata,
Medicina illa benedicta,
Quæ, suo nomine solo,
Surprenanti miraculo,
Depuis si longo tempore,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus,
Et quod grandes et petiti
Sunt de nobis infatuti :
Totus mundus, currens ad nostros remedios,
Nos regardat sicut deos,
Et nostris ordonnanciis
Principes et reges soumissos videtis.

Donque il est nostræ sapientiæ,
Boni sensus atque prudentiæ,
De fortement travaillare
A nos bene conservare
In tali credito, voga et honore,

Et prandere gardam à non recevere
In nostro docto corpore
Quam personas capabiles,
Et totas dignas ramplire
Has plaças honorabiles.

ꝏ

C'est pour cela que nunc convocati estis,
Et credo quod trovabitis
Dignam matieram medici
In sçavanti homine que voicy,
Lequel, in chosis omnibus,
Dono ad interrogandum
Et à fond examinandum
Vostris capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR.

Si mihi licenciam dat dominus præses,
Et tanti docti doctores,
Et assistantes illustres,
Tres-sçavanti bacheliero,
Quem estimo et honoro,
Domandabo causam et rationem quare
Opium facit dormire.

BACHELIERUS.

Mihi à docto doctore
Domandatur causam et rationem quare
Opium facit domire?
A quoy respondeo :
Quia est in eo

Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere :
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.
Bene, bene respondere.

SECUNDUS DOCTOR.

Cum permissione domini præsidis,
Doctissimæ Facultatis,
Et totius his nostris actis
Companiæ assistantis,
Domandabo tibi, docte bacheliere,
Quæ sunt remedia,
Quæ in maladia
Ditte hidropisia
Convenit facere.

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere :
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

TERTIUS DOCTOR.

Si bonum semblatur domino præsidi,

Doctissimæ Facultati
Et companiæ præsenti,
Domandabo tibi, docte bacheliere,
Quæ remedia eticis,
Pulmonicis atque asmaticis,
Trovas à propos facere.

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere :
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

QUARTUS DOCTOR.

Super illas maladias,
Doctus bachelierus dixit maravillas,
Mais, si non ennuyo dominum præsidem,
Doctissimam Facultatem,
Et totam honorabilem
Companiam écoutantem,
Faciam illi unam questionem :
Dez hiero maladus unus
Tombavit in meas manus;
Habet grandam fiévram cum redoublamentis,
Grandam dolorem capitis,
Et grandum malum au costé,
Cum granda difficultaté
Et pena à respirare :
Veillas mihi dire,

Docte bacheliere,
Quid illi facere.

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

QUINTUS DOCTOR.

Mais si maladia,
Opinatria,
Non vult se garire,
Quid illi facere?

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare,
Reseignare, repurgare, et reclisterisare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere :
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

PRÆSES.

Juras gardare statuta
Per Facultatem præscripta,
Cum sensu et jugeamento?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

Essere in omnibus

Consultationibus
Ancieni aviso,
Aut bono,
Aut mauvaiso?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

De non jamais te servire
De remediis aucunis,
Quam de ceux seulement doctæ Facultatis;
Maladus deust-il crevare
Et mori de suo malo?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

Ego, cum isto boneto
Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo
Virtutem et puissanciam
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impune per totam terram.

ENTRÉE DE BALLET.

Tous ces chirurgiens et apothiquaires viennent luy faire la reverence en cadence.

BACHELIERUS.

Grandes doctores doctrinæ,
De la rhubarbe et du sené,
Ce seroit sans douta à moy chosa folla,
Inepta et ridicula,
Si j'alloibam m'engageare
Vobis loüangeas donare,
Et entreprenoibam adjoûtare
Des lumieras au soleillo
Et des etoilas au cielo,
Des ondas à l'Oceano
Et des rosas au printanno;
Agreate qu'avec uno moto,
Pro toto remercimento,
Randam gratiam corpori tam docto.
Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à naturæ et qu'à patri meo :
Natura et pater meus
Hominem me habent factum;
Mais vos me, ce qui est bien plus,
Avetis factum medicum,
Honor, favor, et gratia,
Qui in hoc corde que voila,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in secula.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor, qui tam bene parlat,
Mille, mille annis, et manget, et bibat,
Et seignet, et tuat!

ENTRÉE DE BALLET.

Tous les chirurgiens et les apothiquaires dansent au son des instrumens et des voix, et des battemens de mains, et des mortiers d'apothiquaires.

CHIRURGUS.

Puisse-t'il voir doctas
Suas ordonnancias
Omnium chirurgorum
Et apotiquarum
Remplire boutiquas.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor, qui tam bene parlat!
Mille, mille annis, et manget, et bibat,
Et seignet, et tuat!

CHIRURGUS.

Puisse toti anni
Luy essere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quam pestas, verolas,

Fiévras, pluresias,
Fluxus de sang et dissenterias.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor, qui tam bene parlat!
Mille, mille annis, et manget, et bibat,
Et seignet, et tuat!

DERNIERE ENTRÉE DE BALLET.

Des medecins, des chirurgiens et des apotiquaires, qui sortent tous, selon leur rang, en ceremonie, comme ils sont entrez.

POÉSIES DIVERSES

REMERCIMENT
AU ROY

Vostre paresse enfin me scandalise,
Ma muse, obeïssez-moy :
Il faut ce matin, sans remise,
Aller au lever du Roy :
Vous sçavez bien pourquoy,
Et ce vous est une honte
De n'avoir pas esté plus prompte
A le remercier de ses fameux bienfaits;
Mais il vaut mieux tard que jamais;
Faites donc vostre conte
D'aller au Louvre accomplir mes souhaits.

Gardez-vous bien d'estre en muse bastie;
Un air de muse est choquant dans ces lieux:
On y veut des objets à réjoüir les yeux,
Vous en devez estre avertie,
Et vous ferez vostre cour beaucoup mieux,

Lors qu'en marquis vous serez travestie.
Vous sçavez ce qu'il faut pour paroistre marquis.
N'oubliez rien de l'air ny des habits :
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de pris;
Que le rabat soit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits;
Mais sur tout je vous recommande
Le manteau d'un ruban sur le dos retroussé :
La galanterie en est grande,
Et, parmi les marquis de la plus haute bande,
C'est pour estre placé.

Avec vos brillantes hardes
Et vostre ajustement,
Faites tout le trajet de la salle des Gardes,
Et, vous peignant galamment,
Portez de tous costez vos regards brusquement,
Et ceux que vous pourrez connoistre,
Ne manquez pas, d'un haut ton,
De les saluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent estre ;
Cette familiarité
Donne à quiconque en use un air de qualité.

Gratez du peigne à la porte
De la chambre du Roy,
Ou si, comme je prévoy,
La presse s'y trouve forte,
Monstrez de loin vostre chapeau,
Ou montez sur quelque chose,
Pour faire voir vostre museau,

Et criez, sans aucune pause,
D'un ton rien moins que naturel :
Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel.
Jettez-vous dans la foule, et tranchez du notable;
Coudoyez un chacun; point du tout de quartier.
Pressez, poussez, faites le diable,
Pour vous mettre le premier;
Et, quand mesme l'huissier,
A vos desirs inexorable,
Vous trouveroit en face un marquis repoussable,
Ne demordez point pour cela,
Tenez toûjours ferme là;
A déboucher la porte il iroit trop du vostre :
Faites qu'aucun n'y puisse penetrer,
Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer
Pour faire entrer quelqu'autre.

Quand vous serez entré, ne vous relaschez pas.
Pour assieger la chaise, il faut d'autres combats.
Taschez d'en estre des plus proches
En y gagnant le terrain pas à pas;
Et, si des assiegeans le prevenant amas
En boûche toutes les approches,
Prenez le party doucement
D'attendre le Prince au passage :
Il connoistra vostre visage,
Malgré vostre déguisement,
Et lors, sans tarder davantage,
Faites-luy vostre compliment.

Vous pourriez aysément l'étendre,
Et parler des transports qu'en vous font éclater

Les surprenans bien-faits que, sans les meriter,
Sa liberale main sur vous daigne respandre,
Et des nouveaux efforts où s'en va vous porter
L'excez de cet honneur où vous n'osiez pretendre;
Luy dire comme vos desirs
Sont, aprés ses bontez, qui n'ont point de pareilles,
D'employer à sa gloire, ainsi qu'à ses plaisirs,
Tout vostre art et toutes vos veilles;
Et là-dessus luy promettre merveilles,
Sur ce chapitre on n'est jamais à sec :
Les Muses sont de grandes prometteuses,
Et, comme vos sœurs les causeuses
Vous ne manqueriez pas, sans doute, par le bec.
Mais les grands princes n'ayment gueres
Que les complimens qui sont courts;
Et le nostre sur tout a bien d'autres affaires
Que d'escouter tous vos discours.
La loüange et l'encens n'est pas ce qui le touche;
Dés que vous ouvrirez la bouche
Pour luy parler de grace et de bienfait,
Il comprendra d'abord ce que vous voudrez dire,
Et, se mettant doucement à sousrire,
D'un air qui sur les cœurs fait un charmant effet,
Il passera comme un trait,
Et cela vous doit suffire;
Voila vostre compliment fait.

A Monsieur de La Mothe le Vayer,
sur la mort de Monsieur son fils.

SONNET

Aux larmes, Le Vayer, laisse tes yeux ouverts;
Ton deüil est raisonnable, encor qu'il soit extréme,
Et, lors que pour tousjours on perd ce que tu perds,
La sagesse, croy-moy, peut pleurer elle-mesme.

On se propose à tort cent preceptes divers
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on ayme :
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu supréme.

On sçait bien que les pleurs ne rameneront pas
Ce cher fils que t'enleve un impréveu trépas,
Mais la perte par là n'en est pas moins cruelle :

Ses vertus d'un chacun le faisoient reverer;
Il avoit le cœur grand, l'esprit beau, l'ame belle,
Et ce sont des sujets à tousjours le pleurer.

Vous voyez bien, Monsieur, que je m'écarte fort du chemin qu'on suit d'ordinaire en pareille rencontre, et que le sonnet que je vous envoye n'est rien moins qu'une consolation; mais j'ay crû qu'il falloit en user de la sorte avec

vous, et que c'est consoler un philosophe que de luy justifier ses larmes, et de mettre sa douleur en liberté. Si je n'ay pas trouvé d'assez fortes raisons pour affranchir vostre tendresse des severes leçons de la philosophie et pour vous obliger à pleurer sans contrainte, il en faut accuser le peu d'eloquence d'un homme qui ne sçauroit persuader ce qu'il sçait si bien faire.

VERS

Placés au bas d'une estampe de Le Doyen, d'après F. Chauveau, représentant *La Confrairie de l'esclavage de Nostre Dame de la Charité establie en l'eglise des Religieux de la Charité par nostre S. P. le pape Alexandre VII, l'an* 1665.

Brisez les tristes fers du honteux esclavage
Où vous tient du peché le commerce odieux,
Et venez recevoir le glorieux servage
Que vous tendent les mains de la reyne des cieux.
L'un sur vous à vos sens donne pleine victoire,
L'autre sur vos desirs vous fait regner en roys;
L'un vous tire aux enfers, et l'autre dans la gloire :
Helas! peut-on, mortels, balancer sur ce chois?

STANCES GALANTES

Souffrez qu'Amour cette nuit vous réveille,
Par mes soûpirs laissez-vous enflamer :
Vous dormez trop, adorable merveille,
Car c'est dormir que de ne point aimer.

Ne craignez rien, dans l'amoureux empire
Le mal n'est pas si grand que l'on le fait;
Et, lors qu'on aime et que le cœur soûpire,
Son propre mal souvent le satisfait.

Le mal d'aimer, c'est de le vouloir taire;
Pour l'éviter, parlez en ma faveur.
Amour le veut, n'en faites point mystere;
Mais vous tremblez, et ce dieu vous fait peur.

Peut-on souffrir une plus douce peine?
Peut-on subir une plus douce loy?
Qu'estant des cœurs l'unique souveraine,
Dessus le vostre Amour agisse en roy.

Rendez-vous donc, ô divine Amarante,
Soûmettez-vous aux volontez d'Amour;
Aimez pendant que vous estes charmante,
Car le temps passe, et n'a point de retour.

BOUTS-RIMEZ COMMANDEZ

Sur le bel air.

Que vous m'embarrassez avec vostre... grenoüille,
Qui traisne à ses talons le doux mot d'... hipocras,
Je hay des bouts-rimez le pueril... fatras,
Et tiens qu'il vaudroit mieux filer une... quenoüille.

La gloire du bel air n'a rien qui me... chatoüille,
Vous m'assommez l'esprit avec un gros... platras,
Et je tiens heureux ceux qui sont morts à... Coutras,
Voyant tout le papier qu'en sonnets on... barboüille.

M'accable derechef la haine du... cagot,
Plus méchant mille fois que n'est un vieux... magot,
Plûtost qu'un bout-rimé me fasse entrer en... dance.

Je vous le chante clair comme un... chardonneret,
Au bout de l'univers je fuys dans une... manse.
Adieu, grand prince, adieu, tenez-vous... guilleret.

AU ROI

SUR LA CONQUETE DE LA FRANCHE-COMTE

Ce sont faits inouïs, GRAND ROI, que tes victoires!
L'avenir aura peine à les bien concevoir;
Et de nos vieux héros les pompeuses histoires
Ne nous ont point chanté ce que tu nous fais voir.

Quoi! presque au même instant qu'on te l'a vu résoudre,
Voir toute une province unie à tes États!
Les rapides torrents, et les vents, et la foudre,
Vont-ils, dans leurs effets, plus vite que ton bras?

N'attends pas, au retour d'un si fameux ouvrage,
Des soins de notre muse un éclatant hommage.
Cet exploit en demande, il le faut avouer;
Mais nos chansons, GRAND ROI, ne sont pas sitôt prêtes,
Et tu mets moins de temps à faire tes conquêtes
Qu'il n'en faut pour les bien loüer.

LA GLOIRE
DU VAL-DE-GRACE

Digne fruit de vingt ans de travaux somptueüs,
Auguste bastiment, temple majestueüs,
Dont le dome superbe, élevé dans la nuë,
Pare du grand Paris la magnifique veuë,
Et, parmy tant d'objets semez de toutes parts,
Du voyageur surpris prend les premiers regards,
Fais briller à jamais, dans ta noble richesse,
La splendeur du saint vœu d'une grande princesse,
Et porte un témoignage à la posterité
De sa magnificence et de sa pieté.
Conserve à nos neveux une montre fidelle
Des exquises beautez que tu tiens de son zele.
Mais défens bien sur tout de l'injure des ans
Le chef-d'œuvre fameux de ses riches presens;
Cet éclatant morceau de sçavante peinture
Dont elle a couronné ta noble architecture.
C'est le plus bel effet des grans soins qu'elle a pris,

Et ton marbre et ton or ne sont point de ce pris.
Toy qui dans cette coupe, à ton vaste genie
Comme un ample theatre heureusement fournie,
Es venu déployer les precieus tresors
Que le Tibre t'a veu ramasser sur ses bords,
Dy-nous, fameux Mignard, par qui te sont versées
Les charmantes beautez de tes nobles pensées,
Et dans quel fonds tu prends cette varieté
Dont l'esprit est surpris et l'œil est enchanté?
Dy-nous quel feu divin, dans tes fecondes veilles,
De tes expressions enfante les merveilles;
Quel charme ton pinceau répand dans tous ses traits;
Quelle force il y mesle à ses plus doux attraits,
Et quel est ce pouvoir qu'au bout des doigts tu portes,
Qui sçait faire à nos yeux vivre des choses mortes,
Et, d'un peu de mélange et de bruns et de clairs,
Rendre esprit la couleur, et les pierres des chairs?
Tu te tais, et pretens que ce sont des matieres
Dont tu dois nous cacher les sçavantes lumieres;
Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus,
Te coustent un peu trop pour estre répandus.
Mais ton pinceau s'explique, et trahit ton silence.
Malgré toy de ton art il nous fait confidence,
Et, dans ses beaux efforts à nos yeux étalez,
Les mysteres profonds nous en sont révelez.
Une pleine lumiere icy nous est offerte;
Et ce dome pompeux est une école ouverte,
Où l'ouvrage, faisant l'office de la voix,
Dicte de son grand art les souveraines loix.
Il nous dit fortement les trois nobles parties[1]

1. L'invention, dessein et coloris.

Qui rendent d'un tableau les beautez assorties,
Et dont, en s'unissant, les talens relevez
Donnent à l'univers les peintres achevez.
Mais des trois, comme reine, il nous expose celle[1]
Que ne peut nous donner le travail ny le zele,
Et qui, comme un present de la faveur des cieux,
Est du nom de divine appelée en tous lieux.
Elle, dont l'essor monte au dessus du tonnerre,
Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre;
Qui meut tout, regle tout, en ordonne à son choix,
Et des deux autres meine et regit les emplois.
Il nous enseigne à prendre une digne matiere,
Qui donne au feu du peintre une vaste carriere,
Et puisse recevoir tous les grands ornemens
Qu'enfante un beau genie en ses accouchemens,
Et dont la poësie et sa sœur la peinture
Parent l'instruction de leur docte imposture;
Composent avec art ces attraits, ces douceurs,
Qui font à leurs leçons un passage en nos cœurs,
Et par qui, de tout temps, ces deux sœurs si pareilles
Charment, l'une les yeux, et l'autre les oreilles.
Mais il nous dit de fuïr un discord apparent
Du lieu que l'on nous donne et du sujet qu'on prend,
Et de ne point placer dans un tombeau des festes,
Le ciel contre nos piez et l'enfer sur nos testes.
Il nous apprend à faire avec détachement
De groupes contrastez un noble ageancement,
Qui du champ du tableau fasse un juste partage,
En conservant les bords un peu legers d'ouvrage;

---

1. I. L'invention, premiere partie de la peinture.

N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux
Qui rompe ce repos si fort amy des yeux,
Mais où, sans se presser, le groupe se rassemble,
Et forme un doux concert, fasse un beau tout-ensemble,
Où rien ne soit à l'œil mandié ny redit;
Tout s'y voyant tiré d'un vaste fonds d'esprit,
Assaisonné du sel de nos graces antiques,
Et non du fade goust des ornemens gothiques,
Ces monstres odieux des siecles ignorans,
Que de la barbarie ont produits les torrens,
Quand leur cours, inondant presque toute la terre,
Fit à la politesse une mortelle guerre,
Et, de la grande Rome abbatant les remparts,
Vint avec son empire étouffer les beaux arts.
Il nous montre à poser avec noblesse et grace
La premiere figure à la plus belle place,
Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur
Qui s'empare d'abord des yeux du spectateur :
Prenant un soin exact que, dans tout un ouvrage,
Elle jouë aux regards le plus beau personnage,
Et que, par aucun role au spectacle placé,
Le heros du tableau ne se voye effacé.
Il nous enseigne à fuïr les ornemens débiles
Des episodes froids, et qui sont inutiles;
A donner au sujet toute sa verité;
A luy garder par tout pleine fidelité,
Et ne se point porter à prendre de licence,
A moins qu'à des beautez elle donne naissance.
Il nous dicte amplement les leçons du dessein[1]

---

1. II. Le dessein, seconde partie de la peinture.

Dans la maniere grecque et dans le goust romain,
Le grand choix du beau vray, de la belle nature,
Sur les restes exquis de l'antique sculpture,
Qui, prenant d'un sujet la brillante beauté,
En sçavoit separer la foible verité,
Et, formant de plusieurs une beauté parfaite,
Nous corrige par l'art la nature qu'on traite.
Il nous explique à fond, dans ses instructions,
L'union de la grace et des proportions;
Les figures par tout doctement dégradées,
Et leurs extremitez soigneusement gardées;
Les contrastes sçavans des membres agroupez,
Grands, nobles, étendus, et bien dévelopez,
Balancez sur leur centre en beauté d'attitude,
Tous formez l'un pour l'autre avec exactitude,
Et n'offrant point aux yeux ces galimatias
Où la teste n'est point de la jambe ou du bras;
Leur juste attachement aux lieux qui les font naistre,
Et les muscles touchez autant qu'ils doivent l'estre;
La beauté des contours observez avec soin,
Point durement traitez, amples, tirez de loin,
Inégaux, ondoyans, et tenans de la flâme,
Afin de conserver plus d'action et d'ame;
Les nobles airs de teste amplement variez,
Et tous au caractere avec choix mariez.
Et c'est là qu'un grand peintre, avec pleine largesse,
D'une feconde idée étale la richesse,
Faisant briller par tout de la diversité,
Et ne tombant jamais dans un air repeté;
Mais un peintre commun trouve une peine extréme;
A sortir, dans ses airs, de l'amour de soy-mesme
De redites sans nombre il fatigue les yeux,

Et, plein de son image, il se peint en tous lieux.
Il nous enseigne aussi les belles draperies,
De grans plis bien jettez suffisamment nourries,
Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nû,
Mais qui, pour le marquer, soit un peu retenu,
Qui ne s'y cole point, mais en suive la grace,
Et, sans la serrer trop, la carresse et l'embrasse.
Il nous montre à quel air, dans quelles actions,
Se distinguent à l'œil toutes les passions;
Les mouvemens du cœur peints, d'une adresse extrême,
Par des gestes puisez dans la passion mesme,
Bien marquez pour parler, appuyez, forts et nets,
Imitans en vigueur les gestes des muets,
Qui veulent reparer la voix que la nature
Leur a voulu nier ainsi qu'à la peinture.
Il nous étale enfin les mysteres exquis
De la belle partie où triompha Zeuxis[1],
Et qui, le revestant d'une gloire immortelle,
Le fit aller du pair avec le grand Apelle.
L'union, les concerts, et les tons des couleurs,
Contrastes, amitiez, ruptures et valeurs,
Qui font les grans effets, les fortes impostures,
L'achevement de l'art et l'ame des figures.
Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau
On peut prendre le jour et le champ du tableau;
Les distributions et d'ombre et de lumiere
Sur chacun des objets et sur la masse entiere;
Leur dégradation, dans l'espace de l'air,
Par les tons differens de l'obscur et du clair;

---

1. III. Le coloris, troisiéme partie de la peinture.

Et quelle force il faut aux objets mis en place,
Que l'approche distingue et le lointain efface;
Les gracieux repos, que, par des soins communs,
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux bruns;
Avec quel agrément d'insensible passage
Doivent ces opposez entrer en assemblage;
Par quelle douce cheute ils doivent y tomber,
Et dans un milieu tendre aux yeux se dérober;
Ces fonds officieux qu'avec art on se donne,
Qui reçoivent si bien ce qu'on leur abandonne;
Par quels coups de pinceau formant de la rondeur
Le peintre donne au plat le relief du sculpteur;
Quel adoucissement des teintes de lumiere
Fait perdre ce qui tourne, et le chasse derriere,
Et comme, avec un champ fuyant, vague et leger,
La fierté de l'obscur, sur la douceur du clair
Triomphant de la toile, en tire avec puissance
Les figures que veut garder sa resistance,
Et, malgré tout l'effort qu'elle opose à ses coups,
Les détache du fond et les ameine à nous.

Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage;
Mais, illustre Mignard, n'en prens aucun ombrage;
Ne crains pas que ton art, par ta main découvert,
A marcher sur tes pas tienne un chemin ouvert,
Et que de ses leçons les grans et beaux oracles
Elevent d'autres mains à tes doctes miracles.
Il y faut les talens que ton merite joint;
Et ce sont des secrets qui ne s'apprennent point.
On n'acquiert point, Mignard, par les soins qu'on se donne,
Trois choses dont les dons brillent dans ta personne:
Les passions, la grace, et les tons de couleur,
Qui des riches tableaux font l'exquise valeur.

Ce sont presens du Ciel, qu'on voit peu qu'il assemble,
Et les siecles ont peine à les trouver ensemble.
C'est par là qu'à nos yeux nuls travaux enfantez
De ton noble travail n'atteindront les beautez.
Malgré tous les pinceaux que ta gloire réveille,
Il sera de nos jours la fameuse merveille;
Et des bouts de la terre en ces superbes lieux
Attirera les pas des sçavans curieux.

O vous, dignes objets de la noble tendresse
Qu'a fait briller pour vous cette auguste princesse,
Dont au grand Dieu naissant, au veritable Dieu,
Le zele magnifique a consacré ce lieu;
Purs esprits, où du Ciel sont les graçes infuses,
Beaux temples des vertus, admirables récluses,
Qui, dans vostre retraite, avec tant de ferveur,
Meslez parfaitement la retraite du cœur,
Et, par un choix pieux hors du monde placées,
Ne détachez vers luy nulle de vos pensées,
Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous
Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux,
D'y nourrir par vos yeux les précieuses flâmes
Dont si fidellement brûlent vos belles ames;
D'y sentir redoubler l'ardeur de vos desirs,
D'y donner à toute heure un encens de soûpirs,
Et d'embrasser du cœur une image si belle
Des celestes beautez de la gloire éternelle,
Beautez qui dans leurs fers tiennent vos libertez,
Et vous font mépriser toutes autres beautez!

Et toy, qui fus jadis la maistresse du monde,
Docte et fameuse école en raretez féconde,
Où les arts déterrez ont, par un digne effort,
Reparé les degasts des barbares du Nort;

Source des beaux débris des siecles memorables,
O Rome, qu'à tes soins nous sommes redevables
De nous avoir rendu, façonné de ta main,
Ce grand homme, chez toy devenu tout Romain,
Dont le pinceau celebre, avec magnificence,
De ses riches travaux vient parer nostre France,
Et dans un noble lustre y produire à nos yeux
Cette belle peinture inconnuë en ces lieux,
La fresque, dont la grace, à l'autre preferée,
Se conserve un éclat d'éternelle durée,
Mais dont la promptitude et les brusques fiertez
Veulent un grand genie à toucher ses beautez !
De l'autre, qu'on connoist, la traittable methode
Aux foiblesses d'un peintre aisément s'accommode.
La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif genie attend la pesanteur.
Elle sçait secourir, par le temps qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tatonne;
Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux,
Revenir, quand on veut, avec de nouveaux yeux.
Cette commodité de retoucher l'ouvrage
Aux peintres chancelans est un grand avantage;
Et ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend,
On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.
Mais la fresque est pressante, et veut sans complaisance
Qu'un peintre s'accommode à son impatience,
La traite à sa maniere, et d'un travail soudain
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main.
La severe rigueur de ce moment qui passe
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grace.
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout au premier coup se doit executer.

Elle veut un esprit où se rencontre unie
La pleine connoissance avec le grand genie
Secouru d'une main propre à le seconder,
Et maistresse de l'art jusqu'à le gourmander;
Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide,
Et dont, comme un éclair, la justesse rapide
Répande dans ses fonds, à grands traits non tastez,
De ses expressions les touchantes beautez.
C'est par là que la fresque, éclatante de gloire,
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,
Et que tous les sçavans, en juges délicats,
Donnent la préference à ses masles appas.
Cent doctes mains chez elle ont cherché la loüange;
Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel-Ange,
Les Mignards de leur siecle, en illustres rivaux,
Ont voulu par la fresque anoblir leurs travaux.
Nous la voyons icy doctement revestuë
De tous les grands attraits qui surprennent la veuë.
Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux,
Et la belle inconnuë a frapé tous les yeux.
Elle a non seulement, par ses graces fertiles,
Charmé du grand Paris les connoisseurs habiles,
Et touché de la Cour le beau monde sçavant;
Ses miracles encor ont passé plus avant,
Et de nos courtisans les plus legers d'étude
Elle a pour quelque temps fixé l'inquiétude,
Arresté leur esprit, attaché leurs regards,
Et fait descendre en eux quelque goust des beaux arts.
Mais ce qui plus que tout éleve son merite,
C'est de l'auguste Roy l'éclatante visite.
Ce monarque, dont l'ame aux grandes qualitez
Joint un goust délicat des sçavantes beautez,

Qui, separant le bon d'avec son apparence,
Décide sans erreur et loüe avec prudence,
Loüis, le grand Loüis, dont l'esprit souverain
Ne dit rien au hazard et voit tout d'un œil sain,
A versé de sa bouche à ses graces brillantes
De deux précieux mots les douceurs chatoüillantes;
Et l'on sçait qu'en deux mots ce Roy judicieux
Fait des plus beaux travaux l'éloge glorieux.
Colbert, dont le bon goust suit celuy de son maistre,
A senty mesme charme, et nous le fait paroistre.
Ce vigoureus genie, au travail si constant,
Dont la vaste prudence à tous emplois s'étend,
Qui du choix souverain tient, par son haut merite,
Du commerce et des arts la suprême conduite,
A d'une noble idée enfanté le dessein,
Qu'il confie aux talens de cette docte main,
Et dont il veut par elle attacher la richesse
Aux sacrez murs du temple où son cœur s'interesse[1].
La voila, cette main, qui se met en chaleur ;
Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur,
Empaste, adoucit, touche, et ne fait nulle pose :
Voila qu'elle a finy; l'ouvrage aux yeux s'expose,
Et nous y découvrons, aux yeux des grans experts,
Trois miracles de l'art en trois tableaux divers;
Mais, parmy cent objets d'une beauté touchante,
Le dieu porte au respect, et n'a rien qui n'enchante;
Rien en grace, en douceur, en vive majesté,
Qui ne presente à l'œil une divinité.
Elle est toute en ses traits si brillans de noblesse.

---

1. S.-Eustache.

La grandeur y paroist, l'équité, la sagesse,
La bonté, la puissance; enfin ces traits font voir
Ce que l'esprit de l'homme a peine à concevoir.
Poursuis, ô grand Colbert, à vouloir dans la France
Des arts que tu régis établir l'excellence;
Et donne à ce projet et si grand et si beau
Tous les riches momens d'un si docte pinceau.
Attache à des travaux dont l'éclat te renomme
Les restes précieux des jours de ce grand homme.
Tels hommes rarement se peuvent presenter;
Et, quand le Ciel les donne, il en faut profiter.
De ces mains, dont les temps ne sont gueres prodigues,
Tu dois à l'univers les sçavantes fatigues.
C'est à ton ministere à les aller saisir
Pour les mettre aux emplois que tu peus leur choisir;
Et, pour ta propre gloire, il ne faut point attendre
Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit prendre.
Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans,
Peu faits à s'acquiter des devoirs complaisans.
A leurs reflexions tout entiers ils se donnent,
Et ce n'est que par là qu'ils se perfectionnent.
L'étude et la visite ont leurs talens à part.
Qui se donne à la cour se dérobe à son art.
Un esprit partagé rarement s'y consomme;
Et les emplois de feu demandent tout un homme.
Ils ne sçauroient quitter les soins de leur mestier
Pour aller chaque jour fatiguer ton portier;
Ny partout prés de toy, par d'assidus hommages,
Mandier des prosneurs les éclatans suffrages.
Cet amour de travail, qui toûjours regne en eux,
Rend à tous autres soins leur esprit paresseux;
Et tu dois consentir à cette negligence,

Qui de leurs beaux talens te nourrit l'excellence.
Souffre que, dans leur art s'avançant chaque jour,
Par leurs ouvrages seuls ils te fassent leur cour.
Leur merite à tes yeux y peut assez paroistre.
Consultes-en ton goust; il s'y connoist en maistre,
Et te dira toûjours, pour l'honneur de ton choix,
Sur qui tu dois verser l'éclat des grands emplois.
C'est ainsi que des arts la renaissante gloire
De tes illustres soins ornera la memoire,
Et que ton nom, porté dans cent travaux pompeux,
Passera triomphant à nos derniers neveux.

NOTES

DU TOME HUITIÈME

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

La Comtesse d'Escarbagnas n'occupe pas une place bien importante dans le théâtre de Molière. Ce n'est qu'une esquisse, mais elle est tracée de main de maître. C'est la première fois que Molière fait des ridicules de la province le fond de sa pièce et qu'il les attaque aussi directement. Monsieur Tibaudier, et surtout la comtesse d'Escarbagnas, sont des types vraiment comiques et des mieux réussis, qui font ressortir davantage les caractères aimables et charmants du vicomte et de Julie.

Lors de sa première représentation, qui eut lieu, le 2 décembre 1671, sur le théâtre de la Cour, à Saint-Germain, *la Comtesse d'Escarbagnas* composait, avec une pastorale dont il ne nous est resté que la liste des personnages, un divertissement intitulé *le Ballet des Ballets,* donné par le roi à l'occasion du mariage de Monsieur avec la princesse de Bavière. Lorsque, plus tard, dégagée de tous ces accessoires, elle fut représentée, telle que nous la voyons, sur le théâtre du Palais-Royal, le 8 juillet 1672, elle obtint un très vif succès.

La Comtesse d'Escarbagnas n'a pas été imprimée du vivant de Molière; elle figure pour la première fois dans l'édition collective de 1682, où nous en avons pris le texte.

Page 4, ligne 16. Il y a bien : *et de là s'est jetté*, sans l'adjonction du pronom *il*.

— 29. Le *Prêtre-Jean* est un personnage imaginaire du moyen âge, dont on entendit parler pour la première fois vers le milieu du XIIe siècle ; c'était une sorte de prêtre-roi dont le royaume se trouvait, suivant les uns, en Asie, derrière l'Arménie et la Perse, et, suivant les autres, en Afrique, dans l'Abyssinie. — Quoique notre texte donne *Prête-Jean*, nous avons cru devoir imprimer *Prêtre-Jean*, regardant comme inutile de reproduire une faute évidente.

10, 7. *Avoir des yeux que pour vous*, pour « avoir des yeux *pour d'autres* que pour vous », locution usitée au XVIIe siècle.

17, 4. *Ay* ne se trouve pas répété devant *veu*, et régulièrement il devrait l'être.

— 22-24. Ces *hostels* étaient des auberges.

25, 23. Martial, parfumeur à la mode, qui était en même temps valet de chambre de Monsieur.

26, 17. *Le bon vespres*, c'est-à-dire le bonsoir.

28, 8. *Document* a ici le sens du latin *documentum*, et veut dire enseignement.

29, 5. Il y a bien *me joüois*.

32, 13. C'est bien *la sang* qu'il faut ici, et non *le sang*, comme on a cru devoir l'imprimer depuis. On jurait *par la sambleu*, qui est devenu *palsambleu*. Ce juron veut dire, d'ailleurs, « par le sang de Dieu ».

35, 2. *Être au poil et à la plume* s'est dit d'abord d'un chien qui arrête aussi bien le gibier à poil que le gibier à plume, et, par extension, cette expression s'est appliquée à un homme qui est également apte à divers emplois, ou qui peut tenir tête à un autre.

LES FEMMES SÇAVANTES.

Les Femmes sçavantes sont, pour ainsi dire, la continuation des *Précieuses ridicules*. Dans la première de ces deux pièces, Molière s'est attaqué aux habituées de l'hôtel de Rambouillet ainsi qu'aux élèves qu'elles ont formées par toute la France. Depuis, le vent a changé, et, de la littérature, les précieuses ont passé à la science, qui les rend encore plus ridicules. Aussi Molière ne manque-t-il pas l'occasion du nouveau succès que lui assure ce nouveau travers à combattre.

La pièce des *Femmes sçavantes*, l'une des meilleures et des mieux pondérées de Molière, réussit complètement à la cour et dans le monde des lettrés, mais ne reçut pas du public l'accueil qu'elle méritait; jouée pour la première fois le 11 mars 1672, elle n'obtint alors que dix-neuf représentations consécutives. On s'explique facilement la froideur des spectateurs pour une œuvre dépourvue d'intrigue et roulant uniquement sur des questions et des faits assez indifférents à la plupart d'entre eux. C'est, d'ailleurs, une des pièces de Molière qui ont le plus vieilli, puisqu'elle n'avait pour but que de poursuivre un ridicule qui n'a eu qu'une existence éphémère. Celui-là a été successivement remplacé par bien d'autres, et aujourd'hui il nous manque un Molière pour mettre sur la scène, avec la même verve et la même justesse d'expression et d'observation, les femmes qui réclament pour elles le bulletin de vote et le siège aux assemblées publiques.

Ajoutons que le principal intérêt de la pièce, son côté le plus piquant pour les contemporains de Molière, se trouvait dans le rôle de Trissotin, qui s'appela d'abord *Tricotin*, et qui masquait à peine le nom de Cotin, auquel nous nous intéressons peu aujourd'hui. En effet, il n'est plus douteux pour personne que Molière, soutenu et peut-être poussé par le roi, auprès de qui Cotin était alors en disgrâce, se vengea cruellement des attaques violentes que le célèbre abbé

avait, dans ses sermons mêmes, dirigées contre lui. Sous ce rapport Molière n'est pas entièrement exempt de reproche, et l'on peut regretter que, dans cette circonstance, il n'ait pas résisté à la tentation de verser dans la comédie aristophanesque, au-dessus de laquelle il avait toujours su se maintenir.

On a toujours dit aussi que le personnage de Vadius représentait Ménage, en s'appuyant sur ce que la dispute entre Vadius et Trissotin n'était que la reproduction d'une scène qui avait eu lieu chez Mademoiselle entre Ménage et Cotin. Ce qui est bien certain, c'est que Ménage, faisant peut-être contre fortune bon cœur, ne voulut pas se sentir touché, et que, questionné sur ce point par Mme de Rambouillet, qui lui disait : « Souffrirez-vous que cet impertinent de Molière nous joue de la sorte ? » il répondit : « Madame, j'ai vu la pièce : elle est parfaitement belle ; on n'y peut rien trouver ni à redire, ni à critiquer. »

M. Louis Lacour, qu'il faut souvent citer quand on parle de Molière, veut que Vadius ne soit autre que le créateur du *Mercure de France,* Donneau de Visé, ennemi de l'auteur des *Femmes sçavantes* et grand ami et admirateur, à charge de revanche, de l'abbé Cotin. A l'appui de son opinion, M. Lacour fournit une preuve assez ingénieuse, en faisant remarquer que dans le nom de *Donne*AU *de* VIS*é* se trouvent les lettres qui forment le nom de Vadius. Nous n'avons pas à nous prononcer dans cette question, au sujet de laquelle nous ne voyons rien de mieux à faire que de renvoyer le lecteur à ce qu'en dit M. Louis Lacour dans la préface qu'il a mise en tête de sa réimpression de l'édition originale des *Femmes sçavantes* (collection des *Pièces originales de Molière,* Paris, Librairie des Bibliophiles, 1876)

Cette édition originale, dont nous avons suivi le texte, parut en 1672, chez Pierre Promé. M. Paul Lacroix, dans sa *Bibliographie moliéresque,* fait remarquer qu'elle dut se vendre assez mal, puisque Pierre Trabouillet, qui en avait des exemplaires, les remit plus tard en vente, avec un nouveau titre portant son nom et son adresse, et daté de 1676.

Page 41, ligne 3. *Idole* était alors des deux genres.

P. 41, l. 8. *De mépris,* c'est-à-dire avec mépris.

42, 27. *Seconder* a ici le sens de suivre, imiter.

44. Il y a lieu de penser que la scène II du premier acte a été un souvenir de l'ancien amour de Molière pour la Du Parc. Dans la petite brochure des *Amours de Molière,* que nous avons publiée en 1873, M. de Lapommeraye fait remarquer que Clitandre joue entre les deux sœurs, Armande et Henriette, le rôle que Molière joua entre les deux demoiselles Du Parc et De Brie.

48, 27. Dans ce vers, *aux* ne se rapporte pas bien clairement au vers qui précède.

— 28. Trissotin désigne l'abbé Cotin, encore plus clairement désigné, pendant les premières représentations, par le nom de *Tricotin.*

51, 25. Ce vers n'offre pas un sens bien précis.

54, 27. Nous avons suivi l'orthographe de notre texte, qui semble faire de *vert-galans* un substantif composé ne prenant la marque du pluriel qu'à la finale. Le nom de *vert galant,* qu'on a donné spécialement aux hommes entreprenants avec les femmes, désignait autrefois des bandits qui se tenaient dans les bois, au vert. On les appelait aussi les *galants de la feuillée.*

— 31. *Nous donnions chez les dames romaines*, c'est-à-dire : nous les fréquentions.

57, 7. *On n'a pas pour un cœur soûmis à son empire* doit vouloir dire : on n'a pas qu'un cœur soumis à son empire.

60, 4 et 14. Dans l'édition de 1682, la forme patoise de *l'an* est devenue *l'on.*

69, 7. Molière a bien écrit *sans-dessus-dessous,* se conformant en cela à Vaugelas et à l'orthographe parfois usitée au XVIe siècle. On a écrit depuis *sens dessus dessous.* La vraie locution, dont on trouve aussi des exemples au XVIe siècle, est *c'en dessus dessous :* cela étant en dessous qui doit être en dessus.

P. 69, l. 15. C'est François, duc de Bretagne, qui, d'après Montaigne, disait qu'une femme « estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise et le pourpoint de son mary ».

72, 4. *La femme,* pour *vostre femme,* est une expression assez singulière.

74, 6. *Faire mystere* veut dire ici attacher de l'importance, par allusion au mystère dont on a coutume d'environner un important secret.

80, 23. Molière a laissé ce vers inachevé. Les éditions modernes l'ont complété ainsi :

ARMANDE.

Ah ! laissez-le donc lire.

— Le sonnet est de Cotin. La princesse Uranie est la duchesse de Nemours, précédemment princesse de Longueville.

81, 15. Encore un vers inachevé.

82, 28. Cette exclamation, *Oh ! oh !* n'a pas dû, dans l'intention de Molière, faire le commencement d'un vers.

84, 10 et 15. Même observation pour *Ah !* que ci-dessus pour *Oh ! oh !*

85, 7. Ce vers à terminaison masculine, suivi d'un vers à terminaison semblable, ne rime avec aucun autre vers.

86, 6. Nous avons imprimé *ses,* au lieu de *ces,* que donne notre texte, et qui nous a paru être une faute.

— Le madrigal sur le carrosse est aussi de Cotin.

— 6 et 8. On remarquera que ces deux vers sont à rimes féminines, comme les deux précédents.

— 12. Pour ce *Ah !* voir ci-dessus les notes des pages 82 et 84.

86, 20 et 22; 87, 2 et 4, 10 et 11. On trouve ici six vers de suite, débités par Philaminte et Bélise, qui sont tous à rimes masculines. Molière s'est cru sans doute autorisé à cette licence par les interruptions que mettent entre ces

vers la récitation de Trissotin et la répétition admirative de Bélise.

P. 87, l. 11. Une variante donne *j'eus*, au lieu de *j'ay*.

88, 5. Quand, autrefois, un page sortait de sa situation subalterne pour devenir écuyer, on disait qu'il était hors de page. De là vient que *se mettre hors de page* a été employé dans le sens de s'affranchir de la dépendance d'autrui.

— 29. Les *petits corps* sont les atomes d'Épicure.

90, 28. Il y a bien *sçache* au singulier. C'est *sçachions* qu'il faudrait; mais, pour justifier *sçache*, on peut supposer que Molière a fait ici une ellipse et a voulu dire : « Nous ne verrons personne autre que nous qui sache bien écrire. »

91. Vadius représente Ménage, dont la querelle avec Cotin était connue de tous.

96, 8. *Rimeur de bale*, rimeur sans valeur. *Balle*, dans cette acception, doit désigner spécialement le ballot que le colporteur porte sur son dos, et qui contient toujours des marchandises de peu de valeur. On dirait, dans le même sens, *rimeur de pacotille*.

97, 11. Le texte donne bien *aversaire*, conforme à l'orthographe ancienne. Voir page 107, ligne 19.

— 22. La boutique de Barbin, libraire au Palais, était le rendez-vous d'un grand nombre d'auteurs.

98, 18. Nous avons eu déjà l'occasion de faire remarquer qu'on écrivait indifféremment *conte* et *compte*.

— 22. Nous ne pensons pas qu'on puisse trouver beaucoup d'exemples d'*épiderme* mis au féminin.

— 30. *Déterminer* a ici le sens, assez inattendu, d'ordonner

99, 2. On voit qu'ici la finale de *mere* ne s'élide pas devant *ouy*, et compte dans le vers pour une syllabe.

104, 5. *Trouvé* est bien au singulier. On rencontre du temps de Molière plusieurs exemples du participe passé employé ainsi sans accord.

P. 107, l. 19. Pour *aversaire,* voir la note de la page 97.

108, 10. Ce vers est encore une allusion à un écrit de Cotin intitulé *Galanterie sur la comète apparue en décembre* 1664 *et janvier* 1665.

112, 5. Rasius et Baldus sont des noms imaginaires.

113, 16. Var. : « *d'estre l'humble* valet. »

114, 22. *Envoyer au notaire* est là pour « envoyer chez le notaire ».

121, 25. *Porter* s'employait volontiers, au XVIIe siècle, dans le sens de *supporter*. Peut-être, d'ailleurs, y a-t-il sous ce mot une équivoque qui ne serait guère à sa place dans la bouche d'Henriette, mais qui pourtant n'aurait pas lieu de surprendre de la part de Molière.

127, 24. *Hoc,* mot tiré du jeu de cartes qui porte ce nom, veut dire « assuré ».

— 25. *Devant* a ici le sens d'*avant*.

129, 2. *Ne* s'était dit très souvent, au XVIe siècle, pour *ni*.

130, 7. *Mystère,* qui comporte l'idée d'une chose cachée, a ici le sens d'acte, de cérémonie intime.

131, 18. Encore un vers qui n'est pas terminé.

LE MALADE IMAGINAIRE.

La dernière pièce de Molière a été cette farce sublime qui a pour titre *le Malade imaginaire;* aux approches de la mort, qu'il devait sentir le serrer de près, notre grand auteur comique a eu encore le courage de faire rire ses contemporains. Mais, dans *le Malade imaginaire,* la farce n'est que l'accessoire, et la pièce elle-même est de la haute comédie; Molière n'en a pas donné une qui soit mieux conçue et mieux écrite; on y sent une force d'observation et une puissance de style arrivées à leur complète maturité.

Jusque-là Molière avait, à l'occasion, semé dans ses pièces des attaques contre les médecins ; cette fois, c'est presque uniquement sur eux qu'il dirige son effort, et d'une main vigoureuse il met complètement à nu l'inanité de la médecine de son temps. La sottise des gens qui veulent toujours être soignés et l'ignorance de ceux qui les soignent sont exposées avec l'inexorable rancune d'un homme qui ne s'était jamais adressé aux médecins que pour se trouver ensuite plus malade.

La première représentation du *Malade imaginaire* eut lieu le 10 février 1673, et c'est à la suite de la quatrième, donnée le 17 février, que Molière, transporté chez lui, expira quelques heures après. Les représentations continuèrent à partir du 3 mars, mais n'allèrent pas au delà de la treizième. On reprit ensuite la pièce le 4 mai 1674, et dans le courant de l'année elle fut jouée cinquante-huit fois avec le plus grand succès.

Le Malade imaginaire est, de toutes les pièces de Molière, la plus intéressante au point de vue bibliographique. On sait qu'elle n'a pas été imprimée de son vivant, et c'est pourquoi nous en avons pris le texte dans l'édition collective de 1682. La femme de Molière en avait interdit l'impression pour forcer le public à venir la voir au théâtre, et la première édition, faite à son insu, sous la rubrique d'*Amsterdam, Daniel Elzevier,* 1674, ne donne qu'un très mauvais texte, rédigé de mémoire. Elle fut suivie, la même année, d'une autre édition de *Cologne, Jean Sambix,* publiée par un éditeur qui s'annonçait comme ayant eu meilleure mémoire que le premier. « Les scènes, disait-il, en ont été transcrites avec tant d'exactitude, et le jeu observé si régulièrement où il est nécessaire, que l'on ne trouvera pas un mot omis ni transposé. » Était-ce une façon détournée de donner à entendre qu'il y avait eu communication d'un manuscrit de Molière ? Tant il y a que l'édition des œuvres de Molière publiée à Paris en 1674, et que M. Paul Lacroix regarde comme la véritable édition originale, se termine par *le Malade imaginaire,* imprimé avec la date de 1675, et donnant un texte presque entièrement conforme à celui de Cologne. Or, il est probable, dit M. Paul Lacroix, que la veuve de Molière se serait opposée à la publication de cette édition si le texte attribué à Molière avait été apocryphe ou

falsifié. Il n'en est pas moins vrai que Lagrange et Vinot en donnèrent un autre en 1682, en déclarant qu'ils publiaient pour la première fois la comédie du *Malade imaginaire* « corrigée, sur l'original de l'auteur, de toutes les fausses additions et suppositions de scènes entières faites dans les éditions précédentes ». Les deux textes, de 1675 et de 1682, diffèrent en effet par les scènes VII et VIII du premier acte et par le troisième acte tout entier.

Les raisons données par M. Paul Lacroix nous auraient peut-être engagé à adopter le texte de 1675; mais nous avons préféré ne pas déroger à la règle que nous nous étions imposée, au début de notre publication, de prendre dans l'édition de 1682 le texte de toutes les pièces qui n'avaient pas été imprimées du vivant de Molière. On trouvera d'ailleurs cette édition de 1675 reproduite à la fin de notre collection des *Éditions originales de Molière*, où nous lui avons donné accès en raison de sa curiosité.

Page 139, ligne 27. Molière fait ici allusion à la campagne de Hollande, de 1672, dans laquelle Louis XIV s'était emparé de trente-six villes. Il est vrai qu'il les perdit l'année suivante, ce qui força Molière à faire un autre prologue, qui se trouve page 146

144, 18-19. C'est par cette même idée qu'en 1668 La Fontaine avait terminé la dédicace de ses *Fables* au Dauphin :

Et, si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris;

idée qu'il pouvait bien avoir empruntée aux deux vers suivants de Properce :

Quod si deficiant vires, audacia certe
Laus erit : in magnis et voluisse sat est.

151, 2. On appelle *bezoard* un calcul qui se forme dans le corps de certains animaux.

152, 11. *Carne*, angle saillant.

P. 153, l. 4. *Çamon*, qui devrait s'écrire *Çà mon*, équivaut à : oui vraiment, oui ma foi.

177, 28. *S'il vient faute de vous*, c'est-à-dire : si vous venez à nous manquer.

190, 14. *Il n'est que de jouer*, pour « il n'est rien tel que de jouer ».

197, 18. Au XVIIe siècle, on disait très bien *oublier à* au lieu de *oublier de*.

206, 4. Molière a mis *vive* au singulier malgré le substantif pluriel qui le suit. On a de nombreux exemples de cette façon d'écrire.

208, 11. *Mièvre*, qu'on emploie plutôt aujourd'hui dans le sens de *maniéré, prétentieux*, signifie surtout *vif et malicieux*.

209, 11. La découverte de la circulation du sang par Guillaume Harvey, médecin de Jacques Ier et de Charles Ier, donnait lieu alors à de grandes discussions dans le monde médical.

— 23. Les thèses, autrefois, étaient ornées le plus souvent d'un frontispice gravé.

214, 20. On remarquera que ce vers a quatorze syllabes, et de plus qu'il ne rime avec aucun autre. Ces fautes, et d'autres qu'on trouvera dans le courant du morceau, ont dû être voulues par Molière, qui indique ainsi qu'il s'agit d'une improvisation.

224, 4. *Caprisant*, ou *capricant*, dur et inégal (de *capra*, chèvre).

— 19. *Cholidoque*, pour *cholédoque*. Le conduit cholédoque est celui qui verse la bile dans le duodénum.

239, 14. *A nostre poste*, c'est-à-dire à notre disposition.

240, 23. *Conte* est bien imprimé ainsi

242, 14. Il y a bien ici *serez*, et non *soyez*, malgré *vouliez* qui se trouve dans le second membre de la phrase.

243, 20. Conformément à notre texte, nous avons im-

primé *soit*, et non *soient*. D'ailleurs, la question de savoir si l'on doit, en cas pareil, adopter le pluriel ou le singulier, a été longtemps controversée.

P. 244, l. 5. Même remarque qu'à la page 240.

245, 17. *Ne balance aucune chose* ne signifie pas « ne pèse, n'examine aucune chose », mais bien « n'hésite sur rien ».

255, 7... *Bradypepsie*, digestion lente et difficile ; — *dyspepsie* et *apepsie*, mauvaise digestion ; — *lienterie*, diarrhée dans laquelle on rend les aliments à demi digérés.

269, 29. *Montrer à quelqu'un son bec jaune*, ou *son béjaune*, c'est lui montrer qu'il n'en sait pas plus que les jeunes oiseaux, qui ont le tour du bec jaune.

274, 11. Notre texte donne *prise*, faute incontestable que nous avons cru devoir corriger.

275, 20. *Ressentiment* a ici le sens de tendresse.

280, 9. La phrase se termine bien ainsi dans l'édition de 1682, comme dans celle de 1675, dont nous venons de parler plus haut. On a depuis rectifié la phrase de la façon suivante : « Ensuite dequoy toute l'assemblée, composée de....., *entre, et chacun* prend ses places, etc. »; ce qui est beaucoup plus intelligible.

POÉSIES DIVERSES.

P. 293. *Remerciment au roy*. — Il fut écrit à propos d'une pension accordée par le roi à Molière en 1663.

297. *A Monsieur de la Mothe Le Vayer*. — Ce sonnet fut composé en 1664 à l'occasion de la mort du fils de Lamothe Le Vayer, écrivain et philosophe, que Naudé avait surnommé le *Plutarque de la France*. On le trouve dans un *Recueil de pièces galantes, en prose et en vers, de Madame la comtesse de Suze, etc.* (2e partie, p. 270). Les huit premiers vers se retrouvent, avec quelques modifications, dans

la pièce de *Psyché*, acte II, scène I (tome VII, p. 168 et 169).

P. 299. *Vers placés au bas d'une estampe.* — Cette estampe, gravée par Ledoyen, se trouve au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, tome I de l'œuvre de Chauveau. Les vers de Molière y sont précédés de cette citation : *In funiculis Adam traham et in vinculis charitatis* (OSEA, XI, 4).

300. *Stances galantes.* — Ces stances se trouvent à la page 201 de la première partie des *Délices de la poésie galante*, publiées par Jean Ribou en 1666.

301. *Bouts-rimez.* — Ces vers, commandés à Molière par le prince de Condé, ont paru dans l'édition de 1682, à la suite de *la Comtesse d'Escarbagnas*.

302. *Au roi.* — On pense que ce compliment fut prononcé sur le théâtre. M. Aimé Martin dit qu'il a paru dans l'édition d'*Amphitryon* publiée chez Barbou en 1670.

303. *La Gloire du Val-de-Grâce.* — En peinture on appelle *gloire* une représentation du ciel ouvert avec des personnages divins, des anges, etc. — L. 10. Le Val-de-Grâce fut fondé par Anne d'Autriche en exécution du vœu qu'elle avait fait de bâtir une magnifique église si Dieu mettait un terme à sa stérilité. Les désirs de la reine mère furent exaucés en 1638, et l'église, commencée en 1645, sur les dessins de Mansard, s'acheva en 1665. C'est Mignard qui fit la peinture du dôme, ou de la *coupe*, comme on disait alors.

310, l. 12. L'église du Val-de-Grâce était consacrée « à Jésus naissant et à la Vierge sa mère » : *Jesu nascenti Virginique matri.*

312, 14. *Jules*, le peintre Jules Romain, élève de Raphaël. — *Annibal*, Annibal Carrache.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

La Comtesse d'Escarbagnas. 1

Les Femmes sçavantes 37

Le Malade imaginaire. 135

Poésies diverses. 291

Remerciment au roy. 293

A Monsieur de La Mothe Le Vayer sur la mort de Monsieur son fils. 297

Vers placés au bas d'une estampe de Le Doyen, etc. 299

Stances galantes. 300

Bouts-rimez commandez. 301

Au roi, sur la conquête de la Franche-Comté . . 302

La Gloire du Val-de-Grâce. 303

Notes. 317

IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1883

HS

APR 5 - 1940